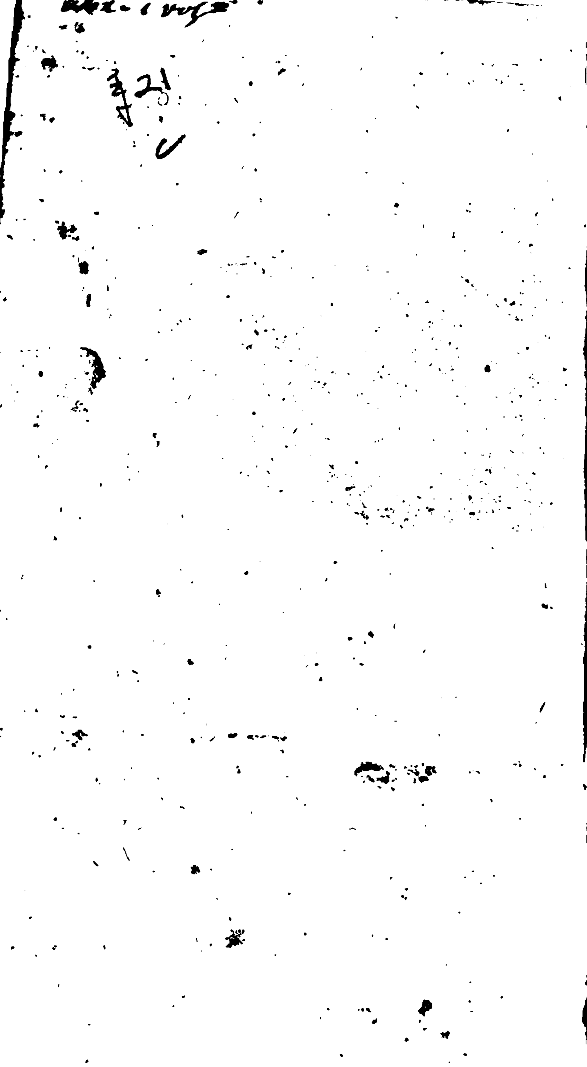
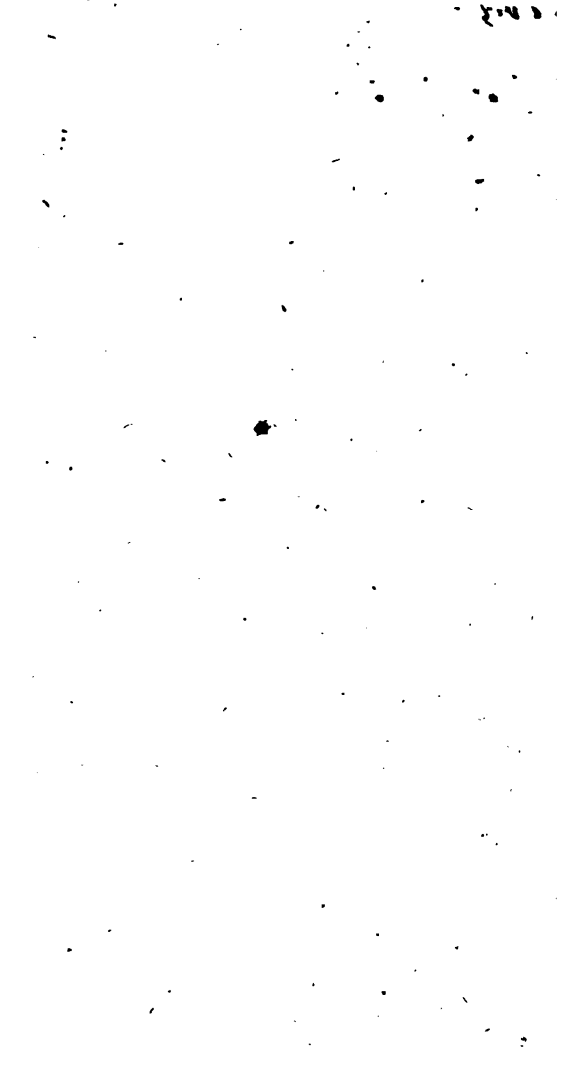












ŒUVRES

DE

THÉATRE

DE

M. BRET.

ŒUVRES
DE
THÉÂTRE
DE
M. BRET,

Censeur Royal, & de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy.



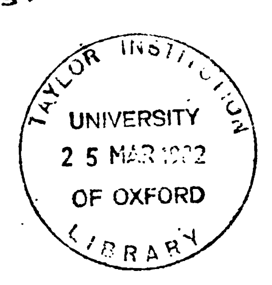
A PARIS;

Chez PRAULT, Petit-Fils, Libraire, Quai des Augustins, au-dessus de la rue Gist-le-Chœur, à l'Immortalité.

M. DCC. LXV.

PIÉCES

Contenues dans ce Volume.





A
SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ.

ONSEIGNEUR,

LES Muſes cherchent les Héros. C'eſt à l'ombre des lauriers dont ils ſe couvrent, qu'elles aiment à former leurs concerts, & votre Alteſſe doit s'attendre déſormais à recevoir de leur part de fréquens hommages. Elles vous ont apperçu à la tête de nos bataillons y donner des preuves

de cette valeur signalée, de cette noble intrepidité qui se peignent toujours à notre imagination dès qu'elle s'arrête au nom immortel que vous portez.

Le tribut que j'ose vous présenter, Monseigneur, vous appartenoit déja comme au Prince à qui le bonheur du pays qui m'a vû naître est confié. Le respect l'amour & la vive reconnoissance de ma Province m'avoient appris combien de vertus aimables vous y aviez porté dans ces jours où Mars enchaîné malgré lui, vous permettoit de faire succéder à la gloire des combats celle de conquérir tous les cœurs.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très obéissant Serviteur, BRET.

L'ÉCOLE AMOUREUSE,

COMÉDIE.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 11 Septembre 1747.



AVERTISSEMENT

(Pour l'Ecole Amoureuſe.)

CETTE Piéce fut reçue avec bonté par le Public, & jouit encore de l'avantage de l'amuser quelquefois. C'eſt une imitation très-éloignée d'un des plus jolis endroits du *Paſtor fido*. Il eſt queſtion dans cette paſtorale de décider quelle bergere aura le baiſer le plus doux, & l'on ſent bien que ce Tableau ne pouvoit ſe préſenter ſur un Théâtre qui ne ſouffre rien d'indécent.

Ce que l'Auteur a ſubſtitué à l'idée du Poëte Italien, a ſatisfait ſa propre délicateſſe, auſſi-bien que celle des mœurs générales, & lui a fourni les moyens de varier les caracteres des jeunes perſonnes, en

leur faiſant eſſayer des différentes façons de faire l'amour.

Les talents de l'Acteur qui jouoit le Rôlle de Cléon dans la nouveauté, ne laiſſerent pas appercevoir que ſon âge & ſa figure ne pouvoient guere permettre qu'on le prît pour une jeune fille traveſtie : aujourd'hui l'aimable, le jeune & vif Acteur qui eſt chargé de ce perſonnage, joint heureuſement à tout le feu de ſon action, une figure qui rend l'illuſion plus vraiſemblable.

ACTEURS

De l'Ecole Amoureuse.

JULIE.
DORINE.
CHLOÉ.
FLORISE.
CLEON.

La Scène est chez Julie.



L'ÉCOLE AMOUREUSE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DORINE, CLÉON.

DORINE.



N vérité c'est être fou, mon frere.

CLEON.

Je ne suis plus à moi, je meurs si je differe
A lui peindre du moins l'excès de mon tourment.

DORINE.

Je sçais qu'un cœur sensible a pû rendre les armes
A cet objet jeune & charmant,
Mais je sçais que ce cœur, s'il aime constamment,
Se prépare bien des allarmes;

Et Ménalque, & Cliton du même espoir séduits,
A ses pieds ont versé des larmes ;
Ils ont été tour-à-tour éconduits :
Cependant ils avoient tout ce qu'il faut pour plaire.
La plus tendre amitié nous joignoit toutes deux,
Aux loix d'un amour dangéreux,
Elle m'apprit à me soustraire ;
Chloé, Florise, en partageant nos jeux,
Suivent aussi son conseil salutaire,
Et tous nos instans sont heureux ;
Nous goutons des plaisirs enfans de l'innocence ;
On sourit ; on babille ; on danse ;
C'est ainsi qu'on passe les jours
Sans soins, sans desirs, sans amour ;
Encore ce matin, sur l'amoureuse yvresse,
Ton Amante s'ouvroit à moi.
Evitons, disoit-elle, une indigne foiblesse,
Et de l'Amour osons braver la loi.
Je te jure.....

CLEON.

Ah! ma sœur, ce serment est un crime.
A mon ame attendrie, épargnez-en l'horreur :
En vain contre l'amour elle ose armer son cœur,
Il faut qu'un jour elle soit sa victime.

DORINE.

Tu te flattes, mon frere ; au simple mot d'amant,
Julie interdite, s'offense.

CLEON.

Pour m'ôter tout espoir, dis-moi qu'elle l'entend

Avec sang-froid, avec indifférence.
Ah! si son cœur s'émeut facilement,
Il peut enfin, sans qu'il y pense,
De la haine, passer au tendre sentiment.

DORINE.

Je le voudrois, mon frere, assurément;
Mais cette haine est réfléchie.
Des foiblesses du sexe, elle s'est affranchie;
Elle s'est fait, je ne sçais pas comment,
Un genre de philosophie,
Qui tous les jours la fortifie,
Contre les piéges d'un Amant.
Dans ce doux & champêtre asyle,
Elle trouve tous ses plaisirs:
Maîtresse d'elle-même & sans aucuns desirs,
Quand nous venons la voir, elle est toujours tranquille;
Tu sçais déja nos passe-tems;
De plus, chacune se signale
A tenir les propos les plus édifians:
On fronde les plaisirs bruyans,
Dont l'humanité se régale;
Tout devient matiere à scandale;
Contre l'Amour sur-tout, les traits sont plus piquans,
C'est le fort de notre morale.
On se délasse après par des jeux innocens,
De naïve & simple Bergere;
Mais notre loi la plus sévere,

C'est de ne voir aucun homme céans;
Oh! sur ce point Julie est inflexible.

CLEON.

Je ne la verrois point? Ah! s'il étoit possible.....
Ma sœur, ma chere sœur, ton frere expirera........
Si, par exemple... oui... l'idée est charmante....
Comme une amie.

DORINE.

Avec ce joli minois-là.

CLEON.

Je n'imagine que cela.

DORINE.

Renonce donc à l'espoir qui t'enchante.
Mais comment se fait-il, qu'absent depuis long-tems,
L'Amour t'attende en ce village?
N'as-tu point vu d'objet dans un si long voyage,
Qui te fît éprouver de tendres sentimens?

CLEON.

Je te le dis, ma sœur, avec franchise,
Le croiras-tu? spectateur enchanté
Des biens dont l'Amour favorise
Un cœur tendrement agité,
A peu de chose près, j'avois ma liberté.
Sans doute il est un tems marqué par l'amour même,
Pour rencontrer ce que l'on doit aimer:
De mille objets je me laissois charmer,

Mais ils me frappoient tous de même ;
Mon cœur désiroit tout & ne pouvoit choisir ;
Il ne se sentoit pas ce goût de préférence,
Ce sentiment vainqueur, cet amoureux desir,
Dont l'agréable violence,
Près d'un objet, vient vous saisir.
J'arrive hier, je te demande,
Et l'on m'apprend ton séjour en ces lieux ;
On parle de Julie, & chacun appréhende
Que je ne céde au pouvoir de ses yeux ;
On me fait le récit de sa rigueur extrême,
Un secret mouvement se glisse dans mon cœur ;
Ce matin agité de même,
Je me fais de Julie un portrait enchanteur,
Plus je tarde à la voir, plus mon ame est émûe,
Je viens donc, & sous ce bosquet,
Ce qui frappe mon cœur aussi-tôt que ma vûe,
C'est Julie occupée à se faire un bouquet.
Alors.

DORINE.

J'entends du bruit, quelqu'un ici s'avance ;
Si c'est elle, je vais lui dire en confidence,
Tout le mal que ses yeux t'ont fait.
Vas te cacher derriere ce feuillage,
Je t'y rejoins : mais que Cléon soit sage ;
Il pourroit gâter mon ouvrage,
En se montrant en indiscret.

Cléon sort.



SCENE II.

DORINE, CHLOÉ, FLORISE, *en habits d'hommes.*

DORINE.

Comment ! c'eſt Chloé, c'eſt Floriſe,
En habits de jeunes galans !
On ne peut être plus ſurpriſe
Que je le ſuis de ces déguiſemens.

CHLOÉ.

En vérité, chere Dorine,
Tous ces petits jeux innocens,
Auxquels nous paſſions notre tems,
Nous rendoient l'humeur trop chagrine.
Il faut en tout de la variété,
Et le plaiſir ceſſe d'être goûté,
Quand mal à propos on s'obſtine
A la fade uniformité.

FLORISE.

Je rougiſſois d'aller ; en naïve Bergere,
Cueillir des fleurs, jouer ſur la fougere,
Dans un buiſſon découvrir quelques nids,
Examiner & baiſer les petits.

CHLOÉ.

Ce dernier plaisir-là me plaît plus que les autres.
Je ne sçais si mon cœur est fait comme les vôtres :
Mais j'ai goûté cent fois une douceur,
Une certaine yvresse, un charme intérieur,
Une tendresse inexprimable,
A voir, à baiser ces petits,
Qu'innocemment nous avions pris ;
Oh ! de tous nos plaisirs, c'est-là le plus aimable.

DORINE.

Je suis assez de ton avis.

CHLOÉ.

Ce n'est pourtant encor qu'un plaisir en peinture.

DORINE.

De tout cela, que voulez-vous conclure ?
Expliquez-moi votre dessein.

FLORISE.

C'est une espece de gageure.

CHLOÉ.

Une amoureuse lice, un combat incertain.

DORINE.

Je n'y comprends rien, je vous jure.

FLORISE.

On a dû t'apporter de la ville un habit :
Vas le voir, j'ai du moins commandé qu'on le fît.
Il faut, ainsi que nous, que tu te travestisses.

DORINE.

Mais il faut que tu m'éclaircisses....

CHLOÉ.

Nous voulons, ma chere, en ce jour
Que celle de nous trois qui fera mieux l'amour,
Pour prix, reçoive une guirlande;
C'est à Julie à juger entre nous.

DORINE.

Je vous entends, mais j'appréhende
Que notre Caton en courroux,
A qui ces jeux sembleront fous,
De vous juger ne se défende:
Sur-tout ne comptez pas sur moi;
Mais à l'instant il me vient une amie,
Et parente de plus, donnons-lui mon emploi:
Vous l'aimerez, elle est jeune & jolie.
Ainsi que vous, je la travestirai;
Un habit d'homme est aussi sa folie.

CHLOÉ.

Tout comme il te plaira.

DORINE.

Bon: je vous aiderai
A gagner l'aimable Julie.
Je suis, vous le sçavez, sa plus intime amie;
J'ai sur elle quelque pouvoir:
Comptez sur moi, je le ferai valoir.

FLORISE.

Fais travestir ton amie au plutôt.

CHLOÉ.

Adieu, Dorine.

DORINE.

On fera ce qu'il faut.

SCENE III.

DORINE.

Que je vais enchanter mon frere,
Lorsqu'il sçaura ce que j'ai fait pour lui!
Que mon esprit l'a bien servi!
Fasse l'Amour qu'on le préfere,
Et qu'il soit heureux aujourd'hui!
Pour sa tranquillité, pour la mienne peut-être.
Que faisons-nous dans ce réduit champêtre?
Je crois que nous extravaguons,
Julie a sur nous un empire
Fondé, sur quoi? j'en vois peu les raisons;
Et cependant à ses leçons,
Tous les jours je me sacrifie.
Ma vanité s'oppose aux plaisirs de mon cœur.
Pour sentir quelque amour, je voudrois que Julie,
Avant moi, sentît la douceur
D'une amoureuse sympathie.
Mais je la vois.

SCENE IV.

DORINE, JULIE.

DORINE.

EH ! bien, ma bonne & tendre amie,
Quel ſoin t'occupe en cet inſtant ?
Apprends-moi le ſujet de cette rêverie.

JULIE.

Je ne ſçais : mais mon cœur, dans un état flottant,
Cherche, ſans le trouver, l'embarras qui l'agite.
Je rêve, malgré moi, ſans ſujet & ſans ſuite.

DORINE.

Un cœur indifférent a ſes momens d'ennui.
C'eſt aux plaiſirs à chaſſer la triſteſſe.
Heureuſement, ma chere, qu'aujourd'hui
Tu pourras en goûter d'une nouvelle eſpece,
Et qui rameneront la gaieté dans ces lieux :
C'eſt la plus plaiſante entrepriſe.....
Chloé bientôt, avec Iloïſe,
En habits de galans, vont paroître à tes yeux.
Elles ſont laſſes de nos jeux :
Je n'oſe condamner leur petite inconſtance ;
Ils ſont ſi languiſſans !

JULIE.

Tu veux dire ennuyeux.

Nous leur devons pourtant toute notre innocence.
Mais à quoi bon ce travestissement ?

DORINE.

A te faire l'amour.

JULIE.

Que dis-tu là ? comment !
A me faire l'amour ?

DORINE.

Oui, c'est-là leur idée.
Chacune, au fond du cœur, est très-persuadée,
Qu'à bien parler d'amour, elle réussira.

JULIE.

C'est un extravagance.

DORINE.

Au fond, peu dangereuse
Qu'est-ce qu'il en arrivera ?

JULIE.

L'entreprise est très-hazardeuse.
Au danger on s'exposera ;
Pendant un tems, d'amour on parlera :
Puis on finira par en prendre.

DORINE.

Tu sçauras bien nous en défendre.
Ce badinage n'y fait rien :
Elles ont inventé cet innocent moyen,

Pour s'amuser, pour te surprendre :
Une guirlande est le prix du Vainqueur.
Tu seras juge de la lice ;
Et voilà tout ; je ne vois pas qu'on puisse
Craindre de-là quelque malheur.

JULIE.

Eh ! que sçait-on ?

DORINE.

Je me suis engagée
À te faire approuver leurs défis amoureux.
Je te serois fort obligée,
Si tu voulois te prêter à leurs jeux,
Au nom de l'amitié qui nous joint toutes deux.

JULIE.

En ta faveur, je veux bien me soumettre
À prononcer sur leurs petits débats :
Mais il faut aussi me promettre,
Que des jeux aussi fous, ne continueront pas.
Et seras-tu de la partie ?

DORINE.

Non, j'ai remis mon rôle, & j'en charge une amie,
Qui pour me voir, arrive de fort loin.

JULIE.

Je vais la recevoir.

DORINE.

Il n'en est pas besoin,

Dans mon appartement elle fait sa toilette,
Et travaille sans doute à son déguisement,
Tu la verras dans son habillement:
Elle y doit être bien, elle est grande & bien faite;
Et des yeux pleins de sentiment;
Mais voici nos Amans.

SCENE V.

JULIE, DORINE, FLORISE; CHLOÉ *tenant une guirlande.*

JULIE.

En fort bel équipage!

CHLOÉ.

Il est charmant, s'il est de votre goût.

DORINE.

Voilà du plus tendre langage.

JULIE.

Et du plus précieux, sur-tout.

DORINE.

Je vais avertir ma parente,
Que l'on n'attend plus qu'elle ici.

CHLOÉ.

Ne tarde pas; je suis impatiente
De commencer.

FLORISE.

Moi je le suis aussi.

DORINE.

Un moment en fera l'affaire.

SCENE VI.

JULIE, CHLOÉ, FLORISE.

JULIE.

Je rougis à présent de ma facilité.
Je vais donc, pour vous satisfaire;
Essuyer tout au long le jargon affecté
D'un amoureux imaginaire.

FLORISE.

Mais c'est par-là que ce jeu doit vous plaire;
Vous n'en craignez que la réalité.

JULIE.

C'est toujours le même langage,
Le même ennui; par conséquent....

CHLOÉ.

Je suis d'un avis différent;
Et c'est à notre esprit faire un peu trop d'outrage;
Je prétends vous intéresser,

Et je jouerai si bien mon rôle,
Qu'il pourra vous embarrasser.

JULIE.

Allez, vous êtes une folle.

CHLOÉ.

Bientôt vous en jugerez mieux.

JULIE.

Je me réserve au moins, dans tout ce badinage,
Le droit de contrôler vos propos amoureux.
Il faut que je me dédommage
De ce qu'ils auront d'ennuyeux.

FLORISE.

Dorine enfin amene sa parente.



SCENE VII.

DORINE, CLÉON, ET LES PRÉCÉDENS.

CLEON.

(*bas*) Que d'attraits ! je suis interdit.

FLORISE.

En vérité, ton amie est charmante :
Aucun Amant n'est mieux sous cet habit.

DORINE.

Elle est un peu timide.

JULIE.

Elle a grand tort de l'être.

DORINE.

Allons, ma chere amie, un peu de fermeté,
Songez que vous devez paroître
Amoureux de cette Beauté.
Voyez vos aimables Rivales,
Sur leur front est peint l'enjouement ;
Le même espoir les rend égales ;
Imitez-les, ayez l'air d'un Amant.

JULIE.

JULIE.

N'allez pas cependant outrer la ressemblance.

CLEON.

On ne sçauroit être Amant à demi.

CHLOÉ.

Bon Dieu ! quel ton ! c'est un Amant transi.

FLORISE.

Qu'attendons-nous, pour que le jeu commence ?
Allons, Chloé, ne perdons point de tems.

CHLOÉ.

Il faut céder le pas à l'Etrangere.

CLEON.

Non, s'il vous plaît ; vos exemples charmans
M'apprendront ce que je dois faire.

FLORISE.

Eh ! bien, soit, je vais commencer,
Il faut, Julie, entre nous prononcer,
Sur-tout soyez Juge équitable,
Et couronnez l'Amant le plus aimable.

JULIE.

Ce sera tout au plus le moins désagréable.
Quoi qu'il en soit, finissons, s'il vous plaît.
A cet amusement je me prête à regret.

FLORISE.

Je ne suis point un Amant ordinaire,

Je ne viens point à votre cœur
Parler le langage vulgaire
D'un ennuyeux adorateur;
Je vous aime, Julie, & d'une noble ardeur,
Qui doit vous flater davantage,
Que le frivole & commun étalage
De ces propos usés qu'inspire la fadeur:
Les graces sont votre partage,
Le mien est de les célébrer;
Et mon amour est un hommage,
Que les tems sçauront consacrer.
Je puis, dans mon ardeur sincere,
En célébrant votre beauté,
Lui donner l'immortalité:
Voilà les droits que j'ai pour plaire:
Tout servira de matiere à mes Vers.
Si vous continuez à faire la severe,
L'élégie aussi-tôt de ses tristes concerts
Fait retentir la touchante harmonie.
Je me plains, je gémis. Etes-vous attendrie?
L'espoir éleve mon génie;
Une plus vive mélodie
Se fait entendre dans les airs:
Un Madrigal heureux, une Chanson jolie,
Célébrent mon triomphe & vos attraits divers;
Ainsi mon nom, & mes feux pour Julie,
Vont se répandre au bout de l'Univers.

JULIE.

Un Amant (s'il en est) cherche moins à paroître;

Le cœur de son Amante est l'Univers pour lui,
Et l'amour propre est facile à connoître
Dans cette ardeur que vous vantez ici.
On sçait le motif d'un tel zèle :
Tout Galant qui chante une Belle,
Fait moins pour elle que pour lui.

FLORISE.

Il est vrai qu'avec vous j'aurai part à la gloire :
Mais ce sera l'ouvrage de l'amour.

JULIE.

Qu'elle en soit donc le prix.

FLORISE.

Quoi ! j'aime sans retour !
En vérité je n'oserois le croire.
C'est un trésor qu'un Amant bel esprit,
L'amour n'est pas inépuisable,
Et souvent lorsqu'on s'est bien dit
Que l'on s'aime, & qu'on est aimable,
La conversation tarit.
L'esprit soutient alors la douce intelligence
Si nécessaire à deux Amans.
Eh ! peut-on craindre l'inconstance,
Le dégoût ou l'indifférence,
Où sont l'amour & les talens ?
Cédez donc aimable Julie,
Et bannissez la cruauté.
S'il est quelque bien dans la vie,
Ah ! c'est la sensibilité.

JULIE.

La morale eſt un peu légère,
Et vous me permettrez d'être d'un autre avis:
En un mot je reſte ſevere,
Malgré Phébus & tous ſes favoris.

DORINE.

C'eſt un évenement qui leur eſt ordinaire.
Chloé m'a l'air victorieux;
Je gage qu'elle eſpere un ſuccès plus heureux.

CHLOÉ

Du moins ai-je fait choix d'un plus beau caractere.

FLORISE.

A cet air conquérant je ne me fierois guere.

CHLOÉ.

Oh! je le crois: mais je parle à mon tour.
J'avois juré, belle Julie,
De ne plus écouter l'amour.
Mon cœur épris de la coquetterie,
Vouloit aimer & changer chaque jour,
J'aurois fort bien paſſé ma vie
A ce métier galant & ſéducteur.
Point du tout, je vous vois; & mon parjure cœur
De vous aimer fait la folie.
Oui, je ſens qu'il ſoupire, & qu'il fait même plus.
Voulez-vous qu'il s'épanche en diſcours ſuperflus?
Il faut être enfin raiſonnable;

Songez que le mal qui l'accable,
Est un poison qu'il a pris dans vos yeux,
Et qu'il faut ou le rendre heureux,
Ou lui paroître moins aimable.

JULIE.

Votre cœur est le maître, & je n'empêche pas
Qu'il me trouve haïssable.

CHLOÉ.

Oh! la défaite est pitoyable:
Peut-il vous ôter vos appas?

JULIE.

J'ai juré d'être inaccessible
Aux vœux frivoles des Amans.

CLHOÉ.

On ne tient point de semblables sermens.
Il n'en est de sacrés, que ceux d'être sensible.
Songez-vous que j'immole à vos charmans attraits
Mille douceurs, mille plaisirs parfaits?
Je crois, sans me vanter, qu'ici je puis le dire;
Mais Danaé, Climene, & la jeune Thémire
Auroient pour moi quelque bonté,
Si, mettant à profit leur ingénuité,
Je feignois seulement de leur rendre les armes.
Il est vrai qu'à mes yeux vous avez plus de charmes:
Mais ce n'est pas un droit qui fonde vos refus.
Allons, plus de rigueur, ne me résistez plus;
Donnez-moi cette main; que je la trouve belle!

Je vais la dévorer. Encore la cruelle !
Eh ! si donc, une main est une bagatelle,
On ne refuse pas ces petits cadeaux-là.

JULIE.

Finissez, finissez.

CHLOÉ.

Fort bien, nous y voilà.
Vous allez dire encor que je suis téméraire,
Que vous n'êtes pas faite à tant de liberté,
Peut être aussi que je suis détesté ;
C'est à peu près la légende ordinaire :
Mais je sçais à quoi m'en tenir,
Voulez-vous faire une gageure ?

JULIE.

Et quelle, s'il vous plaît ?

CHLOÉ.

Que votre cœur murmure
De la rigueur qu'il vient de me faire souffrir,
Quoi ! vous baissez les yeux, vous faites la discrette !
Voici l'instant de la défaite.
Convenez que l'amour est le charme des cœurs,
Qu'il est le seul bien de la vie,
Et qu'à ce Dieu charmant il faut qu'on sacrifie
Raison, esprit, richesse, emplois, honneurs.
Je dirai plus, jusqu'à la vertu même :
J'entends cette vertu, dont l'âpre austérité
D'un doux engagement fuit la nécessité ;
On n'est sage que quand on aime.

JULIE.

Vous peignez, bien en vérité;
Il ne vous reste plus qu'à prouver ce systême.

CHLOÉ.

Le prouver est un autre point:
Ce n'est point du tout mon affaire.
D'ailleurs, quand la chose est si claire,
On décide, on ne prouve point.

JULIE.

C'est montrer assez sa foiblesse,
Que d'user d'un pareil détour,
Je dois l'exemple en ce séjour,
Et je répete encor ce que je dis sans cesse:
Le premier soupir de l'amour
Est le dernier de la sagesse.

CHLOÉ.

C'est à moi de venger ce Dieu de la tendresse,
De votre mépris pour ses feux.
Avouez donc que je vous intéresse.
Vous souriez .... fort bien Vous détournez les yeux,
A merveille .... Je vois que vous êtes rendue.
Mes soupirs, mes feux, mon ardeur
Ont passé jusqu'à votre cœur,
Et mes raisons vous ont vaincue,
C'en est assez, & mon rôle est fini.

JULIE.

Vous l'avez fait avec intelligence,

La plûpart des Amans en agissent ainsi.
D'un amour qu'on n'a point senti,
Exagerer la violence ;
Presser, prier sur un ton précieux ;
En sa faveur expliquer le silence,
Ou les dédains de l'objet de ses feux :
Voilà l'amour, voilà sa manœuvre ordinaire.

FLORISE.

C'est à vous à combattre : allons, belle étrangere,
Voyons si vous sçavez le langage d'amour.

CLEON.

Belle Julie, est-il vrai qu'en ce jour
Il m'est permis de dévoiler mon ame ?
Je puis donc vous montrer tout l'excès de ma flâme.
Heureux aveu, s'il ne vous déplaît pas.

FLORISE.

Comment donc ! pas si mal.

CLEON.

A ce tendre embarras,
A ce trouble confus dont mon ame est atteinte, ...
Non .... je ne puis parler .... accablé par la crainte,
Mon esprit se refuse aux transports de mon cœur.
Je ne puis vous montrer combien je vous adore ;
On exprime aisément une légere ardeur :
Il n'en est pas ainsi du feu qui me dévore.
En vain voudriez-vous, négligeant mes soupirs,
Prescrire à mon ame allarmée
Le barbare devoir d'étouffer ses desirs,

Vous

Vous n'obtiendrez jamais de n'être point aimée.
Dès le premier instant que je vous apperçus,
Mon cœur fut agité, tous mes sens éperdus
Me soumirent bien-tôt au pouvoir de vos charmes,
Avec transport je vous rendis les armes;
C'est à vous maintenant à régler mon destin,
Vous pouvez d'un seul mot me faire un sort divin,
Ou me condamner à des larmes.

JULIE.

Dorine, ton amie, a l'air intéressant,
Par ses yeux, par sa voix, elle pourroit séduire,
C'est le langage & le ton d'un Amant.

CHLOÉ.

Mais c'est aussi ce que j'admire,
On ne peut pas jouer plus vraisemblablement.

FLORISE.

Avec quel art elle soupire,
On diroit qu'en effet son cœur est oppressé.

CLHOÉ.

Le mien, je crois, seroit embarrassé,
S'il avoit à répondre à tout ce badinage.

JULIE.

Peut-on donner un meilleur témoignage
De la facilité qu'on trouve à nous duper?
Qu'à nos genoux quelqu'un vienne ramper,
Qui parle de soupirs, de tendresse, d'hommage,

Le cœur commence à se préoccuper,
Qu'il ne se lasse point, qu'il en reparle encore,
Qu'il jure enfin, qu'il nous adore,
Il est bien sûr de nous tromper,
Sur moi-même je le confesse,
Le faux Amant faisoit impression,
Ne sçauroit-on nous parler de tendresse?
Sans nous causer d'émotion?

CLEON. (*vivement.*)

Qu'entends-je? ô Ciel! votre cœur s'intéresse.

JULIE.

Voilà bien l'amoureuse adresse,
Peut-elle feindre mieux ce qu'elle ne sent pas?

CLEON.

Ce que je ne sens pas; vous me faites injure!
Quoi! je pourrois insulter vos appas
Par une lâche & cruelle imposture;
Le faux amour se distingue aisément,
La vérité differe du parjure,
Reconnoissez le véritable Amant
A son respect pour la simple nature,
S'il ose découvrir ses feux,
C'est en tremblant, c'est en baissant les yeux,
Loin d'augmenter ses maux, à peine il peut les peindre,
Il se tait, il soupire, il est respectueux;
Belle Julie, est-ce ainsi qu'on sçait feindre?

JULIE.

Mais c'est du moins, ainsi que vous feignez
En ma faveur, vous même témoignez,
Ne penseroit-on pas que vous êtes sincère,
Que vous sentez de véritables feux ?
Il semble que l'amour se soit peint dans ses yeux.

CLEON.

Ah ! dans mon cœur il s'est gravé bien mieux.

JULIE.

Si vous ne feigniez pas, que vous seriez à plaindre,
L'amour est le plus dangereux
De tous les maux qui sont à craindre.

CLEON.

L'Amour ! le premier bien que nous ait fait le Ciel,
Cet esprit répandu sur toute la nature,
Cette douce union dont la force est si pure,
L'amour enfin peut-il vous sembler tel ?
Il suit par-tout vos pas, il vous parle sans cesse,
Il anime vos yeux, c'est par eux qu'il nous blesse ;
Ah ! de quel prix payez-vous ses bienfaits ?
Dites-moi, sans ce Dieu, que seroient vos attraits,
Haïrez-vous celui par qui vous êtes belle,
Julie, à ses decrets, cessez d'être rebelle,
Songez qu'ici tout est fait pour l'amour,
C'est le dieu de mon cœur & du vôtre, Julie,
En vain vous affectez d'être son ennemie,
Vous lui rendrez hommage quelque jour,

En n'aimant point, vous croyez être heureuse,
Vous ne connoissez pas le plus parfait bonheur,
Un tendre sentiment, une flâme amoureuse,
Peuvent seuls remplir votre cœur.

CLHOÉ.

Auroit-elle raison?

JULIE.

Je me trouve rêveuse;
Et me rends presque à son erreur.

CLEON.

Pour moi, loin d'imiter votre rigueur extrême,
Je date mon bonheur du moment où j'aimai,
La froideur, est votre systême,
Moi j'aime mieux le malheur même
D'aimer sans espoir d'être aimé.

JULIE.

Mais quel est donc le trouble qui m'agite?
J'éprouve un état violent,
Jamais rien à mes yeux ne parut si touchant,
Mon ame est confuse, interdite.
Le langage d'amour vous est bien naturel,
J'ose à peine vous voir .... vos yeux, je le parie,
Adouciroient le cœur le plus cruel.

CLEON.

Ils n'ont rien fait sur vous, Julie
Vous qui les animiez, vous les avez bravé.

JULIE.

Ah ! ne reprenez point ce rôle, je vous prie,
Il est embarrassant, je l'ai trop éprouvé,
C'est assez loin pousser la raillerie :
O Ciel ! comment, que faites-vous ;
Pourquoi tomber à mes genoux ? *
Cessez de me troubler par de si fausses larmes,
Ce jeu pour un instant avoit pour moi des charmes,
Mais je vois qu'il est tems de le faire finir,
Le prix vous appartient, donne-moi la guirlande,
Dorine, ton amie, a droit de l'obtenir
Je ne crois pas qu'aucun la prétende.

FLORISE.

Je lui donne ma voix.

DORINE.

Qu'elle ait la mienne aussi.

CHLOÉ.

Qu'elle ait de plus cette embrassade ci.

JULIE.

Vous triomphez d'une voix unanime,
Et ce commun accord n'est que trop légitime :
Voilà le prix, vous l'avez mérité,
Par-tout où vous irez, soyez sûre de plaire.
Je suis heureuse, en vérité,

* *Il se jette à ses genoux.*

Que votre amour ne soit qu'une chimere,
Oubliant toute ma rigueur,
Si vous étiez ce que vous semblez être,
A ce prix je joindrois mon cœur.

CLEON.

Hé bien, il est à moi, daignez me reconnoître;
Et cédez à ce doux penchant.
Je suis.

JULIE.

Achevez de m'instruire.

CLEON.

Je suis.

JULIE.

Hé bien.

CLEON.

Un téméraire Amant.
Il n'est plus tems de feindre, & l'amour qui m'inspire,
Vient de me démasquer sans mon consentement,
Le trouble de mon cœur a passé sur ma bouche,
J'ai tout dit, vous fuyez, arrêtez un moment,
Mon état malheureux n'a-t il rien qui vous touche?

CHLOÉ.

Je ne m'étonne pas qu'il ait gagné le prix,
Il sçavoit son métier.

FLORINE.

Pour moi, ce qui m'étonne,

C'est que nos yeux s'y soient mépris,
Il n'auroit dû tromper personne.

JULIE.

Quel embarras! je ne sçais où j'en suis;
Esperez-vous de me rendre sensible,
Vous qui m'avez trompée, & dont le fol amour,
Pour paroître, a besoin d'un si lâche détour,
Vous, contre qui je sens un courroux invincible,
Mais, que dis-je, avec vous, Dorine est de moitié;
Sans elle, m'auriez-vous connue?
La cruelle a trahi cette tendre amitié,
Dont pour elle toujours on me vit prévenue,
C'est elle que j'accuse, & que je dois haïr,
Elle en qui j'avois mis ma confiance entiere.

DORINE.

Hélas! vous allez l'en punir,
En méprisant son trop malheureux frere.

JULIE.

Dorine, tu serois sa sœur?

CLEON.

Le frere a balancé les devoirs de l'amie,
Voilà son crime, & mon malheur.

JULIE.

Tout ce qu'il dit, le justifie.

CLEON.

Voulez-vous appeller de votre propre arrêt?

Ne suis-je pas ce que je semblois être?
Ne suis-je pas votre amant en effet?
Pourriez-vous bien encor me méconnoître?

JULIE.

De ce que je disois, prévoyois-je l'effet?

FLORISE.

Oh! le mot est lâché, tu ne peux t'en dédire,
Julie, il faut en croire un penchant qui t'attire,
Peux-tu résister à sa voix,
Tu ne pourras jamais faire un aussi bon choix.

CLHOÈ.

Il faut qu'elle aime, elle a beau s'en défendre,
Je suis lasse à la fin de sa sévérité,
Regardez donc cet air soumis & tendre,
Peut on lui refuser ce qu'il a mérité?

DORINE.

De tous mes torts, près de toi, je m'accuse,
Mais en faveur d'un frere, il faut me les passer.

JULIE.

Je fais plus encore, je t'excuse,
Et je veux même t'embrasser:
Oui, Dorine, à l'amour je rends enfin les armes,
Ton frere a mérité mon cœur,
Je sens que tôt ou tard un aimable vainqueur,
A ce Dieu, fait trouver des charmes.

CLEON.

O Julie ! ô ma sœur ! ô transport enchanteur !

JULIE.

Souvent un jeu va plus loin qu'on ne pense,
Moi-même j'ai perdu ma liberté, mon cœur,
D'une ruse innocente, ils sont la récompense :
O vous que mon exemple a séduites long-tems,
Pour votre cruauté, je fus votre modele :
Je vous ouvre aujourd'hui des chemins différens,
Que chacune de nous par de nouveaux sermens,
Jure à l'amour une union fidele,
Et ne craignons, dans nos transports charmans,
Que de ne pas brûler d'une flâme éternelle.

Fin de la Piéce.



LA DOUBLE EXTRAVAGANCE,

COMEDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 27 Juillet 1750.

A MADEMOISELLE
DANGEVILLE.

O Toi que la Nature & Thalie ont instruite,
Dans l'art de plaire au cœur, de charmer les esprits!
O toi qui conduis à ta suite,
Ce cortége enchanteur de Graces & de Ris;
Par qui l'ame est toujours séduite:
A tes talens adorés dans Paris,
De mes premiers Essais je dois la réussite.
Mais ne crois pas que cet aveu
Suffise à mon cœur & l'acquite,
Etre reconnoissant pour ce cœur est trop peu;
Il est un culte, un sentiment, un feu,
Qu'en tous lieux ta présence excite,
Que cent fois il sentit en lui;
A te l'exprimer tout l'invite;
Et voilà le tribut qu'il te rend aujourd'hui.

AVERTISSEMENT

(Pour la double Extravagance.)

S'IL étoit permis à l'Auteur de cette Comédie, honorée des suffrages du Public, d'en réveler les défauts auxquels on fit grace, il conviendroit qu'il consulta peu les vraisemblances absolues, & qu'il bâtit sur le sable.

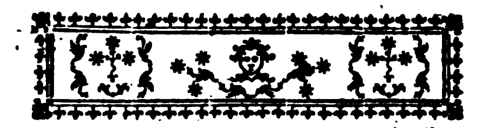
Plein alors de l'ancien Théâtre, & trop jeune encore pour connoître assez le monde, il n'osoit s'exercer que dans ce genre de Comédie moyenne, dont l'art consiste moins dans les caracteres & les mœurs, que dans un embarras & un développement d'incidents, qui souvent doivent à leur défaut de vérité, ce qu'ils offrent de piquant & de comique ; ainsi que presque toutes les bonnes plaisanteries, & les contes qu'à forgés l'imagination libre & gaïe de certains hommes.

Sans doute on voulut bien tenir compte à l'Auteur des efforts qu'il avoit faits dans tout le cours de sa Piéce, pour en rapprocher les événemens du possible : le titre même de sa Comédie pouvoit encore en excuser la singularité. Qu'on ajoute à cela les talents supérieurs de Mademoiselle Dangeville, & peut-être quelque facilité de dialogue ; voilà vraisemblablement ce qui procura à cet Ouvrage la faveur publique qu'il a conservée au Théâtre.

L'Auteur s'est proposé depuis d'être plus vrai, d'examiner de plus près les hommes, mais les vices qui lui restoient à appercevoir, intéressoient si fort l'humanité, & par conséquent passoient de si loin le ridicule, qu'il a regretté plus d'une fois un genre qu'un peu plus de maturité dans l'esprit, lui avoit fait abandonner,

NOMS DES ACTEURS.

ORGON, *Pere de Dorise.*	M. de Bonneval.
DORISE, *Fille d'Orgon.*	Mlle Grandval.
LEANDRE, *Pere.* } *Amoureux de Dorise.*	M. de la Thorillere
LEANDRE, *Fils.* } *Amoureux de Dorise.*	M. Roselly.
MARINE,	Mlle Dangeville.
FRONTIN,	M. Armand.
CRISPIN,	M. Poisson.



LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, *COMÉDIE* EN TROIS ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *seul.*

JE n'ai pû la gagner, morbleu, quelle Suivante !
Promesse, argent, priere; enfin, rien ne la tente :
Tout est à contre sens; Fille à qui tout est bon,
Pere qui pour Epoux veut qu'elle ait un barbon,
Soubrette incorruptible.

SCENE II.

LÉANDRE, FRONTIN.

LEANDRE.

AH Frontin, la verrai-je ?
Pour la voir, lui parler, dis-moi comment ferai-je?

FRONTIN.

Modérez-vous, Monsieur : moins de vivacité
Conviendroit un peu mieux à l'amour molesté ;
Le vôtre est dans le cas . . . . . .

LEANDRE.

Comment, que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce que je ne dis pas, vous ne sçauriez le lire :
Je n'ai pas dans les yeux votre malheur écrit.
Regardez-moi, Monsieur. . . . .

LEANDRE.

Il a perdu l'esprit.
Parle. . . . .

FRONTIN.

Plus d'espoir. . . .

LEANDRE.

Quoi

FRONTIN.

FRONTIN.

Vous êtes jeune, aimable,
Voilà votre malheur. . . . . . .

LEANDRE.

Comment. . . . . .

FRONTIN.

Oui, c'est le Diable,
Il faudroit mieux cent fois que vous fussiez voûté,
Ridé, cassé, gouteux, impotent, édenté,
Que d'avoir ce minois & cet air fait pour plaire;
Je vois que vous voulez encore un Commentaire.
Silence. On y viendra. Vous autres jeunes gens
Croyez que tout est dit, lorsqu'on n'a que vingt ans:
De vos voeux là-dessus vous fondiez l'édifice;
C'est ce qui le détruit. . . . . . .

LEANDRE.

Ah! Frontin, quel supplice!
De cet énigme enfin apprens-moi donc le mot.

FRONTIN.

Ce récit, comme vous, m'avoit rendu fort sot
Je vais vous l'expliquer. Monsieur Orgon le Pere
Veut un Gendre qui soit au moins sexagenaire.
Sa Fille a la bonté de vouloir ce qu'il veut;
Voilà votre congé, ce me semble:

LEANDRE.

Il se peut
Que Dorise consente à cette extravagance?

FRONTIN.

Bon, elle épouseroit, tant elle a d'indolence,
Un siécle bien complet. Aussi que n'avez-vous
Quelque vingt ans de plus, vous seriez son Epoux :
Le point essentiel, quand on veut une fille,
C'est de s'accommoder au plan de sa famille;
Vous avez tort, Monsieur. De plus, certain Grison
Bientôt pour épouser arrive en la maison
L'affaire est résolue. . . . . . .

LEANDRE.

Oh Ciel, quel coup de foudre!
Frontin, à l'oublier ne pouvant me résoudre,
Il faut ou l'arracher des mains de ce Rival,
Ou mourir. . . . . .

FRONTIN.

Le dessein est tant soit peu brutal;
Mourir est un parti qu'on ne doit jamais prendre.
Fi donc : un seul revers doit-il vous faire rendre?

LEANDRE, (*après avoir rêvé.*)

Non, je verrai Dorise & je lui parlerai.
Le dessein en est pris, je l'exécuterai.
Amour, seconde bien ma bizarre entreprise!
Tout me devient permis. . . . . . .

FRONTIN.

Mais sa main est promise,

LEANDRE.

N'importe ; un téméraire est heureux en amour :
Suis-moi. . . . .

FRONTIN.

Je m'attendois, Monsieur, à ce retour,
Vous êtes, je le vois, un héros de tendresse.
Ce qu'on nomme prudence à vos yeux est foiblesse.
Vous sortez en secret de votre garnison,
Pour venir à Paris sans aucune raison :
Vous voyez en passant une fille assez belle
Si l'on veut, & d'abord vous soupirez pour elle.
Vous venez vous loger dans la même maison,
Nourrir par conséquent votre amoureux poison
Vous voulez aussi-tôt tâter du mariage,
Tenter je ne sçais quoi ; mais ces feux de passage
N'ont pas de votre Pere obtenu l'agrément :
Sa tendresse pour vous en agit librement. . . .

LEANDRE.

Suis-moi sans répliquer. . . . .



SCENE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

AH, te voilà, Tigresse!

MARINE.

Eh, c'est toi qui me suis. . . . . . .

FRONTIN

Pour affaire qui presse,
J'obéis à mon Maître ; il est désespéré,
Je ne sçais quel projet dans sa tête est entré,
Il veut que je le suive ; adieu Duegne inflexible.

SCENE IV.

MARINE *seule.*

IL a, ma foi, raison, je suis nn insensible.
Avec quelle rigueur j'ai traité cet Amant,
Qu'autrefois j'aurois plaint, & servi sûrement
Je ne me conçois pas : l'himen le plus bizarre,
Le plus fou, le plus sot à mes yeux se prépare

Et je vois de sang froid que l'on fait le malheur
D'un enfant que j'immole aussi par ma tiédeur.
Je l'aime, & cependant je la vois la victime
D'un pere qui s'arroge un droit illégitime.
Non, ne le souffrons pas : osons la garantir
De ce coup qui contr'elle est tout prêt à partir ;
Elle a trop de vertu pour n'être pas à plaindre
Dans cet état affreux où l'on veut la contraindre.
Comme je la connois, avec un vieux mari
Elle croiroit devoir n'exister que pour lui.
Cependant j'ai laissé trop avancer l'affaire,
Et pour parer le coup je ne sçais comment faire.
Mais quelqu'un vient, rentrons. . . . .

SCENE V.

MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

La peste, quel minois !
Me voilà pris d'emblée ; avançons toutefois.
Ma belle .... (car ce nom est le vôtre sans doute)
Vous voyez .... Vous voyez mon esprit en déroute,
Je ne puis m'expliquer, tant je suis interdit.

MARINE.

Que voulez-vous ? Ici qu'est-ce qui vous conduit ?

CRISPIN.

Doucement. Il eſt vrai que je viens pour un autre;
Mais en fait d'intérêt, le plus vif eſt le nôtre.
Mettons de l'ordre à tout, & commençons par moi.
Je ſuis pétrifié de tout ce que je voi,
Et pour dire en un mot tout ce qui me tranſporte,
Je t'aime, mon enfant, ou le Diable m'emporte.
Je ne ſçais d'où tu viens, d'où tu ſors, où tu vas;
Mais de ce moment-ci je m'attache à tes pas,
Et tu me permettras au moins d'être ton ombre.

MARINE.

Le ton eſt familier;

CRISPIN.

Ton accueil un peu ſombre.
Idole de mon cœur, adoucis tes regards,
Vois les miens. . . . .

MARINE.

Dis ton nom, ton deſſein, où je pars.

CRISPIN.

Attens, ne ſçais-tu pas ici certaine fille
Que l'on doit marier? . . . .

MARINE.

Oui. . . . .

CRISPIN.

Fort jeune & gentille.

MARINE.

Que t'importe? . . . . . .

CRISPIN.

Beaucoup. Fille d'un Commerçant,
Que l'on appelle Orgon.

MARINE.

Je la sers,

CRISPIN.

Justement.
Je viens pour t'épouser. . . . .

MARINE.

Parle donc, eh Bélitre,
Je te ferai bientôt finir sur mon chapitre.
On ne m'épouse point.

CRISPIN.

Je suis pourtant ton fait.

MARINE.

Finis . . . . . ou

CRISPIN.

Tu le veux, je suis donc le Valet
D'un Quidam arrivé pour épouser Dorise.
Ergò, moi je t'épouse. . . . eh bien quelle surprise!

MARINE.

Mais on ne l'attendoit au plutôt que demain.

CRISPIN.

L'amour, comme tu sçais, abrege le chemin:
C'est lui qui nous amene. . . . . .

MARINE, *à part.*

O Ciel, que dois-je faire!
Ecoute. A tes discours, je vois que tu veux plaire,
Je t'en tiens compte; mais il me faut un portrait.

CRISPIN.

Je te comprens, il faut peindre mon maître en laid.

MARINE.

Non: fais-le tel qu'il est, c'est tout ce que j'exige,

CRISPIN.

Mais, songe, mon enfant, à quoi l'honneur m'oblige.

MARINE.

Et l'amour. . . . . . .

CRISPIN.

Il est vrai, cette dette prévaut,
Et je vais l'acquiter d'abord, son grand défaut,
Est de s'aimer lui-même autant qu'un petit-Maître,
Veillant sans cesse aux soins de conserver son être.
Il se croit en amour encore dangereux,
Galant, même coquet, quoiqu'il soit assez vieux
Pour devoir renoncer, je pense, au mariage.

MARINE.

Bon. . . . . .

CRISPIN.

CRISPIN.

Cachant tant qu'il peut ses rides, & son âge,
Se croyant jeune encor, quoiqu'on lui sçache un fils
Grand comme pere & mere, & qui court le Pays.
Dupe le plus souvent pour être trop crédule,
Enfin, comme tu vois, un parfait ridicule.
Mais le voici lui-même........

MARINE, *à part.*

Il me vient un projet,
Bien singulier, bien fou, nous en verrons l'effet.

SCENE VI.

LEANDRE *Pere*, MARINE, CRISPIN.

LEANDRE, *Pere.*

SÇait-on mon arrivée, as tu vu le Beau-pere?

CRISPIN.

Pas encore;

LEANDRE, P.

Comment donc?

MARINE.

Monsieur, point de colere
On la sçaura trop tôt.....

LEANDRE, *P.*

Et pourquoi ! s'il vous plaît.

MARINE.

Ah ! Monsieur, tout va-t-il suivant notre souhait.
Du pere, je le sçais, vous avez la promesse :
Mais si je connois bien l'esprit de ma Maîtresse,
Quoique simple, & n'ayant aucune passion,
Elle aura pour votre âge un peu d'aversion.
Et je crains qu'en voulant lui faire violence,
On ne pousse son cœur à quelqu'extravagance.

CRISPIN.

La crainte est de bon sens.

LEANDRE, *P.*

Suis-je si fort âgé ?
Je sçais cent jeunes gens qui n'ont pas l'air que j'ai.

MARINE.

C'est ce qui me surprend ; & me donne une idée,
Bizarre en apparence, & cependant fondée.

LEANDRE, *P.*

Quelle est-elle ?

MARINE.

D'abord elle paroît un jeu,
Mais à vous dire vrai, j'y compterois un peu :
Ma Maîtresse est bien neuve, & par rapport au pere
Il est si bon, ma foi . . . .

CRISPIN, *à part.*

Quel diantre de mystere?

MARINE.

Plus je vous envisage, & plus j'en suis d'avis.

LEANDRE, P.

De quoi donc?

MARINE.

Auriez-vous des enfans?

LEANDRE, P.

J'eus un fils,
Qui de Robin d'abord, devenu Militaire,
Aujourd'hui loin de moi ne m'inquiette guère:
Laissons-le, son état excite mon courroux.

MARINE.

Fort bien, mais sous son nom que ne vous offrez-vous:
Fait comme vous voilà, frais encore & l'œil tendre,
Je gagerois qu'ici chacun va s'y méprendre.
Sûr de la fille, alors vous ne risqueriez rien.
C'est-là l'essentiel: vous concevez fort bien,
Soit désir du Couvent, soit larmes, soit priere,
Qu'une fille à la fin vient à bout de son pere.
Monsieur Orgon alors lui remettant ses droits,
Nous tâcherions sur vous de conduire son choix.
Comme elle n'aime rien, la réussite est sûre:
Voyez si vous voulez risquer cette aventure.

LEANDRE, P.

Ton projet me plaît fort : je voudrois le tenter.

MARINE.

C'est que vous pourrez plaire & vous faire écouter,
Au lieu que sous l'habit, la qualité de Pere
Vous vous feriez haïr : Pardon, je suis sincere,
Mais vous connoissez bien l'esprit des jeunes gens.
A leurs yeux prévenus les peres ont cent ans,
C'est le nom qui fait tout ; ne vous faites connoître
Qu'en qualité de fils, vous passerez pour l'être.

LEANDRE, P.

Tu crois........

MARINE.

Si je le crois, vous en avez tout l'air.
Par quelques petits soins, il faudra vous aider ;
Avoir une coëffure, un peu plus élégante
Un peu plus d'art, & tout passera notre attente.
Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans Paris ?
Nos tendres Adonis, en naissant sont flétris.
La sotise, l'habit, affichent la jeunesse ;
Mais tout, à cela près, annonce la vieillesse.

CRISPIN *bas.*

La friponne, je crois, veut se moquer de lui.

LEANDRE, P.

Faisons plus.......

MARINE.

Oui, je veux vous servir aujourd'hui.
Souffrez la liberté qu'avec vous j'ose prendre,
Mais je me sens pour vous l'amitié la plus tendre.

LÉANDRE, P.

Tu n'obligeras pas, je t'assure, un ingrat.

MARINE.

Ne jugez pas de moi, Monsieur, par mon état.
Je sers sans intérêt.

CRISPIN.

L'honnête conscience!

LÉANDRE, P.

Je dis donc, pour fixer encore la vrai-semblance,
Qu'il faudra que j'apporte une lettre . . . .

MARINE.

de vous
Où vous proposerez votre fils pour époux
A merveille;

LÉANDRE, P.

Ajoutant que quelque maladie
De me remarier éloigne toute envie:
Orgon d'un pareil tour ne peut se défier,
Voyant mon écriture, à moins d'être sorcier:
Pour autre que mon fils il ne sçauroit me prendre;
Sauf à me démasquer quand je serai son gendre.

MARINE.

Que d'esprit ! il n'est rien de mieux imaginé.

LÉANDRE, P.

Oui, je franchis le pas, j'y suis déterminé,
Mais tu me serviras auprès de ta Maîtresse.

MARINE.

Allez, tout est à vous, mon zèle & mon adresse.

LÉANDRE, P.

Je vais tout préparer & je reviens à toi.

CRISPIN.

Aussi jeune, aussi frais, aussi galant que moi.

SCENE VII.

MARINE *seule.*

Quelle dupe ! ma foi. Pour certaines personnes,
Quand on les veut jouer, toutes ruses sont bonnes.
Je puis déja compter que l'Hymen préparé,
S'il n'est rompu, sera tout au moins différé.
Or voyons maintenant ce qui nous reste à faire,
Afin qu'à notre Orgon ce sot ne puisse plaire,
Contrarier son choix, & blâmer son projet,
Moyen sûr de venir à ce premier objet :
Interroger encore le cœur de ma Maîtresse,

Peindre du jeune Amant les traits & la tendresse
Les aboucher ensemble en secret un instant ;
C'est l'article second & le plus important.
Mais on vient, taisons-nous. . . . . .

SCENE VIII.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Oui, c'est dans la vieillesse,
Qu'on trouve des douceurs de la plus sage espéce ;
L'Epoux à qui demain tu dois donner ton cœur,
A tout ce qu'il te faut pour faire ton bonheur.
Je le connus jadis : il doit avoir mon âge ;
Il est par conséquent aussi prudent que sage :
Ses traits de mon esprit sont assez effacés,
Mais il n'étoit pas mal, & ce doit être assez.
C'est la raison qui met la paix dans un ménage,
Et la raison n'est pas aux époux de ton âge,
Tu n'aurois, en un mot, jamais pu mieux choisir.

DORISE.

Je ne refuse pas, mon pere, d'obéir ;
Mais le rapport d'humeurs n'est-il pas nécessaire ?

ORGON.

Bon, le rapport d'humeurs, jargon, pure chimere.
Tu prendras, mon enfant, l'humeur de ton époux,
Douce comme on te voit.....

MARINE.

Mais, Monsieur....

ORGON.

Taisez-vous.

MARINE.

C'est fort bien dit, comptez sur son bon caractere.
Mais, dites-moi, Monsieur, quand sa défunte mere
Eût été votre femme un mois ou deux au plus,
Est-ce qu'un peu d'humeur ne prit pas le dessus!
Vous nous avez compté qu'avant que d'être femme,
Elle sembloit avoir d'autrees mœurs, une autre ame.
Eh, ne sçait-on pas bien que l'Hymen change tout!
Le moyen qu'un mari nous attache; & sur-tout
Quand on le prend ainsi sans choix, & sans tendresse.
Y pensez-vous, Monsieur, d'immoler ma Maîtresse
Au projet le plus fou qui jamais ait été.
C'est unir, comme on dit la mort, à la santé.
C'est projetter enfin une action inique;
Et qui mériteroit, en bonne Politique,
Une correction.......

ORGON.

As-tu dit?

MARINE.

C'eſt ſelon ;
Oui, ſi vous vous rendez ; ſi vous perſiſtez, non,
J'ai cent choſes à dire ....

ORGON.

Et moi rien à répondre
Qu'un ſeul mot, qui ſuffit, je crois, pour te confondre.
La diſpute m'ennuye ; & d'ailleurs ma ſanté
Ne veut pas que je parle avec vivacité.
Tu me permettras donc d'être un peu laconique,
Et ſans aller chercher des fleurs de Réthorique.
Diſpoſez-vous. Doriſe, à donner votre main
A l'ami que j'attens, peut-être dès demain.

SCENE IX.

DORISE, MARINE.

MARINE.

SI je pouvois vous croire aſſez fine, aſſez ſage ;
Pour chercher en ceci l'eſpoir d'un prompt veuvage
Ou votre liberté, je dirois c'eſt bien fait.
Plus l'époux ſera vieux, plus il eſt notre fait,
On ne peut trop payer un bien de cette eſpèce.
Mais vous dont la conduite eſt ſans art, ſans fineſſe,

Vous à qui d'être fille ou veuve est fort égal,
Pourquoi laisser conclure un Hymen si fatal,
Tandis qu'un Cavalier, jeune, galant, aimable,
Vous aime, vous adore; un Hymen effroyable
Fera votre malheur & le sien à la fois.

DORISE.

Marine, que dis-tu?

MARINE.

Je dis ce que ce je vois.
Je sçais de par le monde un homme qui soupire.
Plein d'un amour secret, qui pour vous le déchire,
Son Valet à l'instant vient de m'en informer.
Ah! c'étoit là l'époux qui devoit vous charmer,
à part. Son cœur restera-t-il toujours dans l'indolence.

DORISE.

Va, laisse-moi, Marine, il n'est plus d'espérance
Pour cet homme qui m'aime, & n'a pu s'expliquer.
Je dois tout à mon pere, & ne puis lui manquer;
C'en est fait.... l'as-tu vu, cet Amant?

MARINE.

Pas encore,
Je ne l'ai qu'entrevu ....

DORISE.

D'où sçais-tu qu'il m'adore,
Qu'il est jeune, charmant? pourquoi donc m'abuser?

A t'écouter aussi devrois-je m'amuser ?

MARINE.

Eh bien donnez les mains à ce beau mariage,
Votre Amant en mourra ; mais c'est un badinage
Qui tourne à votre honneur.

DORISE.

Vous m'impatientez
Par vos réflexions, & par vos faussetés :
D'où peut-elle sçavoir qu'il mourra......

MARINE.

Je devine.
Il mourra, c'est la régle......

DORISE.

Ah ! taisez-vous, Marine.

MARINE.

Il est un sûr moyen de conserver ses jours.

DORISE.

Il en est un aussi d'abréger vos discours ;
Adieu.

MARINE.

Quel changement ! Est-ce bien elle-même ;
O Ciel ! quand le péril pour nous devient extrême,
Elle s'avise enfin d'avoir un peu d'humeur ;
Serois-je par hazard allé jusqu'à son cœur ?
J'ai peine à le penser, mais quoiqu'il en arrive,
Osons faire pour elle une défense vive.

SCENE X

LEANDRE, *Pere, en Militaire*, MARINE, CRISPIN.

MARINE.

COMMENT donc déja prêt......

LEANDRE, *P.*

Rien n'étoit plus aisé ;
Plus cout ; qu'en pense-tu, suis-je bien déguisé ?

MARINE.

A ravir, j'ai bien vu des Héros en peinture,
Mais aucun d'eux, ma foi, n'avoit votre figure
Vous gagnerez Dorise indubitablement,
Le sexe a pour l'épée un si tendre penchant,
Un cœur auprès de qui vainement on s'épuise,
Est pour un Militaire une place conquise.
Paroît-il ? l'ennemi fuit d'abord, on le joint,
Il tremble, il capitule, il débat quelque point,
On le presse ; & bientôt il se plaît à se rendre,
La plus mince bicoque est moins aisée à prendre.
C'est une vérité sans appel, cependant
Il pourroit arriver que de son sentiment,
Le pere un peu jâloux vous fut un peu contraire.
Mais, comme nous disions, l'important de l'affaire

Et d'avoir ma Maîtresse, & de gagner son cœur.
Ainsi gardez-vous bien de prendre quelqu'humeur.
Supposé que le pere ami de la vieillesse,
Aille vous chicanner sur un peu de jennesse,
Je m'en vais l'avertir qu'on demande à le voir.

LEANDRE, P.

Va-je fonde sur toi mon plus solide espoir.

SCENE XI.

LÉANDRE. *Pere*, CRISPIN.

LEANDRE, P.

CETTE fille est charmante, & je prendrai soin d'elle,
Que de vivacité, que d'esprit, que de zèle !

CRISPIN.

Je l'adore, Monsieur.......

LEANDRE, P.

Le sot. Souviens-toi bien
De ce que je t'ai dit & ne t'oublie en rien.

CRISPIN.

Oh non : vous êtes vous, & cependant sans l'être.

LEANDRE, P.

Quel galimathias ! je suis fils de ton Maître.

CRISPIN.

Et le Pere à la fois. . . . .

LEANDRE, P.

Le traître ! le butor !
Je suis Léandre fils, te le dirai-je encor ?

CRISPIN.

Dites-le moi cent fois il faudra que j'en rie
Je vais bien me donner ici la Comédie :
A cinquante ans & plus, avec des cheveux gris,
Vouloir se dire jeune & passer pour son fils !
Qui diantre le croira. . . . . . .

LEANDRE, P.

Tout le monde j'espere.

CRISPIN.

Des aveugles au plus. . . . . . .

LEANDRE, P.

Voudrois-tu bien te taire ?

CRISPIN.

Mais si Monsieur Orgon se rappellant vos traits. . . .

LEANDRE, P.

Cela ne se peut pas. . . . .

CRISPIN.

Mais par hazard. . . . . .

LEANDRE, *P.*

Oh mais.......

Je suis certain que non; trente bonnes années
Sans que l'on soit vu, détruisent les idées;
Je ne puis rappeller sa figure à mes yeux,
Veux-tu que de la mienne il se souvienne mieux?

CRISPIN.

Non ce que je voudrois, c'est que dans cette Ville
Votre fils, eut Monsieur, fixé son domicile,
Qu'il vous vît.........

LEANDRE, *P.*

Oses-tu nommer ce libertin?
J'ai trouvé le secret de punir mon Coquin;
Et je vais, me servant de son nom, de son âge,
Faire pour me venger ce charmant Mariage.

CRISPIN.

Que vous êtes heureux d'être vindicatif;
Mais quelqu'un vient à nous, quel air rébarbatif!

LEANDRE, *P.*

C'est le Pere, je crois.......

CRISPIN.

Allons, ferme? courage?
Oubliez, s'il se peut, tout le poids de votre âge,
Pour paroître plus jeune, extravaguës plutôt,
Quelle lenteur! déja vous êtes en défaut.

SCENE XII.

ORGON, LÉANDRE, Pere; CRISPIN.

ORGON.

QUi me demande ici? Messieurs, qui vous amene?

CRISPIN.

Monsieur, nous descendons du Carosse du Maine.

ORGON.

J'en attens un Ami, ne l'auriez-vous pas vu?
Vient-il? ne vient-il pas? vous seroit-il connu?
Venez-vous de sa part? . . . . . .

CRISPIN (*bas.*)

Faites parler la Lettre?

LEANDRE, P.

Voyez ce mot d'écrit que je dois vous remettre,
Il contient le sujet qui me conduit ici.

ORGON.

Pourquoi donc m'écrit-il? (*Il lit.*) » Mon vieux &
» cher ami,
» Tu m'avois proposé ta fille pour épouse,
» Mais d'un si grand bonheur la Fortune jalouse

» De

» De mille maux cruels m'a fait sentir le poids,
» Peut-être je t'écris pour la derniere fois.

CRISPIN.

Il ne l'entend pas mal de se dire malade ;
Croyez-le ....

ORGON.

Qu'a-t-il donc ?

CRISPIN.

C'est bien une autre aubade,
A son âge, Monsieur, vous le croyez sensé ;
Non. Tout-à-coup un jour son cerveau renversé
Ses fibres, sa raison perdant leur harmonie,
Il fut saisi d'un mal qu'on appelle folie.

ORGON.

Comment donc ? ....

CRISPIN.

Oui, Monsieur, il est fou, demandez,
J'avois cru quelque-tems mes soupçons mal fondés,
Mais à son dernier trait ....

LEANDRE, P. (*à part.*)

Quand finiras-tu traître !

CRISPIN.

Sur ce plaisant détail interrogez mon Maître
Il en sçait là-dessus plus que moi ......

ORGON.

Je le plains,

Pauvre ami,

CRISPIN.

Poursuivez, vous verrez ses desseins.

ORGON. (*continuant de lire.*)

» Conserverve-moi l'honneur d'entrer dans ta famille,
» Mon fils l'Officier peut épouser ta Fille.
Je suis son serviteur; son fils n'est point mon fait
C'est quelque Libertin . . . . . . r.

LEANDRE, *P.*

Achevez, s'il vous plaît.

ORGON.

» Ma Lettre par cé fils te doit être remise,
» Il est digne en tout point de l'aimable Dorise;
» Œconome, prudent, & d'un esprit rassis.

CRISPIN.

Ce Pere-là, Monsieur, connoît très-bien son fils.

LEANDRE, *P.*

Les Peres sont suspects en pareille matiere.

ORGON.

Vous êtes donc ce fils, ce si beau caractere?

LEANDRE, *P.*

Vous pourrez l'éprouver.

ORGON.

Votre pere est un sot.

CRISPIN.

Beau début ....

ORGON.

Un refus, Monsieur, est votre lot.

LEANDRE, P.

Je comptois mériter de remplacer mon Pere.

ORGON.

Mais ma fille n'est pas un bien héréditaire;
Je prétends lui donner un vieillard pour Epoux;

LEANDRE, P.

Mais, Monsieur, son avis là-dessus l'avez-vous?

ORGON.

Je sçaurai l'obtenir; eh! s'il vous plaît votre âge?

CRISPIN.

Oh! l'âge n'y fait rien quand on sçait être sage:
Je réponds pour Monsieur, quelque jeune qu'il soit,
Son esprit est tranquille, & son cœur ne conçoit
Ni desir violent ni transports de jeunesse;
Il a jusqu'aux vertus de la sage vieillesse:
Par exemple, œconome à passer en maint lieu,
Chez de mauvais plaisans, pour un fesse mathieu.

LEANDRE, P. (bas.)

Te tairas-tu?

CRISPIN. (*bas*)

Laissez, on sçait ce qu'on doit dire ;
Vous croyez qu'il ira ne s'occuper qu'à rire,
Qu'à chercher des plaisirs frivoles & couteux :
Non, c'est un sédentaire, un homme sérieux,
Un vieillard ; en un mot, si vous doublez son âge,
Son pere n'en sçait pas là-dessus davantage,
C'est un autre lui-même.

ORGON.

Il lui ressemble assez.

CRISPIN.

Traits pour traits......

ORGON.

En effet ?

CRISPIN.

Vous vous y connoissez,
Qui vous attrapera doit être passé maître :
Allons, en sa faveur, vous reviendrez peut-être
Du goût que vous avez pour les maris vieillards.

ORGON.

Point du tout, je serai là-dessus sans égards ;
Que ma maison pourtant soit votre domicile
Pendant votre séjour en cette grande Ville :
On n'y déteste pas par-tout les jeunes gens ;
Mais pour gendre, Monsieur, je n'en veux point céans.

Je voulois, pour ma fille, un époux de mon âge,
Et je vais lui donner quelqu'un du voisinage,
A qui je préférois votre pere en ami;
Je vais conclure ailleurs, & c'est tant pis pour lui.
Vous serez de la nôce.........

SCENE XIII.

LEANDRE *Pere*, CRISPIN.

CRISPIN.

EH bien, qu'allez-vous faire?

LEANDRE.

Loger chez lui d'abord, voir sa fille, & lui plaire.

CRISPIN.

C'est le point délicat de cette intrigue-ci.

LEANDRE, P.

Dorise pour mon fils pourra me prendre aussi;
Tu vois dans le panneau comme a donné le Pere.

CRISPIN.

La pauvre enfant va donc embrasser la chimere.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE Fils, (*en Vieillard*) FRONTIN.

FRONTIN.

L'Amour est un vrai fou! Peut-on bien sensément
Se déguiser, Monsieur, aussi bizarrement;
Enfin vous le voulez, & je vous laisse faire.

LEANDRE, *Fils.*

Je pourrai voir Dorise, & peut-être lui plaire;
Laisse-moi cet espoir . . . .

FRONTIN.

Vous êtes entêté,
Mais je crains bien pour vous quelque fatalité.



SCENE II.

LEANDRE *Fils*, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

HEM...... Frontin avec moi tu lâches bien-tôt prise :
Quoi ! déja cet amour........

FRONTIN.

Quel amour ?

MARINE.

Pour Dorise ;
Qu'est devenu ton Maître ?

FRONTIN.

Il est devenu fou.

MARINE.

Fou ?

FRONTIN.

Mais fou, décidé.

MARINE.

Comment donc, & par où ?

FRONTIN.

Tiens, ma chere, c'est lui qu'ici je te présente
La mascarade est-elle assez extravagante ?

MARINE.

De cet état cruel, pourquoi suis-je témoin ?
Frontin, de son amour je voulois prendre soin ;
Et je me reprochois avec toi ma conduite.

LEANDRE, *Fils.*

Que dites-vous, ô Ciel ! quand ma flamme réduite
A ce déguisement, inspiré par l'amour,
Quand prêt à me servir d'un bizarre détour,
Je vais montrer aux yeux de Dorise déçue,
Les tendres sentimens dont mon ame est émue,
Marine à me servir auroit quelque penchant ?

MARINE.

Mais il ne parle pas comme un extravagant :
Il n'est donc pas si fou ? . . . .

LEANDRE, *Fils.*

Comment donc ? qu'est-ce à dire ?

FRONTIN.

Il ne l'est pas si mal.

MARINE.

Je vois que tu veux rire ;
Monsieur, attendez-vous à tout l'empressement
Que mes pareilles ont pour servir un Amant.

LEANDRE, *Fils.*

En ce cas pour parler à l'aimable Dorise,
Ton secours me suffit, sans que je me déguise ;

Je n'avois eu recours à ce hardi moyen
Que pour me procurer une heure d'entretien
Qu'avec tant de rigueur tu m'avois refusée,
Mais puisqu'en ma faveur je te vois disposée,
Je quitte cet habit & reviens à l'instant.

MARINE.

Mais . . . quitter cet habit . . . attendez un moment . . .
Cette ruse est toujours très-bonne pour le pere,
C'est lui qu'il faut gagner ... oui ... plus je considere . . .
A merveille . . . . . Tantôt j'ai cependant pesté
Contre tous les Vieillards; mais sa crédulité,
Mon adresse sur-tout, nous tirera d'affaire.

LEANDRE, *Fils*.

Quelle reconnoissance!

FRONTIN.

Ah! quant à son salaire
Je vous acquitterai, qu'elle aille son chemin.

MARINE.

Je veux vous présenter comme un vieux Médecin.

~~MARINE.~~

Mais, Marine, j'ignore à fond la Médecine.

~~LEANDRE, *Fils*.~~

Qu'importe, on dit des mots, & l'auditeur devine,
Croyez l'être vous-même, & chacun le croira.
J'en sçais cent, qui pour l'être, ont au plus cet art-là.

Parmi tous les époux promis à ma Maîtresse,
Nous n'en avons point eu, je crois, de cette espece:
Nouveauté, premier piége. Un second, & le bon,
C'est que depuis un tems notre Monsieur Orgon
De sa santé se fait une étude profonde,
Et pour cela cet art nous vient le mieux du monde.
Je veux faire de vous un habile homme. Enfin
Ma fable est toute prête, & nous verrons la fin.
Pour Dorise, parlez en Amant de votre âge,
Et forcez la nature à percer le nuage.
Comme on ne sçait encor ce qu'elle aime, parlez;
Pressez; que vos regards, vos soupirs redoublés,
Vos discours, en un mot, aillent chercher son ame,
Y porter l'embarras, & bientôt votre flamme.
Toi, qu'on peut avoir vû, sors vîte, allons, dehors,
Tu ne nous sers à rien.

FRONTIN.

Elle a le diable au corps.

MARINE.

J'entens le pere, il faut qu'ici je le prévienne,
Cachez-vous ici près, jusqu'à ce que je vienne
Vous dire le moment propice à vous montrer;
Je ne serai pas longue à le bien préparer.
Moi, je conduis la barque, & vogue la galere.

SCENE III.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Malgré les sentimens, qui m'attachent au pere,
J'ai très-bien fait d'avoir remercié le fils,
J'ai parlé, comme il faut, & je m'en applaudis.
Il est allé chercher au coche, sa valise,
Il pourroit l'y laisser; il pense que Dorise,
Sur son compte, sera d'un autre avis que moi.
Je veux m'en divertir; que fais-tu donc là toi?

MARINE.

Je rêve...

ORGON.

A me jouer quelque tour.

MARINE.

Quelle injure!
Moi qui vous aime:

ORGON.

Eh bien, ma derniere aventure,
Qu'en dis-tu; Tu croyois que suivant tes avis,
Le pere me manquant, j'accepterois le fils.
Non, non, à mon projet je tiendrai quoiqu'on dise.

Et ce beau jouvenceau n'eſt point fait pour Doriſe.
Je m'embarraſſe peu de ton opinion.
Car il eſt honoré de ta protection,
Les fils auprès de toi, valent mieux que les peres.
Tantôt, tu m'as ſi bien établi tes chiméres
Devant ma fille même, heureuſement pour moi,
Que ſa docilité la retient ſous ma loi :
Tu veux me la gâter …

MARINE.

Qui, moi! je le confeſſe,
Je penchois ce matin un peu pour la jeuneſſe,
Mais j'ai changé, ma foi, Monſieur, du noir au blanc,
Et je lui verrois prendre un Vieillard à préſent,
Sans vous en dire un mot ; & tenez au contraire
Un Médecin fameux preſque ſexagénaire,
Cet illuſtre étranger que l'on vante ſi fort …

ORGON.

Ce Médecin Anglois?

MARINE.

Oüi,

ORGON.

Monſieur de Clinfort?
Cet homme d'un ſi rare, & ſi parfait mérite,
Que je cherche par-tout.

MARINE.

J'ai reçu ſa viſite;

De ma jeune Maîtresse, amoureux à l'excès,
Auprès d'elle il vouloit obtenir un accès,
Et je l'aurois servi du meilleur de mon ame,
Si je n'avois, de vous, craint quelque nouveau blâme.

ORGON.

Cet homme-là, Marine, est unique en son Art,
Tempérament, humeurs, il voit tout d'un regard.

MARINE.

C'est un aigle en science, & cependant modeste.

ORGON.

On me l'a dit très-riche, & je le crois.

MARINE.

La peste,
Il fait de l'or, mais chut, il a d'autres secrets
Plus utiles encor, plus rares, plus parfaits;
Avec certaines eaux qu'il compose lui-même,
Il vous fait vivre un homme un siécle, au-delà même;
Il en est bien la preuve; à cinquante & six ans,
On lui voit les couleurs, les yeux des jeunes gens.

ORGON.

Comment donc, & pourquoi ne pas servir sa flamme,

MARINE.

Fi donc, d'un Médecin ma Maîtresse être femme,
Tous ces gens-là, Monsieur, à l'intérêt soumis,
Haissent la santé jusques chez leurs amis:

Elle n'en voudroit point.....

ORGON.

Que m'importe Dorise,

Je le prendrois pour moi ?

MARINE.

N'est-elle pas promise

A ce sot arrivant ? En vérité c'est lui,

Qui de nos jeunes gens comme vous m'a guéri.

ORGON.

Il n'aura pas ma fille.

MARINE.

Un ami de son Pere

Vous la lui donneriez, & vous ne pouvez guere.

ORGON.

Je t'assûre que non ; & je délibérois

Qui de mes vieux amis tantôt je choisirois :

Car je veux au plutôt finir ce mariage.

Ce beau fils de famille a projetté, je gage,

D'avoir avec Dorise un entretien secret,

Et de gagner son cœur, pour nuire à mon projet ;

Mais j'aurai le plaisir en terminant l'affaire.

De bien berner un fat qui ne sçauroit me plaire.

D'abord sur Alcidon j'avois jetté les yeux ;

Mais, je te l'avouerai, ton parti me plaît mieux ;

Marine ; un Médecin se préfere à tout autre :

S'il ne revenoit plus ?

MARINE.

Quelle erreur est la vôtre?

Il aime. . . . .

ORGON.

Eh bien . . . . .

MARINE.

Eh bien . . . . . il reviendra cent fois.

ORGON.

Il faut bien que Dorise approuve notre choix;
Un Médecin pareil est un trésor, Marine,
Je braverois dès-lors la vieillesse assassine.

MARINE.

Si c'étoit lui, Monsieur; j'entends quelqu'un.

ORGON.

Vas voir:
Dorise aime son Père, & c'est-là mon espoir:
Cette fille pourtant a du bon, & je l'aime.

SCENE IV.

ORGON, LEANDRE *Fils*, MARINE.

LEANDRE *Fils* (*bas.*)

SONGE à me seconder......

MARINE (*bas.*)

Songez bien à vous-même.

Haut à Orgon.

C'étoit lui justement....

LEANDRE, F.

Excusez-moi, Monsieur,
Sans vous être connu, de vous ouvrir mon cœur :
Ma démarche, sans doute, a droit de vous surprendre.

ORGON.

Le bruit de votre nom s'est assez fait entendre ;
On vous connoît, Monsieur, de réputation,
Pour un homme divin dans sa profession.

LEANDRE, F.

Hélas ! on est toujours homme par sa foiblesse ;
Quel remede mon Art a-t-il pour la tendresse ?
Aucun : & s'opposer à mes desirs pressans,
C'est hâter à coup sûr le terme de mes ans.

Je sçais que ces transports sont peu faits pour mon âge;
Pour pouvoir les cacher j'ai tout mis en usage:
Vains efforts! mon amour s'est accru de moitié:
Ah! Monsieur, verrez-vous ma peine sans pitié?
En faveur de l'amour, secourez la vieillesse.

ORGON *à Marine.*

Ah! que pour lui Marine il m'émeut, m'intéresse.

MARINE.

Je suis tout comme vous?

ORGON.

Tout ce que l'on m'a dit
Du sçavoir de Monsieur, & de son grand esprit,
Me le fait estimer autant que son langage.
Comment! on dit, Monsieur, que vous avez l'usage
D'une eau qui dans nos corps conserve la santé.

MARINE.

Voyez, vous ai-je dit, Monsieur, la vérité,
Et le prendriez-vous pour un sexagenaire;
La voix, les yeux, le teint, tout vous dit le contraire;
Je prendrai quelques jours de cette eau sur ma foi.

ORGON.

Je voudrois qu'il en fit une épreuve sur moi.

MARINE.

Vous êtes immortel, si vous l'avez pour gendre.

ORGON.

Ces secrets-là, Monsieur, ne peuvent se comprendre.

MARINE.

Bagatelle. . . . . .

LEANDRE, F.

Sans doute. Il est dans chaque corps
Un principe de vie, âme de leurs ressorts.

MARINE.

Vous l'entendez. . . . .

ORGON.

Un peu.

LEANDRE, F.

Ce principe de vie;
D'une fleur, par exemple, il faut que la Chymie
Aille le déterrer, l'extraire par son Art:
Or, ce principe extrait, je puis en faire part
A ceux de qui la vie à mes soins est remise.

ORGON.

Oh! je voudrois qu'il fût entendu de Dorise.

LEANDRE, F.

Je dis plus. Telle plante a par les loix du sort
Dix ans à vivre; eh bien, par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans là de vie;
Le calcul est facile: A tel qui me supplie

De lui donner dix ans, cette plante suffit;
Tel en demande vingt, un autre les fournit :
J'ai tout cela, Monsieur, par classe dans ma tête.

ORGON.

Que de vivre avec vous je me fais grand fête :
Vous connoissez encor, à ce qu'on dit, des gens,
L'humeur, le caractere.....

LEANDRE, F.

Ah! c'est de mes talens
Le plus simple, Monsieur, & le plus inutile.
Je vois bien que chez vous régne une humeur facile,
Que vous êtes leger, quelquefois inégal,
Crédule, plein d'honneur.....

MARINE.

Hem, vous peint-il si mal?

ORGON.

Il ne ment pas d'un mot.

LEANDRE, F.

Je n'ai vû votre fille
Que deux fois tout au plus; mais dans votre famille
Vous trouveriez à peine une si douce humeur.

ORGON.

Et! Marine, Monsieur.....

LEANDRE, F.

Oh, je la sçais par cœur.

MARINE (*bas.*)

Auroit-il l'impudence.....

LEANDRE, F.

Elle est fille très-fine,
Pleine d'esprit, adroite, & quelquefois mutine;
Fille enrageant de l'être.....

MARINE.

Alte-là, s'il vous plaît,

ORGON.

Oh parbleu voilà bien à chacun son portrait:
Il m'enchante; un mortel, sans se donner au Diable,
Peut-il en tant sçavoir? Vous êtes admirable.

LEANDRE, F.

A quoi sert tout cela, si mon âge déplaît?

ORGON.

Il vous sert au contraire, ainsi qu'à mon projet:
Vous ne sçavez donc pas que je hais la jeunesse,
Et que je ne connois de talens, de sagesse
Que chez les anciens; que chez les vieilles gens;
Il faut pour toute chose être de notre tems?
On ne voit plus aux mœurs ni régles, ni scrupules;
Ceux qui nous ont suivi sont pleins de ridicules,
Et ceux qui les suivront en auront encor plus.

LEANDRE, F.

On ne peut pas mieux dire & penser là-dessus.

ORGON.

Infin vous me plaisez, & je vous prends pour gendre;
Oui, vous seul à ma fille avez droit de prétendre;
Je vais vous la chercher, & reviens à l'instant;
Tâche de l'amuser, Marine en attendant?

SCENE V.

LEANDRE *Fils*, MARINE.

MARINE.

Et d'un dans nos filets. Vous avez fait merveille;
Le principe de vie a flatté son oreille;
Moi-même j'ai pensé croire en vous écoutant
Qu'en effet vous aviez ce secret important;
Comme vous en parliez?

LEANDRE, F.

Sans pourtant me comprendre;

MARINE.

En vérité?

LEANDRE, F.

D'honneur.

MARINE.

Moi je croyois l'entendre;

Et voilà ce que font ces grands diables de mots ;
Ils ne manquent jamais de convaincre les sots.

LEANDRE, F.

Quoique jusqu'à present la fortune nourrie.
J'ai honte d'employer la charlatanerie ;
Nous nous jouons tous deux d'un homme simple & bon,
Du pere de Dorise, un galant homme.....

MARINE.

Bon.

LEANDRE, F.

Dans quelle fausseté ma tendresse m'embarque !

MARINE.

Il est bien tems ma foi d'en faire la remarque :
Voulez-vous vous dédire, il m'en vient le dessein.

LEANDRE, F.

Ah ! je perdrois Dorise...

MARINE.

Allons donc notre train :
Il n'est plus question que de voir ma Maîtresse.

LEANDRE, F.

Tu veux que je dérobe à ses yeux ma jeunesse.

MARINE.

Oui... si nous la trompons c'est agréablement ;
Tâchez d'en triompher sous ce déguisement.

La gloire en est plus grande, & sans nous compromettre,
Aux ordres paternels laissons-là se soumettre,
La mettant du secret, il faut vaincre son cœur;
Et qui nous répondra d'en chasser la froideur:
Et puis je tremblerois, l'eussiez-vous attendrie,
Qu'elle ne découvrit notre supercherie:
Elle tromper son pere? Il n'y faut pas compter,
Elle iroit malgré nous peut-être tout conter:
Au lieu que vous vît-elle avec indifférence,
Vous l'obtiendrez du moins par son obéissance;
Vous vous ferez aimer quand vous serez Epoux.

LEANDRE, F.

De l'être comme Amant je serois plus jaloux.

MARINE.

Et laissez-là, Monsieur, votre délicatesse.

LEANDRE, F.

Je l'en aimerois moins....

MARINE.

Chut, je vois ma Maîtresse,
De l'amour, des transports, allons songez à vous.

SCENE VI.

ORGON, DORISE, LEANDRE *Fils*, MARINE.

ORGON.

Oui, ma fille, ce soir il faut prendre un Epoux ;
L'Ami que j'attendois me rendant ma parole
Il n'y faut plus penser : mais, ce qui m'en console,
Tout se répare au mieux. Ah ! si ma volonté
Conserve encor sur toi la moindre autorité,
De cet homme divin tu deviendras la femme ;
Il a pour tes apas la plus ardente flamme ;
Il a l'âge requis pour faire ton bonheur :
Consulte là-dessus mes desirs & ton cœur,
Je te laisse . . . . .

MARINE *à Leandre.*

Usons bien, Monsieur, du tête à tête ;



SCENE

SCENE VII.

DORISE, LEANDRE Fils, MARINE.

LEANDRE F.

On vous offre, Dorise, une triste conquête;
Et je sçais que formant d'inutiles désirs,
Un vieillard tel que moi doit perdre ses soupirs;
Je sens que mon projet est hardi, téméraire,
Qu'il falloit, vous aimant, sçavoir du moins me taire:
A quel âge l'amour connoît-il la raison!
Je n'ai pû dissiper des feux hors de saison.

DORISE.

Marine, à ce discours je ne sçais que lui dire;
Il m'embarrasse.

MARINE.

Et moi, Madame, il me fait rire.

LEANDRE, F.

Je vous aime, Dorise, & de sa vive ardeur
Qui se fait ressentir dans le plus jeune cœur:
Oui; j'en nourris pour vous tout le feu dans mon ame.
Ce que l'âge pourroit enlever à ma flamme
De désirs, de transports, & de vivacité

M'est rendu par vos yeux & par votre beauté ;
Et dans ma passion, tant je la sens extrême,
Je crois qu'on n'aime point autant que je vous aime.

DORISE *à Marine.*

Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions . . . !
Sa voix même, Marine, a d'agréables sons. . . .
Mais . . . . regarde ses yeux . . . . .

MARINE.

Vraiment, il lorgne encore. . . .
Tenez, Tenez, de feux sa face se colore ;
Il se ragaillardit : Bon homme, trouvez-vous
Que l'amour en effet soit un plaisir si doux ?

DORISE.

Marine . . . . .

LEANDRE, F.

Ah ! c'est ce Dieu qui me soutient, m'inspire,
De ses charmans effets je sens jusqu'au délire :
Non, il n'a point de traits qu'il ne lance en ce cœur,
Dont je vous offre ici l'hommage peu flatteur ;
Et pourquoi dans le vôtre hésite-t-il encore
De porter la moitié du feu qui me dévore ;
Qu'il s'unisse avec moi dans un si doux effort ;
Vous manquez à sa gloire, il manque à votre sort ?
Sans le fard de l'amour par qui tout s'apprécie,
Les graces sont sans force, & la beauté sans vie,
Daignez donc jusqu'à vous, laissant aller ses traits,
Leur laisser embellir encore vos attraits.

Vous ne répondez point ; c'en eſt donc fait, Doriſe,
Je vous ſuis odieux ; parlez avec franchiſe ?
Reprochez-moi d'aimer malgré le poids des ans ;
Faites tomber ſur moi les mépris offençans
Je les ai mérités ...

DORISE.

Mais eſt-on mépriſable
Pour vanter ſon ardeur quand elle eſt véritable ?
Vous ne connoiſſez pas ma façon de penſer,
Vous auriez moins ſujet de vous embarraſſer,
La jeuneſſe eſt, dit-on, quelquefois imprudente,
Orgueilleuſe, légere, étourdie, inconſtante.

MARINE *bas.*

Le beau petit portrait qu'on lui fait à ſon nez.

LEANDRE.

Quel eſpoir vous portez à mes ſens étonnés !
Quoi ! mon âge n'a rien que le votre haïſſe ;
Ah ! votre cœur, eſt loin encor de l'artifice,
Vous ne me trompez pas, je puis compter ſur vous,
Quoi je pourrois un jour devenir votre époux ?

DORISE.

Monſieur l'obéiſſance eſt dans mon caractere,
Dès qu'en votre faveur j'ai vû pencher mon pere,
Et qu'il croit que votre âge eſt fait pour mon bonheur,
Son goût à cet égard eſt celui de mon cœur.

LEANDRE, *F. à part.*

Ah ! Ciel ! je suis perdu, si je me fais connoître :
Respectons des Vertus qui m'aideront peut-être.
haut. Dorise, ce discours a flatté mon amour,
Vous me voyez troublé par l'espoir du retour.
il tombe à ses genoux.

DORISE.

Levez-vous, levez-vous.

MARINE.

Peste, qu'il est agile !

LEANDRE, *F.*

Belle Dorise, hélas ! quel seroit mon azile,
Ma consolation si vous me haissiez,
Je serois trop heureux d'être mort à vos pieds.
Prononcez donc de grace, & décidez vous-même,
A quel sort doit s'attendre une tendresse extrême ?
Dites un mot.....

DORISE.

Je crois vous l'avoir dit, Monsieur.
C'est de mon pere seul qu'on obtiendra mon cœur,
Sa moindre volonté fut toujours mon Oracle.

LEANDRE, *F.*

Vous avez vu du moins, loin de mettre un obstacle
Qu'il a même daigné s'intéresser pour moi :
Je puis donc espérer, & perdre tout effroi.
Grands Dieux ! quelle est ma joie, & combien ma tendresse

S'accroît par cet espoir... je suis dans une yvresse...

MARINE.

Là ne diriez-vous pas d'un de nos jeunes gens.

LEANDRE, F.

Ah! l'amour rajeunit & mon cœur & mes sens;
Il devoit ce prodige à l'aimable Dorise.

MARINE.

Ma foi, tout ce qu'il dit augmente ma surprise;
bas. C'est assez...

LEANDRE F.

Je vous quitte, & c'est avec regret;
Souvenez-vous du moins qu'attendant mon Arrêt,
Vous m'avez renvoyé vous-même à votre pere.

MARINE, *bas à Leandre.*

Bien...

SCENE VIII.

DORISE, MARINE.

MARINE.

Voyons sur son cœur ce que la ruse opere,
haut. Ma foi, c'est fort bien fait, fy donc les jeunes gens

Sont legers, glorieux, étourdis, imprudens,
Je n'ai pas devant lui voulu vous contredire,
Je me suis contentée au fond du cœur d'en rire.
La chose est très-plaisante; un Vieillard amoureux,
Est une chose assez ridicule à mes yeux;
Mais un Vieillard aimé . . .

DORISE.

Qui l'a dit que je l'aime?

MARINE.

Qui me l'a dit! à moi? Ce que j'ai vu moi-même!
Quelle douceur! quel choix dans ses expressions,
Sa voix même, Marine, a d'agréables sons.

DORISE.

Tu ne me parles plus de l'inconnu, Marine?

MARINE.

Mais je ne sçais pourquoi . . .

DORISE.

Pourquoi? *bas*, je le devine;

MARINE.

Il est si jeune . . .

DORISE.

Eh bien . . .

MARINE.

Eh bien! n'a-t-il pas tort;
Il faut un âge mur, & j'en tombe d'accord,

Je ne suis plus pour lui, peut-être, il vous oublie,
Et si vous m'en croyez, il n'aura plus l'envie
Ni même le pouvoir de revenir à vous :
On vient de vous laisser le choix de votre époux;
C'est vous venger de lui, que d'en choisir un autre.

DORISE.

Non, je n'en ferai rien...

MARINE.

Quel discours est le votre?

DORISE.

Je suis sûre qu'il m'aime...

MARINE.

Et mais, sûre, pourquoi?

DORISE.

C'est qu'il me l'a juré...

MARINE.

Plaît-il?... à vous...

DORISE.

A moi.

MARINE.

Vous l'avez vû...

DORISE.

Sans doute, il m'a peint sa tendresse,
D'une vivacité, d'un transport, d'une yvresse,

Je ne connoissois pas cent choses avant lui,
Ah ! Marine, mon cœur s'est ouvert aujourdhui.

MARINE.

Je tombe de mon haut. Expliquez vous de grace;
Car je vois quelque chose en ceci qui me passe :
L'inconnu (dites-vous) vous a parlé d'amour.

DORISE.

Oui, Marine....

MARINE.

Comment, ce jour même ?

DORISE.

Ce jour.

MARINE.

Et vous l'aimez ?

DORISE.

Marine ai-je pû m'en défendre?
Et comment soutenir un regard aussi tendre !
Un langage si doux....

MARINE.

Je ne sçais où j'en suis.
bas. Et que va devenir l'amant que j'introduis ?
Vous riez...

DORISE.

Oui, je ris d'embarrasser Marine
Elle qui passe ici pour adroite, & pour fine.

MARIN

MARINE.

Et moi je ne ris point ; & voudrois bien sçavoir
Quand ce nouvel Amant a pu vous venir voir ;
Car je vous avertis que ce n'est pas le même
Pour qui je vous parlois...

DORISE.

Tu te trompes, & même
Je n'ai vu cet Amant si tendre qu'avec toi,
Tu pourrois en agir autrement avec moi,
Et je crois que d'abord je devois être instruite.

MARINE.

De quoi parlez-vous donc ici...

DORISE.

De ta conduite.
Je vois bien que mon pere a la plus grande part
A l'intrigue qu'ici tu conduis avec art,
Mais pouvois-tu penser que sottement déçue,
Une si forte erreur ne frappât point ma vue :
Le cœur se trompe-t-il à ce qu'il doit aimer ?
Il n'a pas dit un mot qui n'ait sçu me charmer :
Ta gaieté, tes propos, ses regards, son langage,
Mon trouble ; tout enfin détruisoit ton ouvrage.
Et le voile tombé ne m'a fait voir en lui.
Que l'inconnu, pour qui tu parlois aujourd'hui :
Ose me démentir.....

MARINE.

Je n'en serois pas crue :
Ah, ah, pour une Agnès vous avez bonne vûe !
Mais, dites-moi, pourquoi trouver tant de défauts
Dans tous nos jeunes gens, comment, à quel propos ?
En le reconnoissant quelle étoit votre envie ?

DORISE.

Celle de le punir de sa supercherie.

MARINE.

O nature ! A cet âge, & dès le premier pas,
Conter à son Amant ce qu'on ne pense pas ;
Démêler d'un coup d'œil un pareil stratagême,
En voir tous les ressorts, & me jouer moi-même ;
Vous irez loin un jour, & j'en suis caution.

DORISE.

Oh, j'ai bien dans l'esprit un autre opinion :

MARINE.

Quelle est-elle ? ....

DORISE.

Ce Fils qu'a refusé mon Pere ....

MARINE.

Eh bien, ...

DORISE.

Plus je l'entends, plus je le considere ...

MARINE.

Après . . . .

DORISE.

Il doit avoir un Pere bien âgé . . . . .

MARINE.

Dussé-je en vous manquant recevoir mon congé,
Je vous embrasserai : C'est le Vieillard lui-même,
Dont mettant à profit le ridicule extrême,
J'ai trouvé le secret d'arrêter le bonheur ;
Et vous, & votre pere, il vous croit dans l'erreur,
Feignez de l'écouter, & de vous y méprendre,
En le laissant aller, & sans pourtant vous rendre;
Nous gagnerons le tems qu'il faut à mon dessein,
Et je verrai bien-tôt terminer votre hymen.

DORISE.

Que mon cœur est troublé . . . .

MARINE.

Trouble qu'on ne hait gueres,
N'est-il pas vrai? Je sçais, sur nous, ce qu'il opére ;
Jouir de son yvresse est le bien le plus doux :
Gardons bien cependant ces secrets entre nous,
Et paroissez toujours docile, indifférente,
Votre Pere trompé dans sa premiere attente,
Protege votre Amant qu'il croit vieux comme lui ;
Je veux qu'il vous le fasse épouser aujourd'hui.

DORISE.

Je tremble que lui-même il ne le reconnoisse ;
Et comment a-t-il pû lui cacher sa jeunesse ?

MARINE.

Il n'y connoîtra rien, c'est un coup de mon art :
Allez, vous n'avez rien à craindre à cet égard.

DORISE.

Tu ne peux trop compter sur ma reconnoissance.

MARINE.

Je cherche le succès plus que la récompense.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

Apprenons ce qu'a fait notre jeune vieillard.

CRISPIN.

J'entends parler quelqu'un, ah ! quel est ce Pendard ?

FRONTIN.

Quel est cet animal qui tremble en ma présence ?
Sçachons un peu de lui .... Ciel quelle ressemblance
Ma foi c'est la figure ou l'ombre de Crispin.

CRISPIN.

Il me nomme : Que vois-je ... il a l'air de Frontin?
C'est lui-même ....

FRONTIN.

C'est lui ....

CRISPIN.

Bon jour cher Camarade.

FRONTIN.

Ah ! cher Crispin, reçois cette vive embrassade.

CRISPIN.

Tu viens de me tirer d'un maudit embarras ;
Mais d'où viens-tu ? Quel soin conduit ici tes pas ?
Ton Maître est-il ici ? .....

FRONTIN.

Que fait Monsieur son pere ?
Seroit-il à Paris ? ... Et qu'y viendroit-il faire ?
Pour se remarier seroit-il en ces lieux ?

CRISPIN.

Peut être en ce logis vous êtes amoureux ?

FRONTIN.

Libertin autrefois, il n'est pas des plus sages.

CRISPIN.

Quelqu'amour clandestin préside à vos voyages ?

FRONTIN.

Il nous aime à son aise.

CRISPIN.

Et vous le craignez peu.

FRONTIN.

Ne me cache donc rien.

CRISPIN.

Fais-moi donc quelqu'aveu.

FRONTIN.

Parle donc.

CRISPIN.

Je t'ai fait la premiere demande,
C'est à toi de parler.

FRONTIN.

Quoi ! Crispin appréhende
Que je puisse abuser d'un secret confié.

CRISPIN.

Quelle discretion ! Où donc est l'amitié ?

FRONTIN.

Rien qu'un mot.

CRISPIN. (*bas.*)

Tenons ferme.

FRONTIN. (*bas.*)

Usons d'un stratagême :
Parbleu de t'avoir vû mon plaisir est extrême ;
Et je veux célébrer un si charmant bonheur
En bûvant avec toi du meilleur de mon cœur.

CRISPIN. (*bas.*)

Il a le vin bavard, (*haut.*) j'accepte la partie.

FRONTIN. (*bas.*)

Je l'enivre. (*haut.*) Ici près est une Hôtellerie
Le vin en est parfait, l'Hôte est de mes amis ;

Viens . . . .

CRISPIN.

J'avois cependant affaire en ce logis.

FRONTIN.

Viens toujours.

CRISPIN.

Volontiers, avant qu'il soit une heure
Je sçaurai son secret, & de plus sa demeure.

SCENE II.

LEANDRE *Pere*, CRISPIN.

LEANDRE, *P.*

EH, Crispin, où cours-tu?

CRISPIN.

Ne me retenez pas?
Je cours, pour vous servir, m'enyvrer de ce pas.

SCENE III.

LEANDRE, *Pere*, *seul*.

CRISPIN, Crispin, écoute : Ah! l'indigne, le traître,
Lorsqu'il s'agit de boire, il n'entend plus de Maître ;
Que je suis mécontent de cet yvrogne-là !
Boire pour me servir, quelle excuse est-ce là ?
Mais rappellons ici mes desseins & mes vues,
Il faut que j'aie au moins deux ou trois entrevues
Avec le jeune objet que je veux m'attacher ;
De son Pere d'abord, il faut le détacher,
Sa suivante a déja commencé cette affaire,
J'en suis sûr, & je n'ai maintenant qu'à lui plaire :
C'est elle justement que je vois s'avancer ....

SCENE IV.

DORISE, LEANDRE, *Pere*, MARINE.

MARINE (*bas*)

SONGEZ qu'à l'écouter il faut vous efforcer.

DORISE (*bas*.)

Ah qu'il est ridicule ! ....

MARINE (*bas.*)

Un peu de violence.

LEANDRE, *P.*

Quel sort heureux vous offre à mon impatience!
J'allois voler, Dorise, à votre appartement,
Je ne pourrai souffrir le moindre éloignement;
Si cela continue... & l'absence d'une heure...
M'a mis dans un état... il faudra que j'en meure...
Si le bon-homme Orgon persiste en son projet,
Ou si vous ne vengez l'injure qu'il me fait:
Concevez vous, Dorise, un semblable caprice!
On me trouve pour vous trop jeune, trop novice,
Vous me ferez raison de cette insulte là,
Et j'en appelle à vous: Comment donc on viendra
M'imputer à défaut ce qui seul peut vous plaire;
Je suis jeune, tant mieux: Est-ce-là son affaire?
Si je suis bien pour vous tout est examiné,
Et vous ne voulez pas un Epoux suranné;
Vous êtes de bon goût, la jeunesse, j'espere,
Ne vous allarme pas autant que votre Pere.

DORISE.

Monsieur, j'ai pour mon Pere un respect sans égal;
Il fuit les jeunes gens, il en parle si mal,
Que j'ai craint quelquefois qu'il ne leur fit justice,
Je ne sçaurois taxer mon Pere de caprice:
Cependant à mes yeux, s'il peut m'être permis
De dire là-dessus librement mon avis)

La jeunesse jamais ne parut effrayante.

MARINE.

Effrayante, au contraire, elle ravit, enchante;
Voyez cet air facile, avantageux, leger,
Qu'on ne voit par malheur qu'avec trop de danger,
Vivent les jeunes gens, tout est feu, tout est grace;
Ils ont quelques défauts, ma foi je les leur passe.
Vous m'avez l'air d'avoir celui de trop aimer.

LEANDRE, P.

J'y suis incorrigible: A-t-on sçu me charmer
Je ne suis plus à moi, c'est une inquiétude,
Un trouble, une langueur: c'est un état fort rude.

MARINE.

Pauvre Enfant!

LEANDRE, P.

Croyez-vous que vous m'aimiez un peu,
Ma tendresse de vous exige cet aveu.

MARINE.

Qu'allez-vous demander? Une fille bien née
Ne peut permettre au plus que d'être devinée;
Je ne sçais pas au Mans ce qu'on fait sur ce point;
Mais les mots à Paris ne se permettent point.
Ah! peste, on est exact ici sur la morale,
Vous pouvez deviner, la chose est presqu'égale;
Quel coup de sympathie entre vos jeunes cœurs,
Tout vous unit, esprit, sens, jugement, humeurs;

Elle est faite pour vous autant que vous pour elle.

DORISE.

Marine, pour Monsieur vous montrez bien du zéle.

LEANDRE, P.

C'est pour votre intérêt qu'elle vous parle ainsi.

MARINE.

J'aime Monsieur, sans doute, & je parle pour lui ;
C'est que je vois qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire.

LEANDRE, P.

Ah ! Marine ....

MARINE.

Mais oui, je ne sçaurois m'en taire.

LEANDRE, P.

Trop heureux si Dorise écoutant tes avis,

DORISE.

M'en a-t-elle donné que je n'aye suivis ;
Elle sçait me forcer à ce qu'elle désire.

LEANDRE, P.

Eh ! le voilà ce mot si difficile à dire ;
Vous m'aimez, & je puis prétendre à votre main.

DORISE.

J'entends quelqu'un, Marine ....

LEANDRE, P.

Eh non ! Est-ce à demain.

Tenterons-nous d'abord de ramener le Pere?

DORISE.

Que votre amour, Monsieur, quelques jours se modere;

Ne précipitons rien, Marine vous verra,

Et de ce qu'il faut faire avec vous conviendra.

MARINE.

Oui, Monsieur, vous voyez si je vous suis contraire?

Mais si l'on découvroit un peu trop-tôt l'affaire....

Je sçais bien un moyen de parer ce soupçon.

LEANDRE, P.

Quel est-il?

MARINE.

De rester très-peu dans la maison.

LEANDRE, P.

J'y consens..... Vous sortez?

DORISE.

Excusez-moi de grace,

Je crains d'être surprise, & je quitte la place.

Marine, suivez-moi....

MARINE.

Je ne puis qu'obéir,

Mais croyez que par-tout je songe à vous servir,

(*à*. *s*.) Le sot homme.

SCENE V.

LEANDRE, *Pere*, (*seul.*)

Fort bien ! Ce qu'on vient de me dire
Semble me garantir le bonheur où j'aspire.
La petite friponne a pris du goût pour moi,
Aussi j'ai fait merveille ; & maintenant je vois
Comment nos étourdis ont si bien l'art de plaire :
Il ne faut qu'être fat, & j'en fais mon affaire ;
Mon premier coup d'essai n'est pas trop malheureux.

SCENE VI.

LEANDRE, *Pere*, LEANDRE, *Fils*.

LEANDRE, F.

Me serois-je flatté ! ... Mais que vois-je en ces
lieux !
Et ne pourrai-je encor parler seul à Dorise ?
Ah ! quel objet .... O Ciel ! Eh quelle est ma surprise !

LEANDRE, P.

Que vois-je ! ....

LEANDRE, F.

Quoi ! C'est vous, mon Pere.

LEANDRE, P.

C'est mon Fils.

Ah ! Coquin qui t'oblige à prendre ces habits ?
Parle, dans ce logis quelle raison t'amene ?
Fils indigne de moi . . . .

LEANDRE, F.

Je n'ai pas moins de peine
A deviner l'objet de ce déguisement.
Quoi ! mon Pere à Paris ? Et pourquoi ? . . . Depuis quand ?

LEANDRE, P.

De ce déguisement la raison est secrette.
J'y suis *incognito*.

LEANDRE, F.

Mon esprit s'inquiette
Du silence qu'ici vous gardez avec moi.
Je vous trouve fort bien ; mais je sens quelqu'effroi
De vous voir travesti sans en sçavoir la cause.
Mon Pere, vous est-il arrivé quelque chose ?

LEANDRE, P.

En tout cas l'on n'a pas besoin de votre appui ;
C'est par goût que je suis de la sorte aujourd'hui.

LEANDRE, F.

Je ne vous sçavois pas tant de goût pour les armes.

Depuis quand ce métier pour vous a-t-il des charmes?
Avez-vous fait Compagne?

LEANDRE, P.

Oui.

LEANDRE, F.

Ceci me surprend;
Vous voulez me tromper, mon Pere, assurément.
Il s'agit d'amourette ou de coquetterie?
Vous donnâtes toujours dans la galanterie.
Ma foi je ne sçai point qui vous voulez charmer,
Mais vous avez tout l'air de vous bien faire aimer:
Vous êtes à ravir.....

LEANDRE, P.

Mais es-tu bien sincere?
Là, me trouve tu bien?...

LEANDRE, F.

En vérité, mon Pere,
Si vous me permettez cette comparaison,
Je ne suis pas si bien, & l'on auroit raison
De vous croire mon Fils en nous voyant ensemble.
Mais que dites vous donc du sort qui nous rassemble
Dans la même maison, & si bisarrement,
Permettez que j'en rie avec vous un moment.
Oh çà faites-moi donc part de vôtre aventure,
Je suis à vous servir disposé, je vous jure:
Avez-vous à tromper quelqu'Argus vigilant,

Quelqu'Oncle,

Quelqu'Oncle, quelque Pere, ou quelqu'autre parent ;
Frontin fait quelquefois là-dessus des miracles,
Et nous viendrons à bout de lever les obstacles.

LEANDRE, P.

Tu ne sçaurois m'aider à tromper qui je veux.

LEANDRE, F.

Eh, mais tout est possible, on peut vous rendre heureux ;
N'épargnez sur ce point ni mes soins, ni mon zéle :
Mais dites-moi d'abord, mon Pere, quelle est-elle ?
Loge-t-elle ici près ? ....

LEANDRE, P. *à part.*

Ah qu'il me rend confus !
haut. Je ne puis m'expliquer à present là-dessus.
Mais revenons à toi ?

LEANDRE, F.

Voudriez-vous, mon Pere,
Prêter à votre Fils un secours salutaire,
La plus vive tendresse a fait ce changement :
Oui, l'amour est l'auteur de mon déguisement ;
J'aime dans ce logis une fille adorable,
Dont on veut que l'Epoux soit d'âge respectable.

LEANDRE, P.

Quoi ! la fille d'Orgon ? ....

LEANDRE, F.

Oui. La connoissez-vous ?

J'oserois pis encor, pour être son Epoux.

LEANDRE, *P.* (*bas.*)

Justement; le Pendart en veut à ma Maîtresse.

LEANDRE, *F.*

J'ai voulu pour la voir lui cacher ma jeunesse,
Et tout jusqu'à présent a secondé mes vœux,
Et le Pere & la fille ont approuvé mes feux.
Qu'un jeune Concurrent à tous deux se propose,
Tel seroit mon bonheur que ma métamorphose
En fascinant leurs yeux me feroit préférer!
Etre vieux est ici le moyen d'espérer.

LEANDRE, *P.*

Quoi, la Fille? . . . .

LEANDRE, *F.*

A son Pere elle se sacrifie;
Elle consent à tout: Heureux que ma folie
En les trompant tous deux leur sauve un repentir.

LEANDRE, *P.*

Pour la fille, je crois qu'elle te doit haïr.

LEANDRE, *F.*

Non, mon Pere, au contraire, & dès ce soir peut-être,
Si vous y consentez, sans me faire connoître
En lui donnant la main, votre Fils est heureux.
Par le plus doux espoir elle a comblé mes vœux;
Et d'ailleurs j'ai près d'elle une amie excellente,
Qui me sert à merveille . . . .

LEANDRE, P.

Eh qui donc ?

LEANDRE, F.

Sa Suivante

Entre nous ; pour conduire un amoureux roman,
C'est un esprit du Diable, elle vous fait un plan,
Vous conduit une intrigue avec toute l'aisance...
C'est la perle, en un mot, des Soubrettes de France ;
Si vous la connoissez....

LEANDRE, P.

(*bas.*) Que trop pour mon malheur.
Scélérate ! (*haut.*) Je puis mieux faire ton bonheur ;
C'est Orgon que je cherche ici, c'est mon intime,
Liés depuis long-tems par l'amitié, l'estime,
Je n'ai qu'à dire un mot : Mais il faut pour cela
Quitter dès-à-présent ce déguisement-là,
Orgon en ma faveur t'acceptera pour Gendre,
Je t'en suis caution....

LEANDRE, F.

O Pere le plus tendre !
Cependant si fâché de ma témérité,
Sur-tout par ma jeunesse, encor plus rebuté ;
Il s'alloit réfuser, mon Pere, à votre instance.

LEANDRE, P.

Je le ferai rougir de son extravagance ;
C'est un bon homme, & j'ai quelque crédit sur lui ;

Je vais l'entretenir, & compte qu'aujourd'hui
Lui parlant comme il faut, il m'accorde sa fille.
J'en veux avec plaisir augmenter ma famille,
C'est assez, va changer de parure au plutôt;
Moi près de mon ami je ferai ce qu'il faut.

LEANDRE, *F.*

Laissez-le moi tromper....

LEANDRE, *P.*

Je vous demande excuse;
Je ne souffrirai point qu'à mes yeux on abuse
De la crédulité d'un de mes bons Amis,
Et je suis contre toi si tu ne m'obéis.

LEANDRE, *F.*

Etourdi que je suis! (*bas.*) O rencontre maudite!
Mon sort est en vos mains, mon Pere....

LEANDRE, *P.*

Vas donc vite,
Je t'attends en ces lieux.

LEANDRE, *F.*

Un moment me suffit;
Vous me promettez tout?

LEANDRE, *P.*

Oui, tout ce que j'ai dit.

SCENE VII.

LEANDRE, *Pere*, (*seul.*)

AH ! je vais te servir de la belle maniere :
Il gagnoit en Vieillard & la Fille & le Pere ;
S'il ne faut qu'être vieux, je vais paroître ici
Plus amoureux cent fois, & bien plus vieux que lui !
Marine m'a joué le tour le plus infâme ...
Dorise, sans cela, seroit déja ma femme ;
Mais je m'en vengerai. Tout peut se réparer,
Et sous mes vrais habits je n'ai qu'à me montrer.
Je vais tirer Orgon de cette erreur cruelle
Où j'allois le plonger, & j'épouse la Belle ;
Mon Fils enragera, grondera, pestera,
Tant mieux, par ce revers il se corrigera :
Il faut sçavoir punir à propos la jeunesse.
J'avois pû te quitter, trop aimable Vieillesse ?
Hélas ! je te devrai ma jóie & mon bonheur.



SCENE VIII.

LEANDRE, *Pere*, MARINE.

MARINE.

NOTRE Amant ne vient point ....

LEANDRE, *P.*

Il viendra : Serviteur.

MARINE.

Je m'occupois de vous : Eh bien, dans ma Maîtresse
Avez-vous remarqué pour vous quelque tendresse,
Vous ai-je bien servi ?

LEANDRE, *P.* (*bas.*)

L'impudente ! (*haut.*) Fort bien.

MARINE.

Je vous ai menagé ce moment d'entretien ....
Vous l'avez enchantée, & son ame ravie ....

LEANDRE (*brusquement.*)

A Dieu. Je sçai combien Marine est mon amie.



SCENE IX.

MARINE (*seule.*)

LE jeune homme ou Frontin, se seroient-ils trahis
Quoi, tandis que pour eux j'aurois tout entrepris,
Ils auroient pû? ... Mais non, cela n'est pas possible
Aisément du soupçon cet âge est susceptible;
Il m'éprouvoit ... Allons, ne nous démentons-pas,
Et mettons tout à fin pour sortir d'embarras.
Ah! qu'il tarde à venir: Mais bon, voici le Pere,
Portons le dernier coup ....

SCENE X.

ORGON, MARINE.

ORGON.

QUE faut-il que j'espére,
Ma fille va descendre, & s'expliquer enfin?
Qu'as tu vû? De ceci quelle sera la fin?

MARINE.

Et voit-on quelque chose avec une innocente
Qui n'a ni froid ni chaud, toujours indifférente

Qui ne sçait rien encor de triste ni d'heureux ;
A qui tout est égal blanc ou noir, jeune ou vieux,
Sot ou non, rien n'y fait : *J'obéis à mon Pere,*
Qu'il choisisse celui qu'il veut que je préfere.
Voilà tous ses discours ; à votre place aussi
Je n'en croirois que moi pour choisir son mari.
Le Médecin vous plaît, je dirois qu'on le prenne.
Et tout-à-l'heure encor . . . .

ORGON.

Ne te mets point en peine,
Puisqu'elle est si long-tems à se determiner,
Dès ce soir pour l'hymen je vais tout ordonner.

MARINE.

C'est fort bien fait, Monsieur.

ORGON.

Voici notre indolente.

SCENE XI.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Comment donc est-ce ainsi qu'on est obéissante !
Vous n'avez pas encor agrée pour Epoux
Ce Médecin fameux . . . .

DORISE.

DORISE.

Ce choix dépend de vous.

ORGON.

Je vous croyois du goût, du bon sens, de la tête,
Et je n'apperçois pas qu'est-ce qui vous arrête :
Ne pas aimer déja cet homme merveilleux,
Notre Manceau peut-être aura frappé vos yeux.

DORISE.

Frappé mes yeux ? Oh non ? . . .

ORGON.

En ce cas prenez l'autre,
J'aurai mon Médecin.

DORISE.

Mon choix sera le vôtre.

ORGON.

Oui, par soumission, bien plutôt que par goût;
Cependant c'est un homme à préférer à tout,
Que tu devrois chérir ; mais en es-tu capable ?

MARINE.

Cela viendra peut-être . . . .

ORGON.

Un Chimiste admirable
Qui fait vivre cent ans, qui t'aime à la fureur,
Tu ne mérites pas un semblable bonheur ;

Il est charmant, divin; Marine, que t'en semble?

MARINE.

Je ne demande au Ciel qu'un vieux qui lui ressemble.

ORGON.

Tu vois, Marine même a du penchant pour lui.

MARINE *à Dorise.*

Je gage que bientôt vous en aurez aussi;
Il a l'air engageant, les manieres aimables,
Sa façon de parler est des plus agréables.

ORGON.

Ma foi je sens pour lui la plus vive amitié:
Son Rival au contraire excitoit ma pitié!

SCENE XII.

ORGON, LEANDRE P. *en vieillard.* DORISE, MARINE.

ORGON.

Mais, voici ton vieillard, approchez-vous mon Gendre,
Votre main, & la tienne; & pourquoi t'en défendre?
Ah, ah, je me trompois! je suis votre valet,
Beau blondin travesti vous n'êtes pas mon fait.
Monsieur l'Officier, gagnez votre demeure,

Votre Pere, peut-être, est à sa derniere heure:
Croyez-m'en, pour le voir, retournez sur vos pas.

MARINE *bas.*

Que veut dire ceci? quel nouvel embarras!

LEANDRE, *P.*

Sortez de votre erreur, c'est votre ami lui-même
Qui vous embrasse ici.

ORGON.

Ma surprise est extrême!

LEANDRE, *P.*

Ouvrez les yeux enfin,

ORGON.

Qui, vous mon vieil ami?

LEANDRE, *P.*

Moi-même . . . . .

MARINE.

Est-il possible!

LEANDRE, *P.*

Et toi perfide aussi,
Peux-tu t'en étonner? toi de qui la malice
M'a fait avoir recours à ce sot artifice?

MARINE.

Il ne sçait ce qu'il dit je ne le connois pas:
bas. Ah ciel! par quel moyen nous tirer de ce pas?

LEANDRE, *P.*

Ai-je imaginé seul cette lourde bévûe . . .
N'est-ce pas ton conseil ?

ORGON.

Et la Lettre reçûe . . .
La folie, & tes maux dont me parloit Crispin ?

LEANDRE, *P.*

Chimeres, & je suis dans l'état le plus sain ;
Cette fourbe m'a fait hasarder l'entreprise,
De passer pour mon fils, & de plaire à Dorise.
J'ai crû qu'en m'annonçant pour un autre que moi;
Je pourrois lui donner peut-être moins d'effroi ;
Et je ne pensois pas, que si douce & si sage,
Elle pût épouser un homme de mon âge :
A votre égard, j'ai crû qu'un écrit de ma main,
Sous le nom de mon fils, appuyeroit mon dessein.

ORGON.

Morbleu ! peut on encore radoter à cet âge ?
Pour trouver à ma fille un époux qui fût sage,
Contre tout jeune Amant je voulois me liguer ;
Mais je vois qu'à tout âge on peut extravaguer :
Et que pour assurer le bonheur de Dorise
Je devrois regretter la peine que j'ai prise ;
Si je n'avois trouvé ce vieillard si prudent,
Si digne, à tous égards, du bonheur qui l'attend.
Oui, notre bel ami, ma fille est pour un autre ;
Je vous le dis tout franc . . . . .

LEANDRE, P.

Quel dessein est le vôtre,
Quand vous m'avez promis ? . . . .

ORGON.

Je vous croyois prudent,
Mais de ma sotte erreur je reviens à présent;
J'aimerois mieux, vous dis-je, en changeant de pensée,
Voir à quelque étourdi ma fille fiancée,
Que de vous la laisser épouser aujourd'hui
Après vous avoir vû vous jouer d'un ami:
Mais j'ai quelqu'un à qui donner la préférence;
C'est un vieillard qui joint à sa vaste science,
Un esprit éclairé par la seule raison.

LEANDRE, P.

Vous n'avez pas de lui mauvaise opinion.

ORGON.

Oui; ce vieillard devroit être votre modéle,
Estimé de Dorise, il est seul digne d'elle?

LEANDRE, P.

Vous reviendrez bien-tôt de cet entêtement,
Le galand suranné que vous nous vantez tant. . . .

ORGON.

Eh bien! . . . . .

LEANDRE, P.

Vous déplaira, c'est une chose sûre:

Je gage qu'avec lui vous ne pourrez conclure.

ORGON.

Mais c'est gager fort mal, je vous dis qu'il me plaît.

LEANDRE, *P.*

Gageons que non . . . .

ORGON.

Gageons . . . .

LEANDRE, *P.*

Je suis mieux votre fait.

ORGON.

C'est un grand Médecin . . . . .

LEANDRE, *P.*

La qualité m'étonne ;

Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

ORGON.

Je le sçais bien ; il a des secrets merveilleux.

LEANDRE, *P.*

Celui de vous tromper lui réussit au mieux.

MARINE *bas.*

Ah nous sommes perdus ! . . . .

LEANDRE, *P.*

Il doit bien-tôt se rendre

Justement le voici . . . . .

SCENE XIII. & derniere.

LEANDRE, *Fils en jeune homme*; Les mêmes.

ORGON.

Je n'y puis rien comprendre ?

DORISE.

Marine il va se perdre !

MARINE.

Ah ! quel extravagant !

LEANDRE, F.

Ah ! Monsieur, pardonnez les ruses d'un amant;
Vous vouliez ce matin protéger ma vieillesse;
Vous serois-je odieux par ma seule jeunesse?
J'aimois depuis long-tems votre fille en secret . . .

DORISE.

Que je souffre Marine . . . .

MARINE.

Au diantre l'indiscret !

ORGON.

Marine me jouoit, avec vous, à ce compte,
Et tous vos grands talens, Monsieur,

LEANDRE, P.

Etoient un conte.

MARINE.

Ma foi je ne sçais plus quel tour ceci prendra :
Destin, fortune, amour, nous sauve qui pourra.

LEANDRE, F.

Puis-je me repentir de ce qu'on m'a vu faire ?
Il falloit voir Dorise & ne pas vous déplaire ;
J'ai consulté l'amour ; l'amour est imprudent . .
Mon Pere . . . unissez vous à moi dans ce moment..

MARINE.

Son Pere ?

ORGON.

Que dit-il... Quoi ! .. vous seriez son Pere ?

LEANDRE, P.

Oui. Quel est maintenant celui que l'on préfére ?

ORGON.

Tant de bisarrerie à de quoi m'étonner !
Ma fille c'est à toi de bien examiner,
Qui, du Pere ou du Fils, mérite mieux sa grace ;
Je te remets mes droits ; fais ton choix, & j'y passe.

LEANDRE, F.

Mon Pere est mon rival, c'est à moi de céder ?

MARINE.

Non, il faut la laisser entre vous décider.

LEANDRE, F.

Je tremble . . . .

LEANDRE, P.

Songez bien que de mon artifice
L'amour seul est auteur . . . .

MARINE.

On vous rendra justice.

DORISE.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon époux ;
Vous avez tous les deux marqué peu de sagesse,
Mais on doit quelquefois excuser la jeunesse.

MARINE.

Bien jugé . . . .

LEANDRE, F.

Quelle joie . . . .

ORGON.

Allons mon vieil ami,
Sur ce petit malheur prenez votre parti ;
Vous l'avez mérité . . . . .

LEANDRE, P.

J'y consens. D'ordinaire
Un fils semble être né pour désoler son pere.

MARINE.

Vite à votre contrat, & terminons ce soir ;

Plus de délais . . . .

LEANDRE, F.

L'amour a comblé mon eſpoir.

Ils ſortent.

MARINE.

A quelque prix, ma foi, qu'on mette la fineſſe,
Le haſard & l'amour, font plus que notre adreſſe.

Fin de la Piéce.



LE JALOUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 15 Mai 1755.



AVERTISSEMENT

LA lecture du Roman de *Zaide* avoit fait imaginer que la jalousie d'*Alphonse* offroit quelque chose de théatral, mais on n'avoit pas assez réfléchi que le court espace de tems que nous laisse le Théatre est un cadre bien moins favorable qu'un Roman pour offrir une passion forte, pour en développer la marche, les nuances & les progrès. La sévérité de nos regles dramatiques nous fait précipiter ces mouvemens, & l'art qu'on peut employer à se ménager les vraisemblances, est toujours senti plutôt qu'elles ne sont apperçues.

Quelques gens soutinrent lors des représentations de cette piece que l'espece de jalousie qu'on avoit empruntée du Roman n'étoit point dans nos mœurs, comme si l'amour propre qui produit cette passion, n'étoit pas une des affections familieres de notre ame. *La jalousie d'Alphonse qui paroît*

extraordinaire (dit M. de Segrais) *est dépeinte sur le vrai, mais moins outrée qu'elle ne l'étoit en effet* A.

Quelques journaux firent à cet ouvrage, quoique non imprimé, l'honneur d'en parler. M. de Boissi dit (& l'on ne devine pas pourquoi) qu'il ressembloit *au curieux impertinent*; le Lecteur jugera de la sagacité de cette découverte. Un autre Journaliste en dit & du bien & du mal, il critiqua surtout le rôle d'une tante qu'il trouvoit un peu comere & bavarde, parce qu'en effet on avoit cherché à la rendre & bavarde & comere, & qu'il y a sûrement quelques tantes de ce modéle, mais ce que personne n'a dit, c'est qu'aux représentations de cette Comédie il y eut un des principaux rôles totalement estropié, c'est que l'Acteur inimitable * auquel on le destinoit, a dit vingt fois depuis qu'il n'eut

---

A. Segraisiana pag. 58.
* *M. Prévile.*

point été embarrassé de son succès ; s'il l'avoit joué, c'est qu'on avoit forcé l'Auteur à une distribution qui lui répugnoit & dont il prévoyoit les suites, c'est qu'ennemi de toute tracasserie & surtout des démarches qu'il auroit fallu faire pour obtenir justice, il avoit aimé mieux abandonner ses intérêts comme il feroit encore, que de courir les antichambres.

Seroit-il permis aujourd'hui de s'étonner à cet égard, qu'il soit toujours plus aisé & plus commun à un Ecrivain de penser librement sur le compte de son Confrere que sur celui d'un Acteur quel qu'il soit? On ne met assûrement aucune humeur à cette observation, on fit des critiques justes & peut-être modérées de la piéce, mais enfin on se tût sur le tort réel qu'on lui avoit fait aux Représentations.

NOMS DES ACTEURS.

CÉLIANE, *Tante d'Orphise.*

ORPHISE.

LE COMTE D'OLMONT.

VERVILE, *Neveu du Comte.*

DORNAN, *Ami de Vervile.*

LUCELLE, *Sœur de Verville.*

MARTON, *Suivante d'Orphise.*

PASQUIN, *Valet de Vervile.*

UN NOTAIRE.

La Scène est dans une Maison commune.

LE JALOUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

In amore hæc omnia in-sunt vitia : injuriæ suspiciones, Ter. Eun. Act. 1. Sc. 14.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

ENFIN ! Cette beauté qu'on ne pouvoit fléchir,
Qui de toute foiblesse avoit sçu s'affranchir,
Et dont la résistance inhumaine & suivie
A ce fou de Lindor avoit couté la vie ;

Ta Maîtresse, en un mot, en tient pour mon Neveu?
Que je ne vis jamais brûler du moindre feu
Jusqu'à persuader qu'il étoit invincible?

MARTON.

Je réduirois, Monsieur, le cœur le moins sensible.
Ma foi, j'ai fait merveille en peignant les dégoûts
Qu'avoit votre neveu pour le titre d'Epoux.
J'ai tant dit, répété, que la plus belle femme
Ne pouvoit se flater d'aller jusqu'à son ame;
Que son indifférence alloit jusqu'au mépris,
Et que surtout, jamais je ne l'avois surpris
A jetter seulement quelques regards sur elle,
Que j'ai vû l'amour propre épouser la querelle,
Et porter dans son cœur un feu qu'elle ignoroit,
Mais qui de nos succès pleinement m'assuroit.

LE COMTE.

J'ai terrassé Vervile avec les mêmes armes.
Je gage qu'à présent il lui trouve des charmes
Que sans mon art, peut-être, il n'auroit jamais vû.

MARTON.

La liberté du bal aura fait encore plus.
J'ai toujours vû Vervile auprès de ma Maîtresse;
Il leur est échappé des regards de tendresse,
J'en ai même entendu quelques mots croyez-moi.
Je m'y connois un peu.

LE COMTE.

Je m'en rapporte à toi ;
Nous comptons sur la Tante?

MARTON.

Hélas ! la pauvre femme
N'a depuis bien long-tems qu'un seul désir dans l'ame,
Et c'est d'unir sa Niéce à quelque beau garçon,
Que l'Epoux soit joli, pour elle tout est bon.

LE COMTE.

Vervile est assez bien, quoiqu'un peu triste & sombre,
Délicat, inquiet, ayant peur de son ombre
N'ayant jamais aimé, s'en faisant un honneur
Et faisant au surplus très-grand cas de son cœur.
Original, enfin.

MARTON.

Croyez sur ma parole
Pour peu qu'il soit aimé, que la Tante en est folle
Ce beau dégoût d'hymen qu'Orphise a toujours eû
Quoique peu contredit en secret a déplu.
Pouvant faire la loi comme Tante & Tutrice,
Elle a fait de ses droits l'eternel sacrifice ;
Et dès que ma Maîtresse a dit deux fois un non,
Tout fait exactement Chorus dans la maison.
Je vous vois donc, Monsieur, un double hymen à faire,

Le Chevalier Dornan, je crois a sçu vous plaire?
Il aime votre Niéce

LE COMTE

Et ne lui déplait point.
Oh! j'étois tout à-fait tranquille sur ce point.
Tous deux n'avoient pas fait de projets ridicules;
Ce sont deux jeunes cœurs, simples, tendres, crédules,
Et qui ne demandoient que soupirs & qu'amour.
C'est, (comme tu le dis,) deux nôces en un jour.
Et Dieu sçait si j'aurai bonne matiere à rire:
Car c'est un jour plus plat qu'on ne sçauroit le dire.
Je crus à mon hymen en étouffer cent fois,
Au ton grave, important, & décemment Bourgeois
Qu'avoient tous mes Parens à ce beau jour de fête.
Tient-on surtout à l'air moitié faux, moitié bête
D'une fille qui pleure aujourd'hui sans chagrin,
Sur le pénible emploi d'être femme demain?
Allons, je vais donner les ordres nécessaires
Pour pouvoir terminer bientôt ces deux affaires.
Poursuis, intrigue-toi, fais, si bien de ta part
Qu'Orphise à nos desseins n'apporte aucun retard.

(*Il sort.*)



SCENE II.

MARTON, PASQUIN.

MARTON.

C'est toi Pasquin?

PASQUIN.

Moi-même.

MARTON.

Ah! quel air d'importance,
A qui diantre en as-tu? Parle.

PASQUIN.

A la convenance
Qui va, ma chere enfant, se trouver entre nous.
Oui, si je suis tenté d'être un jour ton Epoux
Tu n'auras plus le droit d'être si précieuse,
Et lorsqu'il me plaira je puis te rendre heureuse.
Je n'aurai qu'à vouloir pour te donner la main;
Je dirai sans façon: *sois Madame Pasquin*,
Le célibat m'ennuye. Et tu seras docile.

MARTON.

Comment donc?

PASQUIN.

Tu faisois par trop la difficile.
Aujourd'hui c'est à moi de bien considerer
Si la chose me plaît assez pour m'y livrer.

MARTON.

M'apprendras-tu faquin ce que cela veut dire?

PASQUIN.

Ce billet est mon titre.

MARTON.

Eh bien?

PASQUIN.

Viens me conduire
Auprès de ta Maîtresse à qui je le rendrai,
Et puis quant au surplus, je te l'expliquerai.

MARTON.

De qui vient ce billet?

PASQUIN.

De mon Maître sans doute
Dont la Philosophie est enfin en déroute.
Il aime, il vient d'écrire, on va le marier,
Ergo. Je n'aurai plus, Marton, à te prier.
Tu me verras sans cesse, étant logés ensemble:
L'occasion fait tout: d'abord le cœur va l'amble,
Et puis le grand galop, & puis .... Tu m'entends bien.

MARTON.

Je te verrois cent ans sans en redouter rien,
Pauvre sot.

PASQUIN.

Nous verrons.

MARTON.

Ça, donne-moi ta lettre.
J'ai hâte . . . . .

PASQUIN.

C'est à moi, je crois, à la remettre.
La peste ! Un Billet doux ne peut se confier,
Il m'est trop précieux. C'est ma foi le premier
Dont je me vois chargé de la part de mon Maître,
Il va se corriger, à ce qu'il fait paroître.
Dpuis deux jours surtout, il ne me parle plus
Que d'Orphise, d'amour, & de projets deçus ;
Projets très-ruineux, Marton, par parenthése,
Un Maître sans amour ne nous met guére à l'aise.
Enfin, le voilà pris, & j'en rends grace au Ciel.
Les Billets vont trotter, car c'est l'essentiel,
Marton, cela rapporte & je suis pour l'utile.

MARTON.

Bon. Je viens de quitter le tuteur de Verville
Ce soir on le marie, & je vois mon garçon
Que l'utile t'échappe aussi-bien que Marton.

PASQUIN.

Passe pour toi ; l'utile est avant l'agréable,
Je ne compte jamais autrement. Mais que Diable
On laisse à deux Amants le tems de coqueter,
C'est-là le plus plaisant : tu veux m'inquieter .....
Mais que dis-je ? Parbleu, c'est partie à remettre.
Ils s'aimeront six mois, il faudra s'y soumettre.
Je connois bien mon Maître, il sera très-jaloux,
Très-inquiet, très-dur & très-maussade Epoux.
Il faudra se haïr après quelques orages,
Et je verrai bientôt renaître les messages.
Il suffit qu'une fois il ait eu de l'amour,
Voilà son cœur réduit. Je serai quelque jour
Un Grison envié de ceux de mon espéce.

MARTON.

Mais, ton Maître n'ayant jamais eu de tendresse,
Comment peux-tu, dis-moi, sçavoir qu'il est jaloux ?

PASQUIN.

C'est qu'en fait de bons tours il les sçait presque tous.
Qu'il méprise ton sexe, & s'est mis dans la tête
Qu'il est foible, léger, & que rien ne l'arrête ;
Que son talent unique est celui de tromper,
Et que votre art de plaire est l'art de nous duper.
C'est que j'ai vu cent fois qu'il entroit en colere
Lorsqu'au corps, que tu sçais, quelque nouveau Confrere
Graces à sa moitié se voyoit aggrégé,

C'est

C'est alors que jurant contre le préjugé
Qui rend sur ce Chapitre une femme excusable,
Il n'appercevoit rien qui ne fût préférable
Au malheur presque sûr d'être à son tour . . . . .

MARTON.

Sçais-tu
Qu'Orphise qui lui plaît, fiere de sa vertu,
Et croyant mériter sa confiance entiere
Détesteroit beaucoup un pareil caractere?

PASQUIN.

Si l'amour comme on dit change tout à son gré,
Je ne sçais pas, Marton, s'il est désesperé ;
Mais il faut un miracle au moins pour le refondre.

MARTON.

Le miracle manquant, je puis bien te répondre . . .
Mais ma Maîtresse vient, donne-lui ton poulet.



SCENE III.

ORPHISE, MARTON, PASQUIN.

ORPHISE.

Que voulez-vous, Pasquin?

PASQUIN.

Vous remettre un Billet.

ORPHISE.

Allez, cela suffit.

PASQUIN.

Vous n'avez rien à dire?

ORPHISE.

Je le verrai, sans doute . . .

MARTON.

Adieu.

PASQUIN.

Je me retire.

SCENE IV.

ORPHISE, MARTON.

MARTON.

EH bien, vous soupirez, & vous ne lisez pas ?

ORPHISE.

Ah ! Marton . . . .

MARTON.

Eh bien quoi ? Je vois votre embarras ;
Vous vous ressouvenez peut-être en ma présence
Du cas que vous faisiez de votre indifférence,
Et de tous ces sermens trop légérement faits
De la garder toujours & de n'aimer jamais ?
Mais, bon ! est-ce qu'il faut moi que je m'en souvienne ?
Votre mémoire a tort de compter sur la mienne.
Vous ne m'avez rien dit. Non ; rien, absolument ;
Et je suis avec vous d'aujourd'hui seulement.
Ça, pour mettre entre nous un peu d'intelligence,
Commencez avec moi par quelque confidence.
Vous soupirez encore ? je vais vous deviner,
Il seroit bien plus beau de ne pas s'obstiner,
Et de m'ouvrir son cœur, comme on fait d'ordinaire.

ORPHISE.

J'aimerois beaucoup mieux, Marton, pouvoir me taire.

MARTON.

On ne le peut jamais, Madame, en pareil cas.
Allons, un petit mot ?

ORPHISE.

Tu ne me croiras pas.

MARTON.

Oh que si, je crois tout.

ORPHISE.

Est-ce là cette Orphise
Qui devoit par l'amour n'être jamais surprise ?
Qui de la liberté connoissant tout le prix
Insultoit aux soupirs des cœurs les mieux épris ?
La reconnois-tu bien ?

MARTON.

Oui, Madame, à merveille.
Tôt ou tard malgré nous la nature s'éveille.
Vous deviez un tribut & vous l'avez payé.
De votre grand secret j'ai déja la moitié.
Vous aimez, à la fin ; ma joie en est extrême !
Et le nom, s'il vous plaît, de celui qui vous aime ?

ORPHISE.

Sans cesse tu trouvois Vervile indifférent

MARTON.

Bon, le voilà nommé. Voyons donc à présent
Si rien est plus heureux que cette fin d'Histoire.
Croyez-vous qu'il fut beau de se faire une gloire
De laisser vos Amans mourir de leur amour?
Au malheureux Lindor il en coûta le jour,
(C'est fort mal fait à lui;) mais en bonne Justice
Vous pouviez en aimant éprouver son supplice,
Et trouvant un ingrat qui fut cher à vos yeux
Venger enfin l'amour qui vous fut odieux.
C'est le contraire ici. Vous aimez, on vous aime;
Et vous n'aurez jamais à gémir sur vous-même.
M'en croirez-vous, Madame? Abrégez ces momens,
D'un ordinaire amour legers amusemens;
Et pour fermer la bouche à ceux qui vous envient,
Qu'aujourd'hui sans retard les nœuds d'hymen vous lient.
Sans cela vous serez la fable du quartier
La voilà, (diront-ils.)

ORPHISE.

Qui! moi? me marier,
Me mettre dans les fers en esclave docile,
Immoler la douceur d'être à jamais tranquille?
Y penses-tu, Marton?

MARTON.

Ne vous mariez pas.

ORPHISE.

Vervile malgré moi va ſuivre tous mes pas.
Mes yeux me trahiront, il connoît ma tendreſſe,
Cet hymen, après tout, eſt la moindre foibleſſe
Où puiſſe me conduire un amour imprévu.

MARTON.

Marêz-vous.

ORPHISE.

Marton. . . . .

MARTON.

Quand vous aurez tout vû,
Tout peſé, tout compté, tout balancé, qu'importe
Par où prétendez-vous que vôtre honneur en ſorte?

ORPHISE.

Ah! je crains. . . .

MARTON.

Quoi?

ORPHISE.

Marton, il ne s'eſt pas connu.
Je le crois inquiet, facilement ému,
Soupçonneux, jaloux-même : il a pris quelque peine
Pour cacher à mes yeux ſon humeur incertaine;
Mais il ſçait mon ſecret, j'ai dit le mot fatal,
De ſa ſincerité ce ſera le ſignal,
Et nous allons le voir quittant toute impoſture

Se montrer tel qu'il est, céder à la nature.
Car voilà les Amans, je les crois faits ainsi.

MARTON.

Dites-moi, s'il vous plaît, à quoi bon tout ceci ?
Pourquoi si vous l'aimez lui faire cette injure,
Et vous mettre à plaisir l'esprit à la torture ?
Vervile est fait pour plaire ; on l'estime partout,
Et rien ne peut jamais condamner votre goût.

ORPHISE.

Je me rends, c'en est fait, & je lui sacrifie
La liberté, la paix, le charme de ma vie.

MARTON.

Dites l'indifférence & l'ennui de vos jours.
Mais en attendant mieux, confiez-moi toujours
Ce que l'amour lui dicte en faveur de vos charmes ?
Les Billets amoureux sont de terribles armes !
Qu'on nous attaque en face il est une pudeur,
Une fausse fierté qui défend notre cœur ;
On songe à résister tant qu'on est en présence :
Mais rien ne nous rappelle à notre vigilance
Lorsqu'on n'apperçoit plus cet aimable ennemi.
Un Billet trouve alors notre orgueil endormi ;
L'Esprit qu'on croit y voir s'unit d'abord au nôtre ;
Et puis cette union conduit bientôt à l'autre.
On pese chaque mot au poids de son plaisir,
On est seule, on relit, il échappe un soupir :
Le poison s'insinue, & se fixe en notre ame.

Vous allez l'éprouver. Gage qu'il vous enflamme?
Voyons un peu sa prose, il est tout neuf encor,
Dans le genre galant c'est son premier essor.
Rien n'est plus précieux qu'un Billet de novice!

ORPHISE.

Faut-il qu'à mon penchant, Marton encor s'unisse?

MARTON.

Eh, lisez donc, vous dis-je.

ORPHISE, *lit.*

Je viens de me dégager, Orphise, de la parole que j'avois donnée de me trouver au second Bal auquel nous fûmes invités hier tous les deux. Voir les yeux de tout le monde sur l'objet qu'on adore, le voir sans cesse arraché de ses mains, ne pouvoir se flater de l'occuper seul: sentir au contraire que mille choses dissipent ou partagent son attention; voilà ce que j'éprouvois hier en secret, & ce que j'ai voulu m'épargner. Si vous m'aimez, Orphise, (comme vous m'avez permis de le croire) vous approuverez la délicatesse du plus passionné des Amans.

VERVILE.

Eh bien Marton?

MARTON.

Eh bien!

ORPHISE.

Tu vois; il est jaloux!

MARTON.

Vervile? moins que rien.

Allez, c'est, comme il dit, pure délicatesse;
Et je n'y vois en tout qu'un excès de tendresse.

ORPHISE.

Qui m'offense.

MARTON.

Tant pis. Vous pourriez avoir tort;
C'est d'un premier amour l'ordinaire transport.
Le Bal a ses appas; c'est un lieu de conquête;
Mais on peut aimer mieux je crois le tête à tête.

ORPHISE.

Que je tremble, Marton!

MARTON.

Il vouloit s'amuser.

ORPHISE.

Et mon amour & toi vous voulez m'abuser.
Il est jaloux,

MARTON.

Voici Dornan, Madame.

SCENE V.

ORPHISE, DORNAN, MARTON.

DORNAN.

ORPHISE?
Est-il vrai que l'amour vous ait enfin surprise?

Ne vous défiez point d'un ami tel que moi.

ORPHISE.

A votre attachement je sçais ce que je doi.
Mais je ne comprends point. . . . .

DORNAN.

Je viens de voir le Comte ;
Sa joie en est extrême, il en rit, le raconte
A qui veut l'écouter, & vous comprenez bien
Que j'étois trop charmé d'un pareil entretien
Pour ne pas partager tout le plaisir qu'il goûte.

ORPHISE.

Et d'où sçait-il que j'aime ?

DORNAN.

Il n'en fait aucun doute.
Le sort de son neveu le transporte à tel point
Qu'il en rit à mourir, & qu'il ne finit point.
Il veut vous prendre au mot (dit il) & tout de suite
Il veut vous marier.

ORPHISE.

C'est aller un peu vîte.

DORNAN.

Pour moi, je le voudrois par un double intérêt,
Car c'est le même jour qu'il comble mon souhait ;
Et qu'il me rend heureux en me donnant Lucelle.
Ce n'est pas que je sois pourtant bien content d'elle.
Je l'aime & j'avois lieu d'espérer du retour,

Oui, j'ose encor pour moi lui croire un peu d'amour ;
Cependant sa conduite au Bal la nuit derniere,
Vous l'avouerez, Orphise, est un peu singuliere.
Elle a certainement voulu m'inquiéter ;
Elle n'a fait qu'aller, venir, & coqueter.
Je n'ai pû la fixer.

ORPHISE.

Sa conduite à son âge
A-t-elle pû, Dornan, vous laisser quelque ombrage ?
Elle est si jeune ! & puis elle voyoit, je crois
Le spectacle du Bal pour la premiere fois.
Tout l'attachoit encor, & sa vue étonnée
Loin de nous en ce lieu devoit être entraînée.
D'un pareil mouvement c'est l'ordinaire effet,
Et ce qu'a fait Lucelle, un autre l'auroit fait.

DORNAN.

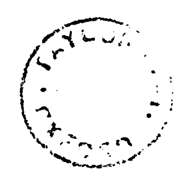
Cela peut être ; mais . . . .

ORPHISE.

Oh ! point de jalousie.

DORNAN.

Qui, moi ? Que je me livre à cette frénésie !
Non, ne le croyez pas, en cessant d'estimer
J'ai consulté mon cœur il cesseroit d'aimer.
Je n'imagine point que le cœur de Lucelle
Puisse facilement devenir infidelle ;
Mais, comme je l'ai dit, elle auroit pû tenter
D'éprouver ma tendresse, ou de m'inquiéter.



C'est un art innocent, mais c'en est un, Orphise;
Et je n'en voudrois point dans un cœur que je prise.
J'en voudrois être aimé vivement, sans détour,
Sans crainte, sans soupçon, comme je sens l'amour.

MARTON.

Amour de l'âge d'or! cherchez-en des vestiges.
Monsieur est difficile, il lui faut des prodiges!

ORPHISE.

Il aura ce qu'il cherche; & si je m'y connois
Lucelle pour lui plaire a plus que des attraits.
C'est un cœur simple & droit, & son ame est honnête
De grace, n'ayez point de chiméres en tête,
On hait tous les jaloux.

DORNAN.

Je ne le serai point,
Et ne veux pas m'ouvrir à d'autres sur ce point.
Lucelle assurément (quand j'aurois plus de crainte)
N'auroit pas là-dessus la plus légere plainte.
Je sçais trop les effets de ces petits débats,
Ils conduisent souvent à ce qui n'étoit pas.

ORPHISE.

Je suis accoutumée à vous voir raisonnable;
Mais Vervile . . . .

DORNAN.

Comment?

ORPHISE.

Le croyez-vous capable
D'unir ainsi que vous, l'amour à la raison ?

DORNAN.

Je dois perdre toujours à la comparaison.
De tous nos jeunes gens Vervile est le modéle
Il lui manquoit d'aimer. Sa passion nouvelle
En l'attachant à vous va le rendre parfait.
Que de raison surtout dans le choix qu'il a fait
Et que mon amitié se plaît, aimable Orphise,
A sentir qu'à lui seul votre ame soit soumise ;
Car vous ne niez point . . . . .

ORPHISE.

Je pourrois hésiter,
Je crains que votre ami n'aime à s'inquiéter.
Et, m'en dût-il coûter l'effort le plus terrible,
Je sçaurois m'empêcher alors d'être sensible.
Qu'il craigne, s'il se peut de devenir jaloux.
Et s'il aime, qu'il sçache estimer comme vous.

SCENE VI.

DORNAN.

Qu'entends-je ? Quoi Vervile à peine sûr de plaire

N'auroit pû quelques jours cacher son caractere?
Hélas! sur l'amitié je l'ai vû trop jaloux
Pour penser qu'en amour il ait l'esprit plus doux.
C'est lui que j'apperçois.

SCENE VII.

VERVILE, DORNAN.

DORNAN.

Et bien mon cher Vervile,
L'approche du bonheur au cœur le plus tranquile
Offre mille tableaux dont tous les sens surpris
N'imaginent jamais sentir assez le prix,
On y revient sans cesse, on s'absorbe en soi-même:
Et voilà ton état, surtout lorsque l'on aime
Ainsi que toi, mon cher, pour la premiere fois.

VERVILE, *rêveur.*

Vous devinez très-bien.

DORNAN.

Sans doute

VERVILE.

Je le crois.

DORNAN.

Tu crois? L'expression me paroît singuliere.

On ne croit point, on sent en pareille matiere.

VERVILE.

J'ai tort. Mais parlez-moi, de grace, franchement.
Vous connoissiez Lindor ?

DORNAN.

Ce malheureux amant
Que les rigueurs d'Orphise ont privé de la vie ?

VERVILE.

Je voyageois alors, & loin de ma Patrie
Je n'ai sçu ce Roman qu'avec peu de clarté.

DORNAN.

Jeune, vif, & charmant, moins tendre qu'emporté,
Ne sçachant point céder, s'irritant des obstacles,
Lindor s'étoit flaté de faire des miracles.

VERVILE.

Jeune, vif, & charmant ? Il avoit au-delà
Tout ce qu'il lui falloit (je pense) pour cela.

DORNAN.

Oh ! je puis t'assurer pourtant, mon cher Vervile,
Que ce rare avantage étoit fort inutile.
Il vouloit se soumettre un cœur indépendant
Que l'amour pour toi seul gardoit apparemment.
A son activité livrant toute son ame,
Il en fut dévoré bien plus que de sa flamme.
S'il n'eut qu'aimé, peut-être auroit-il résisté ;
Mais le courroux, l'orgueil, l'impétuosité,

Sont un poison plus fort que la tendresse pure.

VERVILE.

Et vous croyez qu'Orphise? . . . .

DORNAN.

Eut dans cette aventure
La plus noble décence, & quelque humanité
Aux manes de Lindor, un autre eut insulté;
Et croyant par sa mort voir augmenter sa gloire,
Eut tiré vanité d'une pareille Histoire.
Pour quelqu'un dont l'ardeur n'avoit pû la toucher
Orphise eut des regrets qu'elle ne put cacher.
Ce trait me la fit voir plus estimable encore;
Vervile applaudis-toi du feu qui te dévore,
Ton bonheur, ta sagesse éclatent dans ton choix.
Que de gens l'envieront!

VERVILE.

Cher ami, je le crois;
Orphise me paroît bien digne d'être aimée,
Je lui vois mille appas dont mon ame est charmée.
Mais si le premier trait qui frappe un jeune cœur
Y laisse pour toujours un peu de sa chaleur,
Il est bien malheureux pour ma délicatesse
De penser que Lindor pour prix de sa tendresse . . . ?

DORNAN.

Je te l'ai déja dit, on ne l'écouta pas.

VERVILE.

On versa cependant des pleurs à son trepas.

Quel triomphe pour lui ! c'est mourir avec gloire,
Ce moment n'a-t-il pas décidé sa victoire.

DORNAN.

Je te conseille ami de faire quelque effort
Pour me prouver qu'il est fort heureux d'être mort.
Oh, oui . . . . .

VERVILE.

Sans doute, il eut un sort digne d'envie.

DORNAN.

Oui, l'on est trop heureux de perdre ainsi la vie
Mais ; pardonne, Vervile, à ma simplicité,
De croire qu'en effet ton esprit agité
De Lindor malgré toi te retrace l'image.
Tu me jouois sans doute ; & je te crois trop sage
Pour risquer d'offenser l'objet de ton amour.
Orphise pour tes feux peut avoir du retour ;
Mais plus qu'un autre elle aime à se voir respectée
Et ce n'est pas envain qu'on l'auroit insultée.
Allons, viens la trouver, & gouter devant moi
Le plaisir doux & pur de mériter sa foi.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

VERVILE, LUCELLE.

VERVILE (à part.)

Je ne puis de ma tête ôter cette chimere,
Elle me suit partout.

LUCELLE.

Qu'avez-vous donc mon Frere?
L'amour ne vous rend pas aussi content que moi;
Vous avez l'air rêveur.

VERVILE.

Je le suis.

LUCELLE.

Et pourquoi?
Orphise assurément vous aime.

VERVILE.

Je m'en flatte;
Mais sur l'amour, ma Sœur, j'ai l'ame délicate.

LUCELLE.

Qu'entendez-vous par-là, mon frere, s'il vous plaît?

VERVILE.

J'entends, que je déteste un bonheur imparfait,
Et que j'ai du mépris pour cet amour vulgaire
Qu'on ne fait consister que dans l'art de se plaire,
Et qui toujours produit par des dehors trompeurs
Ne songe même pas à l'examen des cœurs.
A mes regards séduits Orphise offre des charmes,
Mais ils n'ont point le droit de m'ôter mes allarmes;
N'ayant jamais aimé je puis vouloir un cœur
Qui comme moi jamais n'ait eu la moindre ardeur.

LUCELLE.

Vous m'y faites penser, voilà comme on doit être;
Dornan a soupiré pour quelqu'autre peut-être:
Oh! je veux le sçavoir aujourd'hui.

VERVILE.

Toi, ma Sœur?
Je te connois, le Ciel t'a fait présent d'un cœur
Qui facile & soumis au joug de la tendresse
Verra mille douceurs dans sa propre foiblesse.

LUCELLE.

Là-dessus par bonheur vous guidez mon esprit,
Par exemple, j'ai fait ce que vous m'aviez dit.
Je n'ai, je vous promets, rien oublié mon Frere;
J'ai fait pendant le Bal la coquette & la fiere;
Il m'est venu dix fois retenir par le bras,
Je regardois ailleurs, & ne l'écoutois pas.

VERVILE.

En ce cas-là, ma Sœur, tu vas sçavoir s'il t'aime;
Il sera furieux si sa flamme est extrême.

LUCELLE.

Mais s'il est bien fâché, ne puis-je pas alors....?

VERVILE.

Non. Il faut s'assurer jusqu'où vont ses transports,
Et mésurer par eux ce qu'il a de tendresse.
Tu n'as que ce moyen, ma Sœur, point de foiblesse;
Quand il aura gémi peut-être un jour ou deux,
Le voilà bien à plaindre ! Il t'en chérira mieux.

LUCELLE.

En vérité ?

VERVILE.

Sans-doute.

LUCELLE.

En ce cas-là, mon Frere,
Croyez qu'il en aura la crainte toute entiere.

VERVILE.

Arme-toi donc si bien contre ton propre cœur
Qu'il te croie insensible à toute sa douleur.

LUCELLE.

Ah ! qu'il vienne à-présent me peindre ses allarmes;
Oui, je veux le laisser aller jusqu'aux larmes.

VERVILE.

C'est lui. Votre entretien ne veut point de témoins.

LUCELLE.

Vous m'aideriez pourtant si j'en avois besoin.

VERVILE.

Ah! tu foiblis?

LUCELLE.

Non, non, allez, laissez-moi faire.

SCENE II.

LUCELLE, DORNAN.

LUCELLE *à part.*

Si j'allois cependant un peu trop lui déplaire?
Ah! vous voilà, Monsieur, vous avez l'air bien gai!

DORNAN.

Lucelle, à mon bonheur il n'est plus de délai.
Jugez quelle est ma joie.

LUCELLE.

Ah! je la crois fort grande.

DORNAN.

Comment?

LUCELLE.

Vous êtes gai?

Vous ferois je odieux ?

LUCELLE *d'un air piqué.*

Vous, Monsieur ? Au contraire

Ah ! vous êtes charmant, & vous aimez si bien.

DORNAN.

Pourriez-vous soupçonner ? . . . . .

LUCELLE.

Je ne soupçonne rien.

Allez, Monsieur, allez tromper quelqu'autre Amant

DORNAN.

Qui ? Moi ?

LUCELLE.

Vous m'avez crue un peu trop innocente

DORNAN.

Chaque mot me confond.

LUCELLE.

Oui, feignez d'ignorer.

DORNAN.

Vous voulez m'éprouver, ou me désespérer.

LUCELLE.

Non vous ne m'aimez pas.

DORNAN.

Lucelle, quelle injure !

LUCELLE.

LUCELLE.

Non vous ne m'aimez pas, vous dis-je, j'en suis sûre.
Allez porter ailleurs l'insultante gaieté
Dont vous venez tirer avec moi vanité.
Peut-être, s'il avoit versé la moindre larme
Ou si je l'avois vu dans le trouble & l'alarme,
En aurois-je eu pitié plutôt qu'il ne falloit.
Ah! combien là-dessus mon espoir m'abusoit!
Il vient d'un air serain . . . . . .

DORNAN.

Ordonnez que j'expire,
Lucelle, ou dans l'instant daignez ici me dire
Ce que je n'entends point & ne puis deviner.

LUCELLE.

Non, c'est à moi, Monsieur, à me déterminer
A ne compter sur rien désormais dans la vie.

DORNAN.

Se peut-il que de moi votre cœur se défie!
Est-ce moi qui du Bal occupé tout entier
Oubliant mon amour, l'ai pû sacrifier?

LUCELLE.

Vous y pensez, Monsieur? Mais bon que vous importe?
On songe à notre Hymen, tout va bien de la sorte.
Ma main suffit aux vœux d'un Amant tel que vous;
Et vous dérogeriez si vous étiez jaloux.

DORNAN.

Jaloux ! & pourquoi l'être ?

LUCELLE.

Ah ! la demande est bonne.

DORNAN.

Me trompez-vous ?

LUCELLE.

Oui, oui.

DORNAN.

Non, non.

LUCELLE.

Mais je m'étonne
De vous voir sûr ce point si sûr de votre fait.
Ne peut-on pas changer ?

DORNAN.

On le peut en effet.
Mais changer sans raison, Lucelle est un caprice,
Et je ne vous crois point cette espéce de vice.

LUCELLE.

Je veux l'avoir pour vous.

DORNAN.

De grace écoutez-moi,
Vous voulez éprouver ma tendresse & ma foi;
J'ai vû, tout ce qu'au Bal cette épreuve inutile

Vous a fait essayer, d'un air bien peu tranquille
Si je n'avois jugé que ce que je voyois
Je serois inquiet & m'en offenserois;
Mais à travers cet art j'ai pénétré votre ame,
Et n'ai pas crû devoir soupçonner votre flamme,
Vos yeux même souvent alors qu'ils me fuyoient;
Vous le dirai-je ici? Vos yeux me rassuroient.
Je ne suis point jaloux sans doute, & j'aurois honte
De l'être sans raison jamais sur votre compte.

LUCELLE.

On n'aime point, Monsieur, sans l'être quelquefois.

DORNAN.

Cela peut-être vrai; mais c'est selon le choix,
Et je ne dois pas l'être en vous aimant Lucelle.
Vous m'avez pénétré d'une estime réelle;
Cependant si je puis vous parler sans détour,
Ce leger artifice offense un peu l'amour.
Je voulois vous cacher ce qu'il m'a fait de peine
Moins pour moi que pour vous, il faut que j'en convienne
Je ne pouvois vous croire infidele à mes feux.
Mais cette vérité, ce caractere heureux,
Cette ingénuité qu'en vous chacun admire
Perdoient par cette épreuve un peu de leur empire.
Voilà ce qui frappoit mes yeux & mon esprit.

LUCELLE.

à part.

Il me trompe, & pourtant je sens qu'il me séduit,

Mais ne nous rendons pas sans avoir vu mon Frere.

DORNAN.

Que dites-vous? Quoi donc encore du mistere?

LUCELLE.

Adieu. Si vous suivez mes pas, je vous promets
De garder mes soupçons, de n'en guérir jamais.

DORNAN.

Vous quitter sans sçavoir ce qu'il faut que j'espére?

LUCELLE.

Je le veux, je le veux; ou craignez ma colere.

Elle sort.

DORNAN.

Obéissons. Hélas! il n'est donc point d'amour
Qui ne puisse allarmer, & troubler quelque jour.

SCENE III.

ORPHISE, DORNAN.

ORPHISE.

Vous soupirez? encor quelque crainte nouvelle
Qu'avez-vous donc?

DORNAN.

Je suis fort mal avec Lucelle.

ORPHISE.

C'est-à-dire qu'ici vous avez laissé voir
Ce qu'à peine tantôt vous osiez concevoir ;
Et que de vos soupçons Lucelle courroucée
Se plaint . . . .

DORNAN.

Notre querelle est un peu moins sensée ;
Je serois adoré si j'eusse été jaloux,
Mais loin de témoigner le plus leger courroux
Loin de la quereller, de l'insulter peut-être,
J'ai le tort singulier, & le front de paroître
Sans larme, sans dépit, & sans emportement,
Dès-lors je ne suis plus digne du nom d'Amant.
Concevez ce que peut une pareille idée
Dans une jeune tête encor peu décidée,
Et vous verrez les maux qui déchirent mon cœur.

ORPHISE.

Je ne vois à cela qu'un très-petit malheur.
Tout ceci cependant m'éclaire sur moi-même,
Et contre tout Amour ma répugnance extrême
(Quoiqu'on en dise) étoit le fruit de ma raison.
Eh ! comment a-t-on pû m'adoucir son poison?
Voyez-vous ce qu'il cause ici d'inquiétude ?
Le malheur des Amans est sa premiere étude.
Vous n'êtes point jaloux ; il vous soumet un cœur.
Qui voudroit exciter chez vous cette fureur.
Et moi, qui des jaloux craint la noire injustice ;

Il m'en fait aimer un pour faire mon ſupplice.
Le voilà bien ce Dieu que j'ai long-tems haï !
Et que je trouve encor ſi biſarre aujourd'hui.

DORNAN.

Quelle preuve . . . .

ORPHISE.

D'abord la Lettre ſinguliere
Dont je vous ai parlé . . . . .

DORNAN.

Haine particuliere
Qu'un homme fort ſenſé peut avoir pour le Bal.
On peut en vérité n'en pas juger ſi mal,
J'ai connu mille gens . . . .

ORPHISE.

Mais cette inquiétude
Des ſoupçons offenſans ordinaire prélude . . . . .
Vous l'avez laiſſé ſeul dans mon appartement,
Il ſoupire, il ſe tait, rêve à chaque moment,
Il a l'air de vouloir s'ouvrir ſur quelque choſe,
Et puis il ſe retient comme un homme qui n'oſe.
Ses yeux ſemblent vouloir percer juſqu'à mon cœur
Pour y découvrir ; quoi ?

DORNAN.

Sans doute ſon bonheur.
C'eſt la premiere fois qu'il ſoupire, à ſon âge,
On eſt toujours ſi neuf à cet apprentiſſage.

Voilà ce qui vous frappe & vous trompe aujourd'hui.
Mais le Comte s'avance & la Tante avec lui.

Il s'en va.

SCENE IV.

LE COMTE, CELIANE, ORPHISE, MARTON.

CELIANE.

ORPHISE, chere enfant, en croirai-je le Comte ?
Ne me trompe-t-il point ? sçais-tu ce qu'il me conte ?
Il dit que son Neveu . . . .

ORPHISE.

Madame . . . . .

CELIANE.

Tu rougis.

MARTON.

Le signe est excellent.

CELIANE.

Oui.

LE COMTE.

Quant à moi, j'agis
Sur ce qu'a dit Vervile, il croit ne pas déplaire,
De mon côté j'ai crû devoir brusquer l'affaire.

J'ai volé vers la Tante, elle consent à tout.

CELIANE.

Si j'y consens Monsieur! pour Vervile surtout,
Grand, bienfait, & des yeux où tant d'esprit petille;
Une bouche, des dents, un teint de jeune fille.

MARTON.

Il faut l'avoir lorgné pour le peindre si bien.

LE COMTE.

Orphise, n'allez pas nous chicanner en rien;
Où la Tante ma foi sera moins difficile,
Nous prendrons la Tutrice au lieu de la Pupille.

CELIANE.

Je me fâcherois bien de ce rire insultant,
Mais tout ce qui vous vient vous le trouvez plaisant;
Allons mon cher voisin, riez bien à votre aise,
Je m'y livre pour peu que ce jeu-là vous plaise.
Oui, je trouve Vervile un garçon accompli,
Si j'étois jeune encor je pencherois pour lui;
Et s'il devient jamais le mari de ma Niéce.....
Orphise parle donc, dis-moi s'il t'intéresse,
Si j'aurai le plaisir de le voir mon Neveu?
Si tu l'aime, je veux te marier dans peu.
Point de délais, Orphise, & dès ce soir....?

ORPHISE.

Madame
J'avoüerai que je sens quelque trouble en mon ame.

MARTON.

C'est de l'amour.

ORPHISE.

Eh bien, Marton, il faudra voir.

CELIANE.

Allons, nous souperons tous ensemble ce soir.
Ils se verront encor, s'aimeront d'avantage,
Et nous terminerons demain le mariage.
Je fais ce que tu veux, ma Niéce tu le vois,
Mais tu dois faire aussi mon bonheur une fois,
C'est de toi qu'il dépend; te voir Amante & femme
Est le plus grand des biens que désire mon ame;
Jusqu'ici j'ai beaucoup souffert de tes refus.

LE COMTE.

Ils expirent. Je crois que nous n'en verrons plus.
Mais, voici notre Amant.

SCENE V.

VERVILE. *Les mêmes.*

CELIANE.

Qu'il a l'air doux & tendre!
Ma Niéce on ne perd rien, comme on dit pour attendre,

De ceux que je t'ai vû refuser jusqu'ici
Aucun en vérité ne valoit celui-ci.
Approchez beau Neveu que me choisit Orphise,
Je consens qu'on en rie ou qu'on s'en formalise
Mais dans cette embrassade. Acceptez mon aveu,
Allons, tout est fini vous voilà mon Neveu.
Je vois que de tout point il convient à ma Niéce.
Tout brille dans ses yeux amour, esprit, sagesse !

LE COMTE.

Peste ! en fait de décence il est Maître passé.
A seize ans je l'ai vû jouer l'homme sensé,
Et quand j'examinois son triste caractere,
Il m'a vingt fois donné des soupçons sur sa Mere,
Le Pere étoit rieur, & son Fils ne rit pas.

CELIANE.

Vous croyez qu'on plait fort avec vos grands éclats.
Mais vous riez souvent pour le plaisir de rire.

LE COMTE.

Je sçais que bien des gens sont faits pour en médire.
Aux yeux d'un ridicule il n'est pis qu'un rieur,
Un sot vous en dira tout autant d'un railleur.
Mais passons au Neveu dont la tendre figure
Enchante heureusement la Tante & la Future;
Nous voilà tous d'accord sur l'Hymen projetté;
Laissons donc nos Amans jaser en liberté.

CELIANE.

Vous n'avez rien encor dit de mieux. Oui ma Niéce,

Que l'aimable Vervile épanche sa tendresse,
Qu'il te fasse goûter le plaisir enchanteur
De se voir adorée & de donner son cœur.
Quand défunt mon Epoux . . . . . .

LE COMTE.

C'est une vieille Histoire.

CELIANE.

J'en conserve pourtant encore la mémoire.
Il étoit jeune & brun, comme Vervile, enfin
J'apperçus bien des gens envier mon destin.
Le Ciel me l'a repris, il est vrai moins aimable.

MARTON.

Un peu triste & gouteux.

CELIANE.

Et fort déraisonnable.
Cela console un peu.

LE COMTE.

Je le crois, sans cela
Vous n'auriez pû survivre à cette perte-là.

CELIANE.

Songez au-moins Vervile à bien aimer ma Niéce.
à Orphise
Toi, rends lui bien aussi tendresse pour tendresse.
Adieu mes chers Enfans. *Elle revient.* Il n'est que les beaux jours . . . . .

LE COMTE.

Morbleu, laissez-les donc, vous babillez toujours.

SCENE VI.

ORPHISE, VERVILE.

VERVILE, *après un moment d'embarras.*
bas.

Decouvrirai-je enfin le trouble qui m'agite?

ORPHISE.

Quel silence? Qu'a-t-il? Et qu'est-ce qu'il médite?

VERVILE.

bas.
Je tremble devant elle, & je crains son courroux.
haut.
Orphise, pardonnez, mon silence avec vous
Est l'effet d'un amour trop délicat peut-être,
Et qui dans ses transports craint même de paroître.
On n'a jamais aimé comme j'aime aujourd'hui,
Je ne prends ni leçons ni modéle d'autrui.
Ne me comparez point à quelqu'autre de grace;
Non, il n'est point d'ardeur que la mienne n'efface.

ORPHISE.

Vervile, c'est par-là que vous pouvez dompter

Un cœur qui jusqu'ici sçavoit mieux résister.
Je n'ai jamais compris, que cruelle à soi-même
On pût se marier sans un Amour extrême.
Hélas! jusqu'à présent loin d'être dans ce cas,
Au goût le plus leger je ne me livrois pas.

VERVILE.

Orphise de quel prix vous êtes pour mon ame!
Chaque instant justifie & rédouble ma flamme.
Je voudrois être ici le seul qui vous parlât,
Vous entendît, vous vît, & qui vous admirât.
Il faut être rempli de vous comme moi-même
Pour jouir avec droit de ce plaisir suprême.
Voilà ce qui m'a fait écrire ce Billet,
Qui malheureusement peut-être vous déplaît?
Parlez-moi franchement.

ORPHISE.

Je l'avouerai, Vervile,
Il m'a surprise un peu, je l'ai trouvé d'un stile
A me faire juger qu'il étoit d'un Jaloux.

VERVILE.

Eh, mais si je l'étois, me condamneriez-vous?

ORPHISE.

Sans doute. Faut-il donc lorsque l'on est aimée
Renoncer au bonheur de se voir estimée?
Au reste, à cet objet ne nous arrêtons pas
L'amusement du Bal a pour vous peu d'appas,
J'ai rompu, je vous jure, aisément la partie

On ne nous attend plus. Mais point de jalousie
Je ne la connois point & je crois la hair.

VERVILE.

Il faut donc vous cacher le plus préssant desir.....

ORPHISE.

Quel est-il?

VERVILE.

Je fremis que ma délicatesse.....

ORPHISE.

Voyons, que craignez-vous?

VERVILE.

Ma flamme est d'une espéce

ORPHISE.

A se troubler de rien, n'est-il pas vrai?

VERVILE.

Troubler?
Je ne dis pas cela; mais si je puis parler
D'un amour que je veux égaler à vos charmes
Sur vos Amans passés, il conçoit des allarmes!
Orphise, prenez garde, il n'est pas question
D'avoir sur votre cœur ni crainte, ni soupçon;
Mais si quelqu'autre Amant dans l'ardeur de vous plaire
Avoit plus fait pour vous que je ne pourrois faire,
Si vous alliez penser qu'il en fut un d'entre eux

Dont l'amour un instant eut égalé mes feux,
Que deviendrois-je alors?

ORPHISE.

Vervile êtes-vous sage?

VERVILE.

Sainval, Argant, Damis vous rendirent hommage.
Tous les trois ont voulu vous plaire comme moi.
Dites, que faisoient-ils pour vous prouver leur foi?

ORPHISE.

Remarquons-nous les soins qui ne peuvent nous plaire?
Chacun parloit d'amour selon son caractere;
Mais chacun en parloit sans se faire écouter.
Eh! de quoi votre esprit va-t-il s'inquiéter?

VERVILE.

Vous ne me dites rien du plus aimable, Orphise?

ORPHISE.

D'un reproche pareil je suis assez surprise!
Est-ce moi qui vous fais la liste des Amans
Dont un peu de beauté m'attiroit les sermens?

VERVILE.

Lindor, l'heureux Lindor a joui de la gloire
De mourir votre Amant . . . . .

ORPHISE.

Laissons-là sa mémoire

VERVILE.

Vous intéresse-t-il encor ?

ORPHISE.

Laissons cela.

Je dois quelques régrets à cette perte-là.

VERVILE.

Des regrets ! . . . . Cette *Perte* ! . . . Eh, mais je dois comprendre

Qu'au sort le plus heureux, Lindor eut dû s'attendre ;

Si . . . . . .

ORPHISE.

Je ne l'aimai point quelques efforts qu'il fit,

Envain avec Lindor ma famille s'unit ;

Ce n'étoit point assez de me sçavoir aimée,

Il falloit que j'aimasse, & mon ame fermée

A tant de vains discours qui ne me touchoient pas . . .

VERVILE.

Convenez cependant qu'au bruit de son trépas. . . . .

ORPHISE.

La simple humanité me fit verser des larmes,

Sa mort attribuée à mes funestes charmes . . . . .

VERVILE.

Oh je sçais cette Histoire & ce matin j'ai vû

Quelques voisins instruits de ce coup imprévu.

Qui m'ont fort assuré malgré le bruit vulgaire,

En

Que sa mort n'avoit eu qu'une cause ordinaire,
Et qu'ils ne croyoient pas à ces morts de Romans.

ORPHISE.

Quoi! vous avez été? . . . . .

VERVILE.

Les éclaircissemens
Ne peuvent qu'obliger sur un sujet semblable,
C'est vous tranquilliser.

ORPHISE.

Je vous suis redevable.
Mais, Vervile, je crains d'en trop appercevoir,
Et votre caractere ici se fait trop voir.

VERVILE.

Eh! puis je vous montrer trop de tendresse, Orphise?

ORPHISE.

L'amour céde à l'humeur qui souvent le maîtrise.

VERVILE.

Non, non, c'est l'amour seul qui regne dans mon cœur
Orphise, achevez donc de combler mon bonheur,

ORPHISE.

De tant de vains détours que faut-il que je pense?
Que voulez-vous Vervile?

VERVILE.

Un peu de confiance.

Le véritable amour a droit d'en exiger.

ORPHISE.

Sans doute ; mais encor . . . . .

VERVILE.

Il faut vous engager . . . . ;

ORPHISE.

Voyons.

VERVILE.

En quatre mots dès ce soir à m'écrire
L'Histoire de Lindor & de son long martyre ?

ORPHISE.

A quoi bon ?

VERVILE.

Un refus me met au désespoir.
Vous me le promettez ?

ORPHISE.

Ah Vervile !

VERVILE.

Ce soir ;

ORPHISE.

Je ne vous promets rien.

VERVILE.

Il faut donc vous entendre,
Vous craignez d'en avoir un souvenir trop tendre ;

Vous n'osez même pas vous en entretenir.

ORPHISE.

Eh bien, il faudra donc vous aider à bannir
Ce soupçon . . . . .

VERVILE.

Par pitié daignez me satisfaire.

ORPHISE.

Qu'une telle demande est extraordinaire !

VERVILE.

Je veux que tout le soit dans l'amour que je sens.
Ne me résistez plus, Orphise.

ORPHISE.

J'y consens.
Oui, je veux me livrer à toute ma foiblesse ;
Mais songez que je suis difficile en tendresse.
L'estime, la douceur, la confiance en tout,
Voilà les premiers traits qui la peignent surtout
Tel est du moins l'amour qu'il faudra que j'inspire
Si jusques à l'Hymen on songe à me conduire.

Elle sort.



SCENE VII.

VERVILE.

PAR la façon de peindre un hommage reçu
On doit voir si le cœur pour lui fut prévenu.
Je vous attends, Orphise, à cette épreuve sûre;
Tu fus aimé Lindor, j'en ferois la gageure,
Ah j'en frémis! ô Dieux qui formez ce lien
Vous me devez un cœur aussi pur que le mien!
Feignons pourtant ce soir un peu de confiance,
Et devenons tranquille au moins en apparence.

Fin du second acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, MARTON.

ORPHISE *tenant un paquet.*

Il faudroit à Vervile aller rendre ceci.

MARTON.

Les Billets du matin s'en mêlent donc aussi?
Par ma foi c'est traiter en regle cette affaire.
L'amour forme assez-bien le style épistolaire,
Qu'en dites-vous? Les mots qu'il vient nous présenter,
Sont si jolis, si doux, si propres à flatter:
Mes sentimens, mon cœur, ma passion, mon ame;
Ma tendresse, mes feux, mon ardeur, & ma flamme;
Tout cela varié dans une page ou deux
Donne au Billet galant un air bien amoureux.
Je me fais un plaisir d'épier la figure
Que tout-à-l'heure aura Vervile à la lecture.
L'œil d'abord en lisant s'attendrit par dégrès,
Puis viennent les soupirs à des tems mesurés....
C'est prendre sur le fait, comme on dit, la nature;

ORPHISE.

Et tu ne verras rien de cela, je t'assure.
Ce n'est point un Billet, c'est un simple récit
Qu'il demande & qu'hier j'ai par foiblesse écrit.
Tu vois que sans raison tu fais ici la folle.

MARTON.

Quel recit? Pourquoi prendre une peine frivole?

ORPHISE.

J'ai prouvé ma foiblesse en cédant à ses vœux.

MARTON.

Comment fut-il hier?

ORPHISE.

Fort bien. Point soupçonneux,
Point sombré, point rêveur, point inquiet, fort tendre.

MARTON.

C'est un vrai Céladon, vous devez vous attendre
A passer avec lui des jours délicieux.
Il est né pour l'amour; tous ces gens sérieux
Renferment dans leurs cœurs plus de feux que les autres.
Tel qu'il est, il n'aura d'autres goûts que les vôtres.
Quand je vous le vantois je voyois tout cela.
Vous serez trop heureuse avec ce mari-là.

ORPHISE.

Par son inquiétude il m'a bien éffrayée.

MARTON.

Oui, l'Histoire du Bal . . . Bon soyez mariée;
Vous le verrez changer là-dessus tout-à-fait.
Et puis en fait d'Époux, n'en vouloir qu'un parfait,
C'est risquer d'en chercher pendant toute sa vie.

SCENE II.

ORPHISE, LE COMTE, MARTON.

Le Comte rit en entrant.

MARTON.

De quoi riez-vous donc;

LE COMTE.

De quoi? De ma folie.
De mille soins bouffons que j'ai pris gravement
Pour célébrer l'Hymen de cet objet charmant;
La chambre, les habits, & le festin, que sçais-je?
Mon titre de Tuteur à ce beau privilege
De me faire veiller à ces sottises-là.
J'ordonne un Bal superbe au milieu de cela.

ORPHISE.

Un Bal, Monsieur ?

LE COMTE.

Sans doute. En fait d'extravagance
Je tiens pour la plus forte, & notre humaine engeance
N'a rièn imaginé de plus fou sûrement.
Des gens à qui l'on croit sens, esprit, jugement,
Qui s'en piquent du moins, enlaidis par le masque,
Sous un habillement ridicule ou fantasque,
Et pour s'entretenir se faisant un jargon
Qui déguise leur voix bien moins que leur raison ;
Allans, venans, courans, se disant des injures,
Ou se faisant conter leurs propres aventures.

ORPHISE (*à Marton.*)

Un Bal !

MARTON.

J'entends.

LE COMTE.

Plait-il ?

MARTON.

Nous parlons entre nous.
Vous aimez fort le Bal & c'est bien fait à vous.
Pour moi, je l'aime aussi, quant à Mademoiselle
Ainsi que pour nous deux c'est un plaisir pour elle.

Tout

Tout va bien jusques-là, n'est-il pas vrai, Monsieur?
Mais le Neveu... Plaît-il? ce n'est pas un rieur.

LE COMTE.

Oh! non.

MARTON.

Si votre Bal alloit troubler la fête!

LE COMTE.

Mais quelle vision lui passe par la tête?

à Orphise.

Vous sortez.

ORPHISE.

Chez ma Tante il est jour à présent.
Et je vais l'embrasser.

LE COMTE.

Je vous suis dans l'instant;
Mais, mais.....

ORPHISE.

Marton sans moi peut, Monsieur, vous instruire

LE COMTE.

Vous pouvez m'annoncer.

SCÈNE III.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE.

Qu'as-tu donc à me dire ?
Vervile . . . .

MARTON.

Sur le Bal s'est ouvert franchement,
Il a déja fallu rompre un engagement.
Voir ma Maîtresse en but aux yeux de tout le monde,
L'entendre à ses côtés encenser à la ronde
La voir (sans murmurer d'un usage inhumain)
N'oser même risquer de refuser sa main.
Oui, tout cela fait peur à sa délicatesse.

LE COMTE.

Ma foi, cette folie est d'une bonne espèce.
Au Diable le nigaud avec son fade amour.

MARTON.

Vous pourrez redonner ce Bal un autre jour.
Une fois marié, qu'il peste, qu'il enrage,
Nous en rirons, Monsieur.

LE COMTE.

Parbleu, c'est bien l'usage.

Allons, en différent je veux me ménager
Le plaisir enchanteur de le faire enrager,
Car je hais les Jaloux, si je hais quelque chose.
Ma très-défunte Epouse eut jadis une dose
De ce vice importun pour mes amusemens :
Mais je lui ris au nez si bien & si long-tems
Qu'à la fin un beau jour, elle conçut l'envie
De m'exciter moi-même à quelque jalousie.
Mais bon ! je n'étois pas si fou de me fâcher
Pour un événement qu'on ne peut empêcher.

MARTON.

Et vous aviez raison.

LE COMTE.

Puisque l'on me chicane ;
Je chargerai de tout l'antique Céliane.

MARTON.

Vous lui ferez plaisir.

LE COMTE.

Oh ! j'en suis assuré.
Je la trouvois hier excellente à mon gré.
Tandis que nos Amans en se lorgnant sans cesse,
Me faisoient essuyer un soupé de tendresse,
(Chose, par paranthése, ennuyeuse à périr
De son côté, Marton, je la vis s'attendrir.
Tout le tems qu'il dura, sa prunelle débile
De l'autre qui la cache alloit chercher Vervile ;

Sans cesse on l'agaçoit, on le trouvoit charmant,
Puis à chaque minute un petit compliment
Dont les tours bien usés, bien fades, bien maussades;
Servoient fidelement d'escorte à ses œillades.
Le modeste Vervile à chaque compliment
Baissoit de son côté la tête exactement.

MARTON.

Cela vous amusoit.

LE COMTE.

Assez, oui je l'avoue.
J'éclatois quelquefois, on m'en faisoit la moue;
Et puis, de tous mes ris pour se venger un peu:
Les regards retomboient sur le joli Neveu,
L'imagination alors plus animée,
Elle félicitoit sa Niéce d'être aimée,
Lui faisoit le portrait de l'amour du vieux tems,
Tableau qui quoiqu'usé ranimoit tous ses sens.

MARTON.

Point de délais, Monsieur, voyez-là tout de suite.

LE COMTE.

C'est fort bien dit. Je vais lui faire ma visite
Et de tous nos apprêts lui remettre le soin.

Il sort.

MARTON.

De l'en sollicíter vous n'aurez pas besoin.
Mais il faut à Vervile aller porter la Lettre.

Grace au Ciel ! du succès on peut tout se promettre,
Voilà nos gens d'accord. Aujourd'hui tout finit.

SCENE IV.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

Je vois en ta faveur que tout se réunit ;
Mais c'est bien malgré moi qu'on fait ce mariage.
La façon dont Orphise a reçu mon message.....
Allez, cela suffit. Voilà l'argent comptant
Dont elle m'a payé.

MARTON.

Le trait est insultant.

PASQUIN.

Je m'étois déja fait un tarif d'ambassades.
Tant pour les Billets doux, tant pour les sérénades,
Tant pour tous les cadaux. Et dès le premier pas
Ton avare Maîtresse a mis l'ouvrage à bas,
Et ne m'a pas offert seulement deux oboles.
Au Diable tout métier que l'on paye en paroles !
Oui, je suis furieux je ne le cache pas.

MARTON.

Oses-tu me montrer des sentimens si bas ?
Toi qui voulois me plaire.

PASQUIN.

Ah ! je te le conseille,
Le mépris de l'argent nous sieroit à merveille,
A nous qu'un sort malin a marqué pour servir.
L'or est mon premier Maître, il m'aide à soutenir
Les défauts du second que rarement on aime.

MARTON.

Je crois que pour ta femme il en seroit de même ;
Adieu souviens-toi bien lorsque tu me verras
Que l'avare Pasquin ne me conviendroit pas.

SCENE V.

PASQUIN.

Que j'aurois de plaisir pour punir ta franchise,
De brouiller aujourd'hui mon Maître avec Orphise ;
Ce mariage-là me déplaît à mourir.
C'est un homme inquiet, on pourroit parvenir . . . .
Mais quelqu'un vient.



SCENE VI.

DORNAN, PASQUIN.

DORNAN.

PASQUIN, est-il jour chez Lucelle?

PASQUIN.

Depuis long-tems son Frere est descendu chez elle;
Il s'est fait pour cela promptement habiller;
Et je vais voir s'ils ont fini de babiller.

SCENE VII.

DORNAN.

AH Lucelle! est-il vrai que je doive vous craindre?
Quand vous m'avez charmé ne sçaviez-vous que feindre?
Seriez-vous comme un autre accessible à l'humeur?
Le caprice d'hier vient-il de votre cœur?
J'ai peine à le penser. C'est un instant d'épreuve
Que je dois pardonner dans une ame aussi neuve;
Et je vais vous revoir sensible comme moi,
Rougir de cette feinte, & bannir mon effroi.
C'est-elle.

SCENE VIII.

LUCELLE, DORNAN, MARTON.

LUCELLE.

Ah ! vous voilà?

DORNAN.

Pourquoi cette surprise ?
Je volois près de vous.

LUCELLE.

Moi je cours chez Orphise.

DORNAN.

Sans me dire un seul mot ?

LUCELLE.

Tout est dit entre nous.
Je vous en avertis j'ai toujours mon courroux.

MARTON.

Vous ne m'en disiez rien. Quoi de la bouderie ?
Et sur quoi, s'il vous plaît ?

DORNAN.

Juge-nous je te prie.

LUCELLE (*à Marton.*)

Non, ne l'écoutez pas.

MARTON.

Un petit mot du fait?

LUCELLE.

Si vous dites un mot, Dornan, oui, c'en est fait;
Je ne vous vois jamais.

MARTON.

En ce cas je vais lire
Dans vos yeux & les siens ce qu'il pourroit me dire.
Tournez-vous..... Oui... Fort bien... Ah! le Bal...?

LUCELLE.

Non, Marton,
Non de cette querelle il n'est plus question.

DORNAN.

Si vous n'y pensez plus qu'aurois-je encore à craindre?

LUCELLE.

A vous en dire plus, craignez de me contraindre.

DORNAN.

Ah! ne me cachez rien.

LUCELLE.

Vous en serez fâché.

DORNAN.

Eh non!

LUCELLE.

Pardonnez-moi.

DORNAN.

Que mon cœur est touché
Des détours que je vois!

LUCELLE.

Il vaut bien mieux me taire
C'est un parti plus sage.

DORNAN.

Ah! Lucelle, au contraire,
Il m'offense, parlez.

LUCELLE.

Vous voulez m'arrêter;
Vous voulez que je parle, il faut vous contenter.
Ecoutez-moi, Dornan, c'est ceci qui décide.
Un éclaircissement me servira de guide,
Et je l'attends de vous. Jurez-moi d'être vrai.

DORNAN.

De ma sincerité vous avez fait l'essai.
Peut-il être besoin de jurer quand on aime?
Ah Lucelle! ôtez-moi l'inquiétude extrême
Dont ce doute offensant accable mon esprit.

LUCELLE *à part.*

Hélas! dès qu'il se plaint mon ame s'attendrit.

DORNAN.

Lucelle parlez donc.

LUCELLE.

Oui, Monsieur.

MARTON.

Bon, j'écoute.

LUCELLE.

Il ne s'agit ici que d'éclaircir un doute.
Je devois dès hier m'expliquer avec vous,
Mais pour m'en souvenir j'avois trop de courroux.

DORNAN.

Que vous fûtes injuste !

MARTON.

Au fait je vous en prie.

DORNAN.

Quel est ce doute affreux ?

MARTON.

C'est quelque rêverie.

LUCELLE.

Non, Marton, il s'agit d'un fait essentiel.

MARTON.

Nous verrons.

LUCELLE.

Par malheur si ce doute est réel....?

MARTON.

Au fait, vous dis-je, au fait, car je m'impatiente.

LUCELLE.

Si j'en crois vos sermens & votre ardeur constante,
Votre cœur s'est pour moi vivement enflammé.

DORNAN.

Ah! s'il l'est!

LUCELLE.

Je le veux: mais aviez-vous aimé
Avant de ressentir cette ardeur prétendue?

MARTON.

Qu'appellez-vous aimer?

LUCELLE.

Je dois être entendue.
J'appelle aimer, Marton, ... ce qui s'appelle aimer.

DORNAN.

Tout mon étonnement ne sçauroit s'exprimer!
Lucelle est-ce bien vous qui par une chimére
Gâtez les dons heureux du plus beau caractere?

LUCELLE.

Ai-je aimé quelqu'un moi? Pourquoi ne faut-il pas

Que vous soyez, Monsieur, comme moi, dans ce cas?

MARTON.

Un tel raisonnement en vérité m'étonne.

LUCELLE.

Enfin qu'il me réponde.

MARTON.

Ah! vous êtes trop bonne.
Voulez-vous qu'il vous conte ici de point en point...
Il est nombre de faits qu'on ne récite point.

LUCELLE.

Il ne m'en dit que trop, Marton, par son silence.
Il avoit donc aimé!

MARTON.

Voyez la conséquence!
Donc il vous aime moins.

DORNAN.

Lucelle? écoutez-moi.

LUCELLE.

Non, je n'écoute rien. Reprenez votre foi
Je vous la rends, Monsieur, & ne veux rien entendre.

MARTON.

Et moi dans tout ceci je ne puis rien comprendre.

LUCELLE.

Marton suis-moi de grace & ne me quitte pas.

SCENE IX.

DORNAN.

Lucelle, quand je vis vos dangereux appas,
Je vous crus aisément l'ame encore plus belle,
Qu'est-ce que tout ceci ; Quelle est cette querelle ?
Où suis-je ? Que ferai-je ?

SCENE X.

VERVILE, DORNAN.

VERVILE *un papier à la main.*

Ah ! Dornan, cher ami !
Obligez-moi.

DORNAN.

Jamais je ne sers à demi.

VERVILE.

Je le sçais.

DORNAN.

Parlez donc, que faut-il que je fasse ?
Vous semblez inquiet.

VERVILE.

Allez trouver de grace......

DORNAN.

Qui donc?

VERVILE.

Mon Oncle

DORNAN.

Ensuite?

VERVILE.

Il faut le supplier.....

DORNAN.

De quoi?

VERVILE.

Dès ce jour même il veut me marier,
C'est trop précipiter une chose importante.
Parlez-lui, cher Dornan, voyez aussi la Tante.
Il m'est essentiel d'avoir quelques délais,
De différer encore; Orphise a des attraits,
La Nature en naissant lui donna l'art de plaire,
Elle a de la raison, un esprit peu vulgaire,
Elle a de la fortune, elle a ce qu'on voudra,
Mais doit-on se hâter si fort pour tout cela?
Il faut à deux Epoux la rare convenance
Qui doit de leur bonheur cimenter l'espérance.
Et d'où sçait-on ici que mon cœur est content?

Sur quoi s'avise-t-on de me presser autant?
Allez donc, obtenir si vous voulez me plaire
Ce délai que j'exige, & qui m'est nécessaire.

DORNAN.

Je vais tout employer, Vervile, comptez-y.
Ce retard qu'il vous faut m'est très-utile aussi.
Je vois que tous les deux nous redoutons des chaînes
Qui pourroient être un jour la source de nos peines.

VERVILE.

Ne perdez point de tems, ami, volez, partez,
J'attends de vous ce bien que vous me promettez.

SCENE XI.

VERVILE *un papier à la main.*

Voila donc cet Ecrit où la sensible Orphise
Pense qu'à force d'art son amour se déguise.
Le voilà cet objet qui n'avoit point aimé,
Pour Lindor, à coup sûr, il s'étoit enflammé.
Son foible à chaque ligne échape en dépit d'elle,
On le peint si bien fait, si tendre, si fidele,
Malheureux que je suis! peut-être cet Amant
Dans un cœur refroidi se peignoit foiblement,
Et pour en ranimer moi-même la mémoire
Je lui fais de ses feux écrire cette Histoire,

Je

Je rappelle à ses yeux les manes d'un Rival,
Qui même après sa mort peut m'être encore fatal.
Je la vois, justes Dieux ! que lui dire ?

SCENE XII.

ORPHISE, VERVILE.

ORPHISE.

VERVILE
En croirai-je Dornan ? Vous n'êtes point tranquille ;
Et vous l'avez chargé . . . . .

VERVILE.

De suspendre un bonheur
Dont le seul avenir occupoit tout mon cœur.
Tant de félicité s'est bientôt altérée.
Orphise plaignez-moi, j'ai l'ame déchirée.
Vous ne m'avez, hélas, que trop bien éclairci !

ORPHISE.

Sur quoi donc ? Et pourquoi me parlez-vous ainsi ?

VERVILE.

Je ne suis point ; Orphise, un Amant ordinaire.
Si la seule beauté suffisoit pour me plaire ;
Qui seroit plus que vous digne de mon amour ?
Mais vous m'assureriez du plus tendre retour ;

Vous me diriez cent fois que j'ai touché votre ame,
Et vous me peindriez la plus ardente flamme;
Je me croirois encor malheureux à tel point
Qu'un tel aveu de vous ne me toucheroit point.

ORPHISE.

Cachez-moi mieux le tort que j'aurois de le dire.
D'y penser seulement, je sçaurois m'interdire.

VERVILE.

L'effort que vous feriez, vous coûteroit bien peu,
Il eut été plus grand à votre premier feu.
Vous m'avez donc trompé, vous n'êtes point Orphise
Telle que vous croyoit mon ame trop éprise;
C'étoit comme quelqu'un qui n'avoit point aimé,
Dont le cœur étoit neuf, que vous m'aviez charmé;
C'étoit de mon amour la base & le principe,
Je ne le trouve plus, le charme se dissipe.

ORPHISE.

Vervile, écoutez-moi. Je vois que votre cœur
A sa fougue livré perdra de son ardeur.
Mais songez, s'il vous plaît, que cette seule idée
M'auroit à vous haïr bien vîte décidée,
Si je ne l'éloignois encor quelques momens.
Quel est donc le sujet de tant d'emportemens?
Et pourquoi tourmenter votre Amante & vous-même?

VERVILE.

Puis-je avec cet Ecrit ne pas agir de même?
Vous ne m'aviez pas dit tout ce qu'il en étoit.

Mais hier le portrait de Lindor vous flattoit,
Et vous l'avez tracé d'une main favorable;
Vous l'aimâtes enfin, s'il vous parût aimable.

ORPHISE *lui arrachant le papier.*

Rondez-moi cet Ecrit.

VERVILE.

Orphise.

ORPHISE *le déchirant.*

Le voilà.

Je n'aurai plus, Monsieur, ces complaisances-là.
J'avois grande raison de vouloir m'en défendre,
Il a fallu céder. Mais j'ai peine à comprendre
Qu'un récit aussi simple, & que vous demandez
Vous conduise aux excès qu'ici vous hazardez.
Voyons si ce Rival qui n'est plus . . . .

VERVILE.

Eh! Madame,
S'il vivoit je pourrois m'assurer de votre ame,
Je verrois quels moyens employeroit son amour
Pour mériter de vous quelqu'ombre de retour.
Je lirois dans ses yeux son succès, ou sa peine:
Mais sa mort m'a privé d'une épreuve certaine.

ORPHISE.

Je voudrois, comme vous, qu'il vécût aujourd'hui.

VERVILE.

Quoi! vous le voudriez? Vous en convenez? . . . .

ORPHISE.

Oui.

Et ne semblez-vous pas le souhaiter vous-même ?

VERVILE.

Le souhaiter ! cruelle, est ce ainsi que l'on aime ?
Moi, je puis souhaiter de me voir un Rival !

ORPHISE.

Mais que dites-vous donc ?

VERVILE.

C'est m'entendre bien mal !

ORPHISE.

Vous y devez vous-même avoir bien de la peine.
Parlez, si ce Rival que poursuit votre haine
Avoit eu, comme vous, quelque droit sur mon cœur
Qui pouvoit m'empêcher de faire son bonheur ?
Il eut pour lui ma Tante, & ma famille entiere
Qu'en sa faveur j'ai vu employer la priere.
Enfin je vous ai dit que je ne l'aimai point.
Vervile, croyez-m'en, finissez sur ce point.

VERVILE.

L'Ecrit dont votre main m'a privé tout-à-l'heure
Est encor dans mon ame, & sa trace y demeure.
Puis-je me croire encor le seul qui vous ait plû ?
Vous connoissiez l'amour avant de m'avoir vû.
Ce que je puis vous dire & d'ardent & de tendre

Vous avez pris plaisir autrefois à l'entendre ;
Ce cœur qui vous adore, & qui dans cet instant
Se reproche un amour qu'il conserve pourtant ;
Ce cœur rempli de vous n'est point comme le vôtre ;
On ne le vit jamais prodiguer pour un autre
Ce langage qu'ici l'on me voit essayer.
Ah ! d'un prix aussi pur pouvez-vous le payer ?

ORPHISE.

Vervile encor un coup revenez à vous-même.

VERVILE.

Non, Orphise pour moi vous n'êtes plus la même ;
Je m'abusois sur vous. Ah funeste Lindor !
Trop aimable Rival, si tu vivois encor,
S'il falloit qu'à mes yeux ta fatale tendresse
Osât me disputer le cœur de ma Maîtresse,
Ou ton sang ou le mien ....

ORPHISE.

C'en est trop, arrêtez ;
Je n'ai pas dû m'attendre à tant d'indignités.
Je sens que je rougis enfin, d'une foiblesse
Que je vais loin de vous me reprocher sans cesse ;
En formant le dessein de séduire mon cœur,
Ingrat, ne vouliez-vous que faire mon malheur ?
Plus d'Hymen, plus d'amour, vous êtes un barbare ;
Et de moi pour toujours votre humeur vous sépare.

(*Elle sort.*)

VERVILE.

O Dieux ! quel mot affreux a t-elle prononcé ?
Orphise en ses projets n'a jamais balancé.
Je la verrai me fuir, & me haïr peut-être.
De mes craintes pourtant pouvois-je être le Maître ?
Ai-je pû lui cacher les supplices d'un cœur
Si peu fait pour brûler d'une commune ardeur ?
De ma délicatesse elle me fait un crime,
Et je viens sous mes pas de creuser un abîme.
Que résoudre ? Que faire ? Allons nous consulter ;
Et pour la ramener voir ce qu'il faut tenter.

Fin du troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

CELIANE, VERVILE.

CELIANE.

La pauvre Enfant ! hélas, à quel point il s'afflige !
Vous m'arrachez le cœur. Rassurez-vous, vous dis-je ?
Il faudroit que ma Niéce eut l'esprit renversé.

VERVILE.

Madame, de son cœur si je suis éffacé . . . . ?

CELIANE.

Non, non . . . . .

VERVILE.

Etre jaloux est-ce donc faire un crime ?

CELIANE.

Point du tout.

VERVILE.

Elle veut, dit-elle, qu'on l'estime.

CELIANE.

Bon, bon. Voilà des mots bien faits pour ce temps-ci.

C'est du mien, cher Enfant, qu'on le vouloit ainsi,
Et l'on avoit raison. Mais aujourd'hui les femmes ?
C'est pitié que de voir leurs amoureuses flammes.
Tenez, lorsqu'on me mit dans le monde à treize ans,
(J'étois gentille-dà) je voyois bien des gens
Qui me lorgnoient, suivoient, & qui m'agacoient même
Ce que c'est que les tems ! je m'ignorois moi-même;
Cherchez-en aujourd'hui de ce modéle-là ?
Et l'on veut que l'on soit tranquille après cela ?
Et puis la jalousie est-elle injurieuse ?

VERVILE.

On veut lui préférer la tendresse orgueilleuse,
Qui ne redoute rien.

CELIANE.

Oui l'amour de nos fats.

VERVILE.

Ah ! je suis trop épris pour ne déceler pas
Ces mouvemens confus de crainte involontaire
Qu'Orphise avec hauteur veut réduire à se taire.

CELIANE.

N'en faites rien, allez, on vous en aime mieux.
Son courroux n'est, je crois, rien moins que sérieux.
Votre jaloux transport vient de votre tendresse.

VERVILE.

Son excès le produit.

CELIANE,

CELIANE.

Oui, c'est délicatesse.

VERVILE.

Que je crains ce courroux qu'elle m'a laissé voir!
Madame, elle m'ôtoit jusques au moindre espoir.

CELIANE.

Eh non. Je gagerois que c'est tout le contraire.
Souvent la Jalousie a bien l'art de déplaire;
Mais, c'est dans un objet qui n'est gueres chéri.
Ou quelqu'un que l'on hait. Quelquefois, un mari.
Dans un objet aimé c'est une différence,
On la regarde alors même avec complaisance:
Et j'ai connu jadis des femmes de bon sens,
Qui pour l'entretenir s'y prenoient de tout sens.

VERVILE.

Je suis moins rassuré que je ne voudrois l'être.

CELIANE.

Vous avez tort.

VERVILE.

Madame, elle me hait peut-être.

CELIANE.

Mais, où prend-t-il cela? Mon cher Vervile, allez;
Je sçais bien mieux que vous tout ce que vous valez.
Vous êtes trop modeste; il suffit que ma Niéce
Ait pour vous une fois senti de la tendresse.

VERVILE.

Madame, voyez-là, peignez-lui bien mon cœur.
A sa plainte, à mes torts, opposez mon ardeur.
Dites-lui qu'il n'est rien que tant d'amour n'efface.

CELIANE.

Soyez tranquille, allez, j'obtiendrai votre grace,
Je vais parler pour vous. Comptez sur mon secours?

SCENE II.

CELIANE.

AH Ciel! il est encor de semblables amours
Ah le pauvre garçon il m'a touchée aux larmes.
Envain on a perdu sa jeunesse & ses charmes;
On n'aime plus, d'accord, mais je ne sçais pourquoi
Certaine émotion, certain je ne sçais quoi
A l'aspect du plaisir dont jouit le bel âge,
Nous font de nos vieux ans presque oublier l'outrage.



SCENE III.

CELIANE, MARTON.

MARTON.

Comment vous parlez seule ?

CELIANE.

Ah Marton te voilà,
Et ma Niéce ?

MARTON.

Elle rêve, & son amour s'en va.

CELIANE.

S'en va !

MARTON.

Plus de Neveu.

CELIANE.

Plaît-il ;

MARTON.

L'affaire est faite.
Ce beau Brun dont l'œil noir vous avoit satisfaite
Cet homme au teint vermeil n'est (dit-elle) qu'un fou.

CELIANE.

Vervile ;

MARTON.

Lui, Madame.

CELIANE.

Et comment? Et par où?

MARTON.

Tous les Amans le sont à ce que j'imagine;
Mais celui ci (dit-on) sur l'espéce raffine,
Orphise est résolue à ne le plus revoir.

CELIANE.

Elle veut donc toujours me mettre au désespoir?

MARTON.

J'ai voulu lui parler; mais ordre de me taire.

CELIANE.

Oh bien! de mon côté je t'en donne un contraire.
Parlez-lui de Vervile, & sans cesse.

MARTON.

Fort bien.
Je parlerai beaucoup, & vous ne direz rien.

CELIANE.

Tu te trompes, Marton, je vais me faire entendre,
Et même du haut ton, si l'on me le fait prendre.

MARTON.

Vous?

CELIANE.

Moi.

MARTON.

Non.

CELIANE.

Tu verras.

MARTON.

Si l'amour n'est pour nous ;
Vous en croirez Orphise, & vous filerez doux.

CELIANE.

Non, te dis-je.

MARTON.

Si fait.

CELIANE.

J'y vais de ce pas même.
Et si.......

MARTON.

Vous vous croyez d'une colere extrême.
Dès que vous la verrez, adieu ces grands projets.

CELIANE.

Nous allons voir.

MARTON.

Allez & rendez-nous la paix.

SCENE IV.

DORNAN, MARTON.

DORNAN *d'un air fort troublé.*

QU'AI-JE fait ?

MARTON.

Qu'avez-vous ?

DORNAN.

Marton.

MARTON.

Eh bien ?

DORNAN.

Lucelle ! . .

MARTON.

Quoi Lucelle ?

DORNAN.

Je viens de passer auprès d'elle . . .

MARTON.

Je ne vois rien du tout de funeste à cela,
Parlez-donc.

DORNAN.

Malheureux !

MARTON.

Que regardez-vous là ?

DORNAN.

Je ne l'apperçois plus, j'ai fait une sottise.

MARTON.

Laquelle ?

DORNAN.

Apparemment elle alloit chez Orphise.

MARTON.

Peut-être. Mais encor ? . . .

DORNAN.

D'abord en la voyant,
J'ai voulu l'aborder de l'air le plus riant,
Cependant j'ai cru voir qu'elle fuyoit ma vue ;
Tout-à-coup malgré moi mon ame s'est émue,
Et voulant la punir de toutes ses humeurs,
J'ai feint en avançant de regarder ailleurs.
J'ai passé : la cruelle alloit encor plus vîte.

MARTON.

Voilà mon Glorieux, il a ce qu'il mérite.
Pourquoi donc affecter une humeur qu'on n'a pas ?
Peste soit des Amans, & de tout leur tracas !

DORNAN.

J'ai tort, je le confesse.

MARTON.

Et d'autant plus encore
Que je ne doute plus que l'on ne vous adore.

DORNAN.

Et sur quoi?

MARTON.

Vous sçavez ce qui se passe ici?

DORNAN.

Entre Orphise & Vervile?

MARTON.

Oui, Monsieur, oui, c'est lui;
C'est ce maudit Jaloux qui gâte votre Amante;
Sans lui, sans ses conseils elle seroit charmante,
Et n'écoutant alors que son cœur ingénu....

DORNAN.

Qu'entends-je?

MARTON.

C'est de là que tout est provenu,
J'y gagerois ma tête.

DORNAN.

En effet, plus j'y pense....

MARTON.

Il nous l'associoit à son extravagance.
Où Lucelle, en effet, auroit-elle formé

Le projet de sçavoir si vous aviez aimé ?
J'y reconnois son Frere ; il fait à ma Maîtresse
La même question qui, comme vous, la blesse.

DORNAN.

Ah ! ma chere Marton, quel bienfait assez grand
Peut m'aquitter vers toi ?

MARTON.

Servez-nous seulement.
L'amour de ma Maîtresse est un peu mon ouvrage
Vervile est votre ami, dissipez cet orage,
Que son inquiétude a rassemblé sur lui ;
Près d'Orphise, en un mot, devenez son appui ;
Vous avez son estime.

DORNAN.

A l'instant je la quite.
Mais je ne sçais encor quelle est ma réussite,
J'ai rassuré, promis, protesté, conjuré,
Sollicité, prié, mille fois imploré,
Point de réponse nette. Au fond elle aime encore ;
Mais au seul souvenir d'un vice qu'elle abhorre,
Son cœur qui se déchire éteint presque ses feux.
Je ne puis la blâmer ; tous soupçons sont affreux ;
Cependant j'ai près d'elle adouci leur image
Autant que je l'ai pû, pour affoiblir l'outrage.
Vervile le sçaura, je me suis apperçu
Que d'un endroit voisin son valet m'avoit vu,
J'étois à ses genoux alors ; & quelques larmes

A ce que je disois sembloient prêter des charmes;
C'est à lui maintenant, par un sage retour
De forcer son Amante à se rendre à l'amour.
J'entends le Comte; adieu. Je vais chercher Lucelle;
Tu sçais quel intérêt me rappelle auprès d'elle.

MARTON.

De son Neveu sans doute. Il sçait les visions.

SCENE V.

LE COMTE, MARTON.

LE COMTE (*riant.*)

VERVILE est excellent, il vaut des millions.
Quoi cet homme enterré depuis plus d'une année..!
Le trait est impayable .....

MARTON.

Et le double hymenée
Que va-t-il devenir ?

LE COMTE.

Nous sommes tous des fous.
Ce que l'amour produit de bisarre sur nous
Est pour mon humeur gaie un fond inépuisable.
Celui-ci de ton Sexe esclave misérable
Achete au plus haut prix le plaisir d'être aimé.

Son Iris est coquette, en est-il allarmé ?
Soupçonne-t-il ? Jamais. Il paye, il est tranquille,
Nous le voyons offrir sans cesse par la ville
Aux regards du Public, son air dupe & content.

MARTON.

C'est là ce qu'on appelle un amour de traitant.

LE COMTE.

Cet autre qu'on adore, & qui du bonheur même
Se fait un poison lent près de l'objet qu'il aime,
Gémit, se desespére au milieu des plaisirs,
Les soucis inquiets dévorent ses loisirs,
Il ne pense, ne voit, & ne rêve qu'outrage.

MARTON.

Laissez-là tous vos fous, songeons à notre ouvrage;
Ce projet si bien fait faut-il y renoncer ?

LE COMTE.

Bon, tout se renouera sans m'en embarrasser.

MARTON.

Mais Lucelle & Dornan.....

LE COMTE.

C'est une maladie
Dont toute ma famille est aujourd'hui saisie.

MARTON.

De Lucelle surtout je ne l'aurois pas cru

LE COMTE.

Songes-tu que Vervile au fou le plus connu
Pourra le disputer une lieue à la ronde
Se chercher un rival jusques en l'autre monde;
Est un de ces grands traits qu'on ne peut oublier,
Et dont je suis heureux de rire le premier.

MARTON.

Eclatez donc, Monsieur, car j'apperçois Vervile
Comme il a l'air honteux.....

SCENE VI.

LE COMTE, VERVILE, MARTON.

LE COMTE.

Venez jaloux habile
Des Amans soupçonneux le modéle à jamais;
Venez qu'on vous embrasse & que dans vos succès
Votre Oncle transporté vous admire lui-même:
Vous avez fait merveille, & depuis que l'on aime
Je ne crois pas encor qu'on se soit avisé
De se mettre à la tête un soupçon moins usé,
Plus singulier, plus neuf; eh bien ce pauvre diable
Qui d'un maudit amour victime déplorable
Nous fit mourir de rire en crévant comme un sot,
Ce Lindor trépassé te livre donc l'assaut?

Pour s'offrir à tes yeux, dis-moi, quelle figure.
A pris le revenant .....

VERVILE.

Mon Oncle je vous jure.....

MARTON.

Change-t-on bien là bas ? Vous fit-il grande peur ?
Car il faut, de la nuit qu'une sombre vapeur
A vos yeux tout-à-coup ait offert son image
Puisqu'il fait parmi nous encor tant de ravage.

VERVILE.

Vous me soupçonnez là d'étranges visions,
Je ne mérite point tant de dérisions.

MARTON.

Sans doute le défunt par quelque confidence
Offrant de son bonheur la funeste évidence,
De votre aveuglement fit tomber le bandeau ?
Comment donc ? Etre encor petit Maître au tombeau ;
C'est de la nation le vice indélébile.

VERVILE.

Cessez de m'accabler .....

LE COMTE.

Parbleu si par la Ville
Les Spectres vont jaser, comme ils ont fait pour toi,
Ils nous en apprendront de belles sur ma foi,
J'aimerois assez voir cette Histoire sécrette,

VERVILE.

Dans quel abbaiſſement votre diſcours me jette,
Vous me faites ſentir le ridicule affreux .....

LE COMTE.

Toi ridicule ? Eh non. Peut-on être amoureux
Sans vouloir que l'objet qui captive notre ame
N'ait jamais inſpiré la plus légere flamme ?
Un Rival quel qu'il ſoit, vivant ou décédé,
Doit nous troubler l'eſprit, s'il nous a précédé.

MARTON.

C'eſt raiſonner au mieux. Et votre Orphiſe eſt folle
De vouloir qu'on l'en croye à ſa ſimple parole,
Je lui prouverois moi que ſans qu'elle l'ait ſçû
Lindor avoit ſur elle un empire abſolu,

LE COMTE.

Et que s'il mourut fou, ce fut de mal connoître
A quel point de ſon cœur il s'étoit rendu Maître.

VERVILE.

Quoi vous croyez, mon Oncle, en effet qu'on l'aimât?

LE COMTE.

Il le faut.....

VERVILE.

(A l'inſtant vous blâmiez mon éclat
Juſte Ciel ... Vous riez ? .....

LE COMTE.

La merveilleuse tête !
Va, mon Neveu, poursuis & que rien ne t'arrête
C'est un Hymen rompu, mais ta nôce en effet
M'auroit moins amusé que ton humeur ne fait,
Dans cet autre baiser je veux t'en rendre grace.

VERVILE.

Se pourroit-il qu'Orphise .....

MARTON.

On dit qu'elle ménace
De rester fille encor pour vous punir .....

VERVILE.

Non, non,
Ou quelqu'autre à son cœur, ou j'aurai mon pardon
Je m'en vais à ses pieds lui montrer ma tendresse
Ma crainte sur Lindor étoit une foiblesse
Je viens de la sentir, je n'en parlerai plus
Orphise n'aura rien à craindre là-dessus.

MARTON.

Quoi, sérieusement ! .....

VERVILE.

Je ne suis plus le même,
Vous m'avez corrigé, mon Oncle, ...

LE COMTE.

Moi?

VERVILE.

Vous-même.

LE COMTE.

Comment ? .....

MARTON.

Le ridicule a toujours ſon effet
Il triomphe où l'aigreur n'eut peut-être rien fait.

LE COMTE.

Ah ! je ſuis enchanté de te voir raiſonnable.
Allons Marton, ſuis moi .....

SCENE VII.

VERVILE.

Que de honte m'accable !
Mais où donc ai-je pris ce travers ſingulier
D'être jaloux d'un mort ? Il le faut oublier.
Il faut du cœur d'Orphiſe arracher cette idée.
Sa Tante à cet oubli peut l'avoir décidée
Je les vois toutes deux ....



SCENE

SCENE VIII.

ORPHISE, CELIANE VERVILE.

VERVILE.

Orphise, quel espoir
Laissez-vous à l'Amant qui n'ose plus vous voir.

CELIANE.

Nous nous sommes trompés sur votre jalousie,
Ma Niéce en fait un crime, & nomme phrénésie
Ce que nous appellions un effet de l'amour.
Il faut que (comme on dit) chacun parle à son tour
Elle m'a bien changée . . . . .

VERVILE.

Ah, vous m'êtes contraire
Vous qui m'aviez promis un secours nécessaire !

CELIANE.

On ne sçait que répondre à tout ce qu'elle dit.

ORPHISE.

Ma Tante eut-elle encor sûr moi plus de crédit,
Avez-vous espéré qu'elle me fit entendre
Qu'un mouvement jaloux vient d'un amour bien tendre ?

Non non, je connois trop la source qui produit
Le triste sentiment qui près de moi vous nuit,
Que je craignis toujours, que je déteste encore,
Que désavoue enfin l'amour qu'il déshonore;
Comme la défiance avilit l'amitié.

CELIANE.

Des jaloux en ce cas je n'aurai plus pitié.

ORPHISE.

Peut-on jamais unir des choses si diverses?
Si l'amour avec soin fuit les moindres traverses;
Si sa douce puissance unit les volontés,
S'il donne à deux Amans que sa force a domptés,
Et les mêmes desirs & presque la même ame;
De courroux au contraire un soupçon nous enflamme
Tout accord est brisé. L'un ami de la paix
Dans tout l'objet aimé fait trouver des attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il dit, ce qu'il fait, ce qu'il pense,
Augmente le bonheur avec la confiance.
L'autre enfante le trouble & la confusion,
Séme partout l'outrage, offense la raison .... ;
Ne m'interrompez point, je peins votre manie.

VERVILE.

Eh bien! accablez-moi de mon ignominie.

ORPHISE.

Du véritable amour, l'amour-propre est l'effroi;
Concentré dans lui-même, & toujours plein de soi
C'est lui seul qui produit la jalousie amére;

Que nourrissent encor l'humeur, le caractére.
L'amour dès qu'il est pur, a-t-il d'autres plaisirs
Que d'enchanter toujours l'objet de ses desirs ?
Peut-il l'inquiéter & voir couler ses larmes ?
Connoissez-le ; il fait fuir devant lui les allarmes.
Un Jaloux corrompt tout : la gaieté n'est pour lui
Que légéreté pure, ou, peut-être, un oubli ;
Le silence un affront, l'esprit un artifice,
Enfin, tout ce qu'il voit il le voit comme un vice ;
Et sa farouche humeur ressemble à ce miroir,
Fait pour changer les traits de qui cherche à s'y voir.

CELIANE.

A tout ce qu'elle dit il n'est point de réplique.

ORPHISE.

Quel plus grand ennemi qu'un Amant fanatique,
Qui sans preuve toujours & pour rien s'affligeant,
Soupirant malgré lui, veut plaire en outrageant;
Car voilà les Jaloux. Et vous voulez Vervile
Que j'excuse dans vous en esclave docile,
L'injurieux soupçon que vous m'osez montrer?

VERVILE.

Je ne l'ai plus, Orphise, & je viens vous jurer
Sur l'amour de Lindor un éternel silence.

CELIANE.

Ah ! s'il n'en parle plus, c'est une différence.

VERVILE.

Orphise, laissez-vous attendrir par mes pleurs.

CÉLIANE.

Regarde-le, ma Niéce, & finis ses malheurs.
Qu'il a l'air tendre & vrai ! dis un mot.

ORPHISE.

Non, Madame;
Je dois auparavant m'assurer de son ame.
Un soupçon passager & suivi de remords,
Doit près de moi sans doute adoucir tous ses torts.
Je n'ai qu'un mot à dire. Ecoutez-moi, Vervile,
Je veux du tems encor, devenez plus tranquille,
Prouvez-moi qu'en effet vous n'êtes plus jaloux,
Et mon cœur est tout prêt à s'expliquer pour vous.
Mais si je vous revois la moindre défiance
Je jure d'éviter jusqu'à votre présence,
Je vous laisse y penser.

VERVILE.

Ah ! je suis trop heureux.
C'est prononcer ma grace, & couronner mes feux.



SCENE IX.

VERVILE, PASQUIN.

PASQUIN *bas.*

Tout me force à parler mon dépit, ma vengeance,
Mon devoir.

VERVILE.

Que veux-tu?

PASQUIN.

Me faire violence,
Vous quitter.

VERVILE.

Et pourquoi?

PASQUIN.

Je haïs la trahison,
J'en viens de découvrir une dans la maison.
C'est un exemple à fuir. J'ai des mœurs, & peut-être
Je pourrois devenir moins fidele à mon Maître.
Souffrez que j'aille ailleurs assurer ma vertu.

VERVILE.

De quelle trahison ici me parles-tu?

PASQUIN.

Je l'ai vue, il suffit.

VERVILE.

Veux-tu bien me l'apprendre?

PASQUIN.

Monsieur, c'est une horreur que je crains de répandre.

VERVILE.

Parle. J'en suis l'objet?

PASQUIN.

Si je vous dis cela

Vous voudrez tout sçavoir. Et puis . . . . .

VERVILE.

A ce mot-là

Je comprends que c'est moi qu'on trahissoit. Acheve.

Explique-moi, Pasquin.

PASQUIN.

Je ne puis

VERVILE.

Point de tréve.

PASQUIN.

Vous serez en courroux.

VERVILE.

N'y suis-je pas bourreau?

PASQUIN.

Vous le voulez ?

VERVILE.

Eh bien.

PASQUIN.

Ce n'est plus au tombeau
Que vous devez chercher vos Rivaux près d'Orphise.
Les amis ! . . . ah ! Monsieur, que l'homme se déguise !
Sur qui peut-on compter ?

VERVILE.

Quoi ! Dornan ? . . . . . en effet
Ma Sœur vient à l'instant de me conter un fait ;
Sans la regarder même il a passé près d'elle.

PASQUIN.

Je le crois. Il en veut à d'autres que Lucelle.
Oui, je l'ai vu d'Orphise embrasser les genoux ;
Lancer sur cet objet les regards les plus doux.
Il faut que je vous peigne ici leur attitude.

Pasquin se met à genoux & fait le passionné.

Je suis Dornan, & là, Monsieur, c'est votre prude ;
Je lui saisis la main que je mouille de pleurs,
(Car j'en ai vu couler de ses yeux séducteurs,)
J'insiste, je la presse, elle est toujours muette.
Signe excellent, je crois ! aussi je me rejette
Sur la divine main que je baise. . . . . .

VERVILE *troublé & mettant la main sur son épée.*

Ah cruel!

Tu mourras.

PASQUIN.

Doucement. Ceci n'est pas réel;
Je ne fais qu'imiter, Monsieur.

VERVILE *se remettant.*

Tu sçais écrire?

PASQUIN.

Assez mal.

VERVILE.

C'est assez pourvû qu'on puisse lire.

PASQUIN.

De quoi s'agit-il donc?

VERVILE.

Il faut que ton Billet
Soit par un Inconnu remis.

PASQUIN.

Mais, s'il vous plaît,
Que contiendra l'Epitre? A qui parviendroit-elle?

VERVILE.

Suis-moi. Je vais punir le Traître & l'Infidele.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

DORNAN *un billet à la main.*

J'AI beau faire, l'adresse est juste de tout point,
Ce Billet est pour moi. Mais je ne conçois point
D'où j'ai pu m'attirer cet appel qui m'étonne.
Au milieu de la nuit ..... Et suivi de personne.
La chose est claire, il faut qu'un ennemi secret ...
Quand, comment; & par où me le suis-je donc fait?
Voilà ce que j'ignore: à moins qu'un badinage
N'ait fait imaginer ce singulier message;
C'est-là le plus probable. Allons j'irai toujours.
Nous verrons ce que c'est .....



SCENE II.

DORNAN, MARTON.

MARTON.

Comment vont les amours?
Avez-vous joint Lucelle? .....

DORNAN.

En vain je l'ai cherchée,
L'ingrate obstinement à mes yeux s'est cachée.
Son cœur n'est plus à moi .....

MARTON.

Bon.

DORNAN.

Rien n'est plus certain.

MARTON.

Vous ne le croyez pas au fond?

DORNAN.

Quoi ce dédain .....?

MARTON.

Vous paroît comme à moi, l'ouvrage de son Frere,
Soyez de bonne foi.

DORNAN.

Quelquefois je l'espére,
Mais un moment après . . . . .

MARTON.

L'amour propre irrité
A vos regards alors cache la vérité :
C'est ce qu'il fait par-tout. Mais où l'amour domine
Du découragement l'espérance est voisine.
Et vous comptez encor, tout aussi bien que moi,
Sur le cœur de Lucelle & sur sa bonne foi.

DORNAN.

Il est vrai qu'on n'en eut jamais une pareille.

MARTON.

Qu'ai-je dit ? Le voilà cet espoir qui s'éveille.
Vous êtes bien ainsi.

DORNAN.

Je la vois.

MARTON.

Bon, tant mieux.
Quittez-moi ; mais sortez en homme sérieux,
En Amant agité de quelque trouble extrême.
Ne vous éloignez pas cependant. Tâchez même
De ce que nous dirons d'entendre quelques mots,
Et venez tout-à-coup nous surprendre à propos.
Allons, l'air affligé. Sortez vîte.

SCENE III.

LUCELLE, MARTON.

MARTON.

Il m'étonne,
Je n'ai vû cet excès de tendresse à personne.

LUCELLE.

Que dis-tu?

MARTON.

Vous voilà? Je parlois d'un Amant
A qui je viens de voir un chagrin violent.
Je le plains tout-à-fait.

LUCELLE.

Qui? Dornan?

MARTON.

Oui, lui-même.

LUCELLE.

En vérité, Marton, si c'est ainsi qu'on aime.....
C'est la seconde fois qu'il passe auprès de moi
Sans me dire un seul mot, sans s'arrêter.

MARTON.

Ma foi,
Vous l'avez aujourd'hui reçu d'une maniere.....

LUCELLE.

Eh qu'a t'il fait, dis-moi, pour vaincre ma colere?

MARTON.

Qui n'étoit pas bien vive.

LUCELLE.

Ah, beaucoup.

MARTON.

Moins que rien,
Colere de commande.

LUCELLE.

Eh, Mais. Je sçais très-bien...;

MARTON.

Oh l'on n'est pas toujours ce que l'on veut paroître.
Votre plus grand courroux étoit de n'y pas être?
Et le méritoit-il?

LUCELLE.

N'avoit-il pas aimé?
Son silence, Marton, me l'a trop confirmé.

MARTON.

Vouliez-vous qu'il prévit, sans vous avoir connue,
Que vos appas un jour arrêteroient sa vue?
Et que se défendant de plaire & de sentir,
Il demeurât novice afin de s'assortir?
Je vous rends malgré vous un peu plus de justice,
Et ce n'est pas de vous que vient un tel caprice.

Sans Vervile . . . . .

LUCELLE.

Comment ? . . . . .

MARTON.

Ne l'en défendez point.

LUCELLE.

Mon frere . . . . .

MARTON.

Pouvez-vous l'en croire sur ce point?

LUCELLE.

Qui t'a dit ? . . . . .

MARTON.

Est-il fait pour servir de modéle,
Lui dont la jalousie a tourné la cervele ?
Qu'il garde pour lui seul son amour inquiet
Qui semblable à la haine en produit tout l'effet,
Et qui pour un clin d'œil, un mot, une misere,
Des éclaircissemens se porte à la colere.
De votre jeune cœur on a troublé la paix ;
Car vous aimez Dornan.

LUCELLE.

Marton . . . . .

MARTON.

Vous l'aimez.

LUCELLE.

Mais . . . .

MARTON.

Point de mais, vous l'aimez, vous dis-je, il vous adore.

LUCELLE.

S'il étoit vrai, Marton.

Marton fait signe à Dornan de se jetter aux pieds de Lucelle.

SCENE IV.

LUCELLE, DORNAN, MARTON.

DORNAN *aux pieds de Lucelle.*

En doutez-vous encore ?

LUCELLE.

Ah Ciel ! tu le sçavois près de nous.

MARTON.

J'en conviens ;
Mais je vous préparois à d'autres entretiens
Que ceux que vous dictoit l'humeur de votre frére.

DORNAN.

N'écoutez à présent que votre caractere,
Soyez simple, Lucelle, & je suis trop heureux.

Vous en croirez mon cœur, vous comblerez mes vœux.

LUCELLE.

Ne m'avoir pas montré la moindre jalousie !

DORNAN.

Si mon ame en effet n'en étoit pas saisie.
Devois-je feindre ?

LUCELLE.

Non, il falloit la sentir.

DORNAN.

J'en aurois à présent le plus vif répentir.
Lucelle, elle auroit fait le malheur de ma vie.

LUCELLE.

La preuve de l'amour c'est cette jalousie.

MARTON.

Allez, Mademoiselle, écartez pour jamais
Ces faux raisonnemens qu'un Frere vous a faits.

DORNAN.

L'amour pur & sans art veut des preuves plus sûres,
Et les moindres soupçons lui semblent des injures :
Ne soyons point jaloux, Lucelle, & que nos feux
Ne nous servent jamais qu'à nous trouver heureux.

MARTON.

Sans mon aide tous deux vous étiez au supplice.
Convenez que je viens de vous rendre service.
à Lucelle.

Eh bien la jalousie ?

LUCELLE.

Elle n'est plus pour moi

Qu'un sujet de remords, & qu'un objet d'effroi.

Je reconnois ma faute.

DORNAN.

Ah ! ma joie est trop vive.

Je vous aimai, Lucelle, innocente, naive,

Vous reparoissez donc telle que vous étiez.

LUCELLE.

Vous oublierez mes torts ?

DORNAN.

Ils sont tous oubliés.

Mais vous ne suivrez plus les conseils de Vervile.

LUCELLE.

Quelqu'effort qu'il pût faire il seroit inutile.

L'amour m'en donnera.

DORNAN.

N'en prenez que de lui.

MARTON.

Vous ne finirez pas, je pense, d'aujourd'hui.

Allons chez ma Maîtresse ; & tâchez pour un Frere

Que son juste dépit se calme ou se modére.

DORNAN.

Je vais vous y rejoindre, & m'unir avec vous

pour la forcer de prendre un sentiment plus doux.

SCENE V.

DORNAN.

QUELLE félicité! cependant cette Lettre ...
Un inconnu, dit-on, est venu la remettre.
Voyons quelle heure il est. Il me reste du tems.
Allons auprès d'Orphise employer ces momens
A servir un ami qui doit être mon Frere,
Et que j'aimai toujours malgré son caractere.
Soupçonner ce qu'on aime; à mon gré, c'est unir
Et l'amour à la haine, & la peine au plaisir.

SCENE VI.

PASQUIN.

L'Y voilà. Par ma foi la poursuite est fort vive.
C'est la dixieme fois. A moins que l'on n'y vive
On ne peut chez la Dame être plus assidu.

SCENE VII.

VERVILE, PASQUIN.

VERVILE *fort agité.*

Pasquin notre Billet a-t-il été rendu ?

PASQUIN.

Monsieur, c'est bien le vôtre : il peut avoir des suites,
Vous me garantissez en ce cas des poursuites ?
D'ailleurs j'ai réflechi sur votre noir projet,
Monsieur, pour vous vanger vous vous trompez d'objet.
Parbleu, plus vous menez, vous autres du grand monde,
Une vie douce, aisée, où tout bien vous abonde
Moins vous en faites cas ; nous autres, gens de rien,
Nous ne voulons que vivre, & c'est-là le vrai bien.
Nous aimons comme vous, on nous trompe de même,
Car dans tous les états une femme est la même :
Mais allons-nous crier haro sur le fripon ?
Il a fait son métier. Pour la friponne, bon,
On la quitte. Veut-on lui dire quelque injure,
C'est passe-tems permis ; mais d'une égratignure
Ce seroit trop payer un pareil accident.

VERVILE.

Qu'en tout ce que tu dis tu peins bien ton néant !

Quoi ! je pourrois souffrir, sans en tirer vengeance,
Le mépris le plus fort, & la plus vive offense !
Moi, qu'Orphise dédaigne, & qu'un ami trahit !
Parle, as-tu fait porter l'écrit dont il s'agit ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

VERVILE.

La nuit vient, où Dornan peut-il être ?

PASQUIN.

Hélas ! il vient encor d'y rentrer mon cher Maître.

VERVILE.

Où ?

PASQUIN.

Là.

VERVILE.

Chez qui ?

PASQUIN.

Parbleu chez Orphise.

VERVILE.

Dornan ?

PASQUIN.

Lui-même.

VERVILE.

Tu l'as vû ?

PASQUIN.

De mes yeux, à l'instant

Il est à ses genoux.

VERVILE.

Sors.

PASQUIN.

Pourquoi?

VERVILE.

Sors, te dis-je.

PASQUIN.

Vous laisser seul ainsi.....

VERVILE.

Ta présence m'afflige;

Sortiras-tu?

PASQUIN.

Monsieur.......

VERVILE.

Je le veux.

PASQUIN.

J'obéis.

SCENE VIII.

VERVILE.

VOILA donc tous les droits de l'amitié trahis.
L'amour assassiné dans mon cœur par Orphise ;
Non, je ne l'aime plus, je la hais, la méprise,
Je la veux accabler des dédains les plus forts.
Mais toi, perfide ami, redoute mes transports...
Eh quoi ! je ne vais pas dans cette maison même
Le percer mille fois près de l'objet qui l'aime ?
Qui peut donc m'arrêter ! Mais je le vois, c'est lui.

SCENE IX.

VERVILE, DORNAN.

VERVILE.

NOUS n'irons pas plus loin lâche & perfide ami.

DORNAN.

Vervile, quel projet ! ah Ciel ! quoi cette lettre
Qu'un inconnu tantôt est venu me remettre
Est d'un ami ?

VERVILE.

Quel titre ! & qu'il est profané !
Défends-toi lâche.

DORNAN.

Arrête un transport effrené.

SCENE X.

ORPHISE, MARTON, VERVILE, DORNAN, LUCELLE.

MARTON.

Quelle nouvelle scène apprêtez-vous encore ?

VERVILE.

J'allois punir l'objet que ta Maîtresse adore.

DORNAN.

Et c'est moi?

VERVILE.

Vous, perfide !

MARTON.

Autre accès de ce jour.

LUCELLE.

Eh non, non, c'est pour moi qu'il ressent de l'amour.

VERVILE.

Lui? que Pasquin a vu pleurant aux pieds d'Orphise.

DORNAN.

J'y demandois ta grace.

ORPHISE.

Il me l'avoit surprise ;

Sa pressante amitié, qu'ici vous offensés
Avoit presque adouci tous vos travers passés ;
Peut-être aujourd'hui même à pardonner trop
prompte.....

MARTON.

Fort bien ; voici la Tante, un Notaire & le Comte.

SCENE XI.

Les mêmes, LE COMTE, CELIANE, UN NOTAIRE.

CELIANE.

Les voilà réunis.....

LE COMTE.

Nos contrats sont tous faits;

Il nous faut profiter de ce moment de paix.
Mais comment ! j'apperçois sur leurs sombres visages

Quelque ſigne de trouble & de nouveaux nuages.

CELIANE.

Qu'eſt-ce donc mes Enfans? Tout étoit effacé.
Penſeriez-vous encor à ce qui s'eſt paſſé?

MARTON.

Nous avons du nouveau, Monſieur, à vous apprendre.

LE COMTE.

Encor des Rêvenans?

CELIANE.

Quelle eſt donc cette eſclandre?

MARTON.

C'eſt un Rival vivant dont il eſt queſtion.

LE COMTE.

Quel eſt-il?

MARTON.

Son ami.

CELIANE.

Dornan?

MARTON.

Lui-même.

CELIANE.

Bon!
Vraiment il vous ſied bien d'en vouloir à ma Niéce.

LUCELLE.

Ne le méprisez point, & que votre erreur cesse.
Il ne l'aima jamais.

CELIANE.

Pourquoi donc ? ...

LE COMTE.

Et parbleu
C'est que votre Adonis pour rien aura pris feu,
Qu'il a perdu l'esprit

MARTON.

Voilà le mot, Madame.

CELIANE.

La jalousie encor a donc troublé votre ame ?
Eh quoi mon cher Vervile avez-vous pu penser ? ...

VERVILE.

Je suis un malheureux qui ne sçait qu'offenser.
Je me trompois, Dornan, & je t'en fais excuse
Je te croyois un traître, & l'on me désabuse.
Tu servois un ingrat, qui tout à sa fureur ....

DORNAN.

Que ne suis-je le seul qu'offense ton erreur !

LE COMTE.

Bagatelle, passons toujours aux signatures
Donnez-moi ces contrats & que nos deux futurs

ORPHISE.

La liberté, Monsieur, borne aujourd'hui mes vœux.
Soupçonner sans raison un ami généreux,
Et sans autre examen attenter à sa vie,
C'est jusques à l'excès porter la phrénésie.
Vervile vous sçavez ce que je vous ai dit ;
Plus d'Hymen avec vous.

VERVILE.

Je demeure interdit.

DORNAN.

Ah, malheureux Vervile....

VERVILE.

Ah! Dornan, si tu m'aimes.....

ORPHISE.

Vous avez en un jour réuni les extrêmes.
Jaloux d'un Amant mort dont je fis peu de cas,
Vous deviez l'être encor de qui ne m'aime pas.

LE COMTE.

Le trait est sans égal!

DORNAN.

Eh bien aimable Orphise,
De ses transports jaloux c'est la derniere crise.

CELIANE.

Ma Niéce.....

LE COMTE.

Parlez ferme.

CELIANE.

Oui ma Niéce, il le faut,

Et je prétends.....

ORPHISE.

Ma Tante.....

MARTON.

Encor un peu plus haut.

CELIANE.

A la fin je pourrois.....

ORPHISE.

En croire votre Niéce.

Pour elle je connois toute votre tendresse,
Et vous ne voulez pas violenter son cœur.

CELIANE, *d'un ton plus bas.*

Vraiment non.

MARTON.

Vous cédez?

ORPHISE.

C'est faire mon bonheur.

Laissez-moi toujours libre occupée à vous plaire,
De cet événement chercher à me distraire.

Vervile. .....

De ma raison, Monsieur, je vous dois le retour,
Puissiez-vous comme moi surmonter votre amour.

VERVILE.

Ah! je ne le pourrai peut-être de ma vie.
Inhumaine, arrêtez.

ORPHISE.

Tout veut que je vous fuye.

Elle sort.

SCENE XII.

LE COMTE, VERVILE, DORNAN LUCELLE, MARTON, LE NOTAIRE, CELIANE.

VERVILE *ironiquement les trois premiers vers.*

Elle a raison. Je suis un monstre à tous les yeux.
Un amour aussi fort lui doit être odieux,
Est-ce à moi d'inspirer jamais de la tendresse?
Orphise eut à coup sûr fait grace à ma foiblesse,
Si son cœur n'avoit pas quelque penchant secret.
Oui, j'ai quelque Rival, oui quelqu'autre lui plaît.
Malheureux que je suis! faut-il encor que j'aime.
Plein de soupçons affreux, & d'un dépit extrême,
Loin de tous les regards, loin d'Orphise & de vous,
Je vais par mille maux effrayer les Jaloux.

Il s'en va.

SCENE XIII. & derniere.

LE COMTE, DORNAN, LUCELLE, MARTON, LE NOTAIRE.

LE COMTE *riant.*

Quel fou ! notre roman va mal pour le Notaire.

MARTON.

Ne vous reste-t-il pas un mariage à faire ?

LE COMTE.

De Dornan & Lucelle ? Ils ne m'en parlent point,
Et je ne veux gêner personne sur ce point.
Allons, déchirons tout.

LUCELLE, *à Marton.*

Ah Ciel que va-t-il faire ?

DORNAN.

Ah ! Monsieur, couronnez l'amour le plus sincere.
Je tombe à vos genoux.

LE COMTE *à Lucelle.*

Le veut-on ?

MARTON.

Oui, Monsieur ;

LE COMTE.

Oh! je signe, en ce cas, du meilleur de mon cœur.

à Dornan.

Mais toi ne vas jamais quittant ton air tranquille.
Me faire à tes dépens, rire ainsi que Vervile.

MARTON.

Conseil hors de saison. Nos Epoux, Dieu merci,
N'ont pas, vous le sçavez, de tels défauts ici.

Fin de la Piéce.



L'ENTÊTEMENT,

COMÉDIE

EN VERS ET EN UN ACTE.

Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 5 Juin 1758.

AVERTISSEMENT.

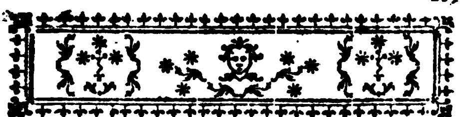
LA ſource de la plus grande partie des ridicules de notre ſiécle eſt d'avoir attaché quelque importance à tous ces riens qui nous aſſiégent. Si nous laiſſions notre raiſon remettre les choſes à leur véritable prix, tout rentreroit bientôt dans un meilleur ordre, & l'on ne verroit plus une nation aimable & polie, ſe diviſer & ſe déſunir avec humeur pour les opinions les plus biſarres & ſouvent les plus indifférentes : c'eſt ce qu'on a ſur-tout éprouvé dans la querelle des deux muſiques, & c'eſt ce qui a donné naiſſance à cette petite Comédie. L'action, les ſituations, le mouvement en ſont peu conſidérables, mais on n'avoit en vue que de tracer ce caractère d'Entêtement frivole, qui nous fait tous les jours ſacrifier de véritables intérêts, aux ſonges de notre imagination & aux chimères de notre eſprit.

La mésure des vers dans lesquels cette Comédie est écrite, peu familiere encore au Théatre, avoit réussi à ce grand homme à qui il sied si bien de tout tenter, on a osé marcher à cet égard sur ses traces ; malheureusement on n'imite pas le génie aussi facilement que les formes sous lesquelles il se présente.

NOMS DES ACTEURS.

ARAMINTE.	
CELIE,	Niéce d'*Araminte.*
DERVAC,	*Amant de Célie.*
CLINDOR,	*Ami de Dervac.*
ARGANT,	*Amant de Célie.*

La Scène est chez Araminte.



L'ENTETEMENT, COMÉDIE EN VERS ET EN UN ACTE.

Alter rixator de lanâ sæpè caprinâ
Propugnat nugis armatus... Hor. Ep. 18. Lib. 3.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DERVAC, CLINDOR.

CLINDOR.

J'AI répondu de toi, de ton esprit,
De ton humeur, & que n'ai-je pas dit ?
On peut te croire après mon témoignage
Un homme aimable, & déja cette rage,
Cette fureur d'épouser tes avis

Et de vouloir qu'en tout ils soient suivis,
L'entêtement que tu devois exclure
Nous ménaçoient hier d'une rupture.

DERVAC.

Mon cher ami, c'est un peu ton malheur,
Je te l'ai dit, tu vois tout dans ta peur.

CLINDOR.

Tu me prends donc pour un visionnaire ?
Il n'est pas vrai qu'oubliant trop de plaire
Je t'apperçus presque au moment fatal
De voir ici préférer ton Rival ?

DERVAC.

Le triste Argant ? Ce fade personnage,
Ce Magistrat au doucereux langage
Qui toujours songe à complaire à quelqu'un
Et pour penser prend l'ordre de chacun.

CLINDOR.

Premierement, tu t'en fais une image
Qui n'est pas juste, il est doux, il est sage.
Il aime à plaire à la société,
Et s'en est fait une nécessité.

DERVAC.

Je m'en rapporte à Madame Araminte
Qui sur ce ton devant nous s'en est plainte.
Se pourroit-il qu'avec son bel esprit,
Qu'avec ses airs la Dame consentit

A lui donner Célie en mariage ?
Je lui conviens parbleu bien d'avantage
Je ſçais penſer . . . .

CLINDOR.

Il faut te l'accorder
Mais par malheur tu ne ſçais pas céder.
Ta Vanité (car je dois te le dire)
Sur tout le monde exerce ton empire,
Ce que tu vois eſt toujours le mieux vu
Et d'arguments abondamment pourvu,
Sur quelque rien ou ſur une fadaiſe
Voilà mon fou qui va ſoutenir Théſe,
Et qui briguant l'honneur de l'emporter,
Met tout au pis, ſans jamais conſulter
Ni la raiſon ni ſon intérêt même.

DERVAC.

Je devrois donc être un ſot par ſiſtême,
Et m'impoſant d'inſupportables loix
Quand j'ai raiſon . . . . .

CLINDOR.

Eh dis, quand tu le crois
Car de vingt fois il en eſt au moins ſeize
Ou je te vois gros de quelque hypothéſe
Nous enfanter au milieu de tes cris
Des viſions dont chacun eſt ſurpris:
Si nous vivons encor d'intelligence,
C'eſt, tu le ſçais, grace ma complaiſance,

Je taupe à tout, mais la Tante parbleu
Ne promet pas de te donner beau jeu.
Et veuve & femme, il faut qu'elle domine
C'est de son sexe un droit si légitime.
Ajoute encor que se piquant d'esprit
Sa vanité très-aisément s'aigrit,
(Car c'est l'usage) & tu pourras comprendre
A quel succès tu dois ici t'attendre,
Célie est riche, elle est belle & te plaît
Tu la perdras.......

DERVAC.

Eh bien sois satisfait,
L'amour triomphe & sur mon caractére
Je veux qu'il gagne une victoire entiere.
Non, je n'ai plus d'opinion sur rien,
Je suis muet, s'il le faut.......

CLINDOR.

C'est fort bien
Tu vas pousser les choses à l'extrême;
Est-ce donc là triompher de soi-même?
Ne point parler ou toujours s'entêter
Sont deux excès qu'il faudroit éviter.
Pense une fois sans être à la torture,
Que tu n'es pas la seule créature
Que la raison éclaire parmi nous.

DERVAC.

Je l'ai promis, & me voilà très-doux,
Très-complaisant.....

CLINDOR.

En ce cas, tu vas plaire,
Et je réponds ici de notre affaire.
Oui, je verrai ton bonheur assuré,
Par cet hymen que j'ai tant désiré;
Mais Araminte . . . . .

SCENE II.

ARAMINTE, DERVAC, CLINDOR.

ARAMINTE (*à Dervac.*)

AH vous voilà? J'espére
Que l'on pourra sans vous mettre en colere
Etre aujourd'hui de quelque opinion,
Car vous m'aviez prise hier en guignon.

DERVAC.

Qui moi! Madame . . . . .

ARAMINTE.

Oui vous.

DERVAC.

Je me rappelle
D'avoir peut-être un peu trop mis de zéle
A soutenir . . . . .

ARAMINTE.

Ah! du zéle est charmant,
Le mot est doux Monsieur assurément,
Il n'a tenu qu'à moi d'être certaine
Que je n'avois qu'une éloquence vaine,
Et qu'avec vous, d'esprit & de raison
Je ne pouvois faire comparaison.

CLINDOR.

Ah mon ami n'eut jamais cette idée,
Votre querelle est ici mal fondée,
Ne sçait-il pas votre goût pour les vers,
Pour la musique & pour les arts divers?
Votre réproche est très-peu légitime,
Il a du goût, Madame, il vous estime
Vous le voulez plaisanter à coup sûr.

ARAMINTE.

Non. Il me mit vingt fois au pied du mur,
Il me voulut gager son bien, sa tête .....
C'est là je crois une façon honnête
De dire aux gens qu'on les prend pour des sots

CLINDOR.

En vérité, c'est abuser des mots
Ainsi que moi, Dervac sçait à merveille
Ce qu'il vous doit .....

ARAMINTE (*à Clindor.*)

Oh ça, je vous conseille
De vouloir bien un peu le rassurer

Sur mon esprit qu'il sembloit dénigrer.
Je ne veux pas passer pour virtuose ·
Mais pour du sens chacun en a sa dose
Et je veux croire en effet que j'en ai.

DERVAC.

Rien n'est plus sûr, cet article est jugé
Notre dispute en est un témoignage.

CLINDOR.

Il s'est rendu, que faut-il d'avantage?

ARAMINTE.

Oh sur ce pied je le trouve charmant,
Je le disois ce matin franchement
Avec son air, son esprit, sa figure,
C'étoit un tort à la folle nature
De l'avoir fait un peu trop entêté,
Mais il se rend.....

DERVAC.

Madame, en vérité
Je voulois voir.....

ARAMINTE.

Si j'étois une bête
N'est-il pas vrai? Vous êtes trop honnête
Si vous pensez que je le sois un peu
Pour me le dire & m'en faire l'aveu.

DERVAC.

Je suis bien loin, d'une pareille idée

Du premier jour je vous ai regardée
Comme une femme au dessus du commun :
Je l'avouerai, j'ai le vice importun
De ne pas croire à tant de renommées
Qu'un jugement un peu prompt a formées,
Je veux tout voir, tout juger par mes yeux ;
Mais vous n'avez rien à redouter d'eux.

ARAMINTE.

Voilà mes gens, voilà ceux que j'estime,
J'étois donc folle en vous faisant un crime
D'un examen nécessaire aujourd'hui ;
Car nous avons des illustres ici,
Dont on ne sçait d'où leur éclat peut naître,
C'est la faveur qui leur a donné l'Etre,
On s'accoutume à respecter leur nom,
On les recherche, on les court, les voit-on ?
Le piedestal échappant à la vue
Met avec nous de niveau la statue.

CLINDOR.

Laissons aller le monde comme il est,
Il vit d'erreurs, eh qu'importe en effet
Qu'à ces égards on puisse nous séduire ?

ARAMINTE.

Comment qu'importe ? Et moi j'ose vous dire
Que là-dessus tout est fort important.

CLINDOR.

Hors la raison tout est indifférent.

DERVAC.

Il parle là comme un ſage de Gréce.

ARAMINTE.

Oh conſultez un peu notre foibleſſe,
A nos loiſirs il faut de l'aliment;
L'eſprit, je crois, eſt le plus innocent,
Et ce n'eſt pas une choſe arbitraire;
Le talent ſeul doit aſpirer à plaire.
Par où Lycas a-t-il donc mérité
D'être partout bien prôné, mieux renté?
C'eſt un eſprit à viſions cornues
Qui s'évapore & ſe perd dans les nues.

DERVAC.

Mais je connois du mérite à Lycas.

ARAMINTE.

Lui du mérite? Eh non il n'en a pas.
Voyez plutôt ſa nouvelle brochure,
En pouvez-vous ſoutenir la lecture?

DERVAC.

Très-bien, Madame, & vous m'étonnez fort
D'imaginer qu'il faille quelque effort
Pour achever ce Roman admirable.

ARAMINTE.

Vous l'admirez?.....

DERVAC.

Je le crois préférable

A ce qu'on lit ici depuis dix ans.

CLINDOR.

C'est afficher du goût pour les Romans.

DERVAC.

Vraiment je crois que rien n'est plus utile

CLINDOR (*bas.*)

Quelle pitié ! . . . . .

ARAMINTE.

J'y suis plus difficile;
Premierement je crois qu'il faut des mœurs.

DERVAC.

Celles du tems sont celles des Auteurs

CLINDOR.

Tant pis pour eux s'ils ont celles des autres,
Leur mission est de changer les nôtres

ARAMINTE.

En second lieu, l'imagination,
Le stile pur & sans prétention.

DERVAC.

Ecrit-on mieux que Lycas? . . . . .

ARAMINTE.

Oui, sans doute

DERVAC.

Nenni parbleu . . . .

CLINDOR (*à part.*)

Te voilà ſur la route
De te brouiller une ſeconde fois.

DERVAC.

Quel droit a-t-on de me donner les loix,
M'apprendra-t-on à me connoître en ſtile?

CLINDOR. (*à part.*)

Eh parois-lui Dervac moins indocile.

DERVAC.

Lycas écrit très-bien, voilà mon mot;
Je le ſoutiens, ſi l'on me croit un ſot,
On a grand tort . . . .

ARAMINTE.

Si vous penſez vous-même
Que je le ſois, je vous réponds de même
Ce que je dis tout Paris l'a penſé.

DERVAC.

Auriez-vous cru m'avoir embarraſſé?
Je crains d'avoir pour moi la voix publique,
De toute erreur c'eſt l'obſcure fabrique,
Il écrit bien & très-bien . . . .

ARAMINTE.

Et fort mal
C'eſt mon avis.

DERVAC.

Qui peut nous être égal.
Avoir raison m'est chose familiere,
Mais je ne sçais si dans ma vie entiere
Je l'eus jamais plus qu'à ce moment-ci.
Vous vous trompez . . . . .

ARAMINTE.

Eh non vous dis-je.

DERVAC.

Eh si

CLINDOR.

Encor? . . . . .

DERVAC.

Adieu, c'est aussi trop de géne.

CLINDOR (*le retenant.*)

Arrête donc, ami, qu'il te souvienne.



SCENE III.

ARAMINTE, ARGANT, DERVAC, CLINDOR.

ARAMINTE.

Vous paroissez fort à propos Argant.

ARGANT.

Cela m'arrive ici bien rarement.
Je m'étudie à plaire à tout le monde,
Mais à mes vœux il n'est rien qui réponde;
Et je déplais toujours sans le vouloir.

ARAMINTE.

Vous me plaisez à présent . . . . .

ARGANT.

Quel espoir!

ARAMINTE.

De ce moment allez trouver ma Niéce:
Oui, vous pouvez lui parler de tendresse,
Je vous avois donné votre congé,
Je le reprends . . . . .

ARGANT.

Je vous suis obligé.

ARAMINTE.

Allez, Monsieur, dès ce soir si Célie
Vous souffre encor, elle vous est unie.

(Argant sort.)

SCENE IV.

ARAMINTE, DERVAC, CLINDOR.

CLINDOR.

EH quoi, Madame, après avoir promis;

ARAMINTE.

On ne vit point avec ses ennemis,
Avec Monsieur tous les jours en querelle;
J'aurois sans cesse une guerre nouvelle,
L'essentiel est d'obtenir la paix,
Dervac & moi nous ne l'aurions jamais.

(Elle sort.)



SCENE V.

DERVAC, CLINDOR.

DERVAC.

En vérité les gens sont admirables,
A moins de croire & d'adopter leurs fables,
De se soumettre à leurs opinions,
Et d'embrasser jusqu'à leurs visions,
Tout est perdu, soyez donc automate,
Fléchissez bien devant ce qui les flatte,
N'osez jamais une fois être vous,
Que je suis las de vivre avec des fous!

CLINDOR.

C'est bien à toi Dervac en ma présence
D'oser taxer quelqu'un d'extravagance;
Toi le plus fou de ceux que je connois,
Et qui m'a l'air de l'être pour jamais.
A l'instant même.....

DERVAC.

Eh bien oui, je l'avoue,
J'ai tout promis.....

CLINDOR.

Et ta promesse échoue
Au premier mot qui choque ton avis.

Cruel ami ! j'en ferois moins surpris
S'il s'agissoit de quelque grave affaire,
De quelque fait dont on ne pût se taire
Sans offenser l'austére vérité ;
C'est quelquefois une nécessité
De s'écarter dans cette circonstance
Du ton poli qui dicte le silence,
Mais penses-tu qu'une frivolité
Vient d'emporter ton esprit irrité,
Qu'il n'est plus rien, qui n'aigrisse ta bile ;
Qu'il s'agissoit de Roman & de stile,
Et que nous fait à des égards si vains
L'opinion diverse des humains ?

DERVAC.

L'entêtement dont tu me fais ta plainte ;
Est du côté de Madame Araminte,
Elle se fâche & ne cede jamais.

CLINDOR.

Elle a grand tort, la douceur que tu mets
A discuter l'objet le plus frivole,
Mérite bien sans doute qu'on s'immole
Et qu'on souscrive à ton opinion.

DERVAC.

Mais il suffit, je crois, qu'on ait raison.

CLINDOR.

Il faut l'avoir d'une façon polie
Dès qu'on nous choque & qu'on nous humilie

On perd le droit de nous faire céder.
L'art délicat de nous persuader
Pése les mots, les tours, la convenance,
Il s'insinue, & sa douce puissance
Loin d'accabler les vaincus sous ses fers,
Ou les dérobe ou les fait trouver chers.
Mais affectant toujours la tyrannie,
C'est par l'injure ou la froide ironie
Que tu prétends dompter tous les esprits
En les forçant de suivre tes avis.

DERVAC.

Ah! s'il falloit toujours dans la dispute
Choisir ses mots . . . . .

CLINDOR.

On déplait, on rebute,
On lasse enfin quand on fait comme toi.
Pourquoi Dervac venir me charger moi
D'apprendre ici ton amour pour Célie,
De l'amener? Quand tu fais la folie
De courroucer la Tante à chaque pas.

DERVAC.

C'est malgré moi, je ne le voulois pas,
J'ai pour Célie une tendresse extrême.

CLINDOR.

Elle mérite assurement qu'on l'aime,
Douce, ingénue, ignorant ses attraits,
Sûre de plaire en n'y songeant jamais;

Voilà l'objet que tu perds . . . . .

DERVAC.

Ah pardonne,
Je sens, ami, que mon ame en frissonne,
Tu me punis avec trop de rigueur,
Non, je ne puis l'arracher de mon cœur.
S'il faut aller aux genoux d'Araminte
Je ferai tout pour sortir de ma crainte,
Perdre Célie ! ô Ciel quel désespoir !

CLINDOR.

Il falloit donc, imprudent ! le prévoir.

DERVAC.

Je suis trop vif, je le sçais j'en ai honte ;
Mais il n'est rien que l'amour ne surmonte

CLINDOR.

Vas donc encore essayer ce moyen,
Vois Araminte, & ramene la bien,
Songe toi-même à te tenir parole,
Et que jamais . . . . .

DERVAC.

Il suffit & je vole
Près de la Tante à qui j'ai trop déplu,
Il faut la vaincre & j'y suis résolu.

SCENE VI.

CLINDOR.

Que l'amitié quelquefois est pénible
Quand un ami toujours incorrigible,
Par ses défauts nous fait trembler pour lui !
Dervac promet d'être sage aujourd'hui,
Mais il se flâte & je crains bien . . . . .

SCENE VII.

CÉLIE, CLINDOR.

CELIE.

De grace
Apprenez-moi, Clindor, ce qui se passe,
Je quitte Argant, de plaisir enivré
Par Araminte il se dit préféré,
Parlez-moi vrai, l'estime qu'il mérite
En sa faveur souvent me sollicite,
Mais votre ami par un charme plus doux
Me fait songer à choisir un Epoux ;
Ce choix sur lui pourroit tomber peut-être ;
Sans cette humeur qu'il a trop fait paroître

Je le vois trop, par son entêtement,
Il a fâché ma Tante sûrement.

CLINDOR.

N'en craignez rien, c'est une bagatelle.
Au moment même il vient d'aller pres d'elle
Lui témoigner par sa soumission
Ce que pour vous il sent de passion,
Il vous adore, & l'amour peut tout faire.

CELIE.

S'il pouvoit tout, il craindroit de deplaire.
Mais cette ardeur que vous vantez en lui;
Qu'a-t-elle fait pour le vaincre aujourd'hui?

CLINDOR.

Il va changer, il l'a promis, Célie,

CELIE.

Voyez à quoi m'expose sa folie,
Cet honnête homme à qui trop de dégouts
Otoient l'espoir d'être un jour mon Epoux.
Argant revient, & ma Tante elle-même
Veut de nouveau qu'il espére & qu'il aime;
J'ai vu d'abord tout ce qu'il en étoit
Et je ne sçais dans mon dépit secret
Comment j'ai pu me réfuser encore
A tout l'honneur de quelqu'un que j'honore;
Dervac au reste, au cas qu'il vienne à bout
En s'excusant de faire oublier tout,
Peut s'assurer qu'à la premiere scène,

Il

Il n'est amour ni répentir qui tienne
Et qu'à l'instant son Rival plus heureux . . . . .

SCENE VIII.

CÉLIE, CLINDOR, DERVAC.

DERVAC.

Clindor, je suis au comble de mes vœux
J'obtiens ma grace . . . . Ah que vois je? . . . Célie!

CELIE,

Quoi ce pardon, Monsieur, vous humilie
C'est à la faute à vous faire rougir.

DERVAC.

Vous sçavez donc . . . Clindor vous me trahir?

CELIE.

Je n'ai rien sçu, Monsieur, que par moi même.

DERVAC.

Oubliez tout, & puisque je vous aime,
Puisque mon sort dépend de votre cœur,
Ne craignez plus que mon trop de douceur.
Vous estimez (dit-on) le caractere
De ce Rival qui surtout se modére,
Si pour vous plaire il faut encor l'outrer,
Dites-un mot, je puis tout espérer

Du vif amour qui m'attache à vos charmes.

CLINDOR.

Grace à tes feux, me voilà sans allarmes.
C'étoit à vous Célie à le dompter,
Il devient sage, il veut vous mériter
Je vois qu'il veut vous parler sans contrainte,
Je me retire & vais chez Araminte.

SCENE IX.

CÉLIE, DERVAC.

DERVAC.

Qu'il a bien vu ce que vouloit mon cœur !
On ne peint bien l'excès de son ardeur
Que lorsque seul auprès de ce qu'on aime
On peut en tout se livrer à soi-même.
Tendres regards, vives expressions,
Transports, soupirs, douces émotions
L'état enfin où notre amour nous jette
Fuit d'un témoin la présence indiscrete,
Je puis Célie en cet heureux moment
M'offrir à vous sous les traits d'un Amant
Tel qu'il le faut pour prétendre à vous plaire.

CELIE.

Et pourquoi donc prouviez-vous le contraire ?

DERVAC.

Qui ? moi Célie ? Et comment s'il vous plaît ?

CELIE.

En oubliant cet amour si parfait

DERVAC.

Moi l'oublier ? . . . . . .

CELIE.

C'étoit donc pis encore.

DERVAC.

Ce que je sçais c'est que je vous adore,
Je n'entends rien à ce doute insultant.

CELIE.

Etoit-ce aimer qu'avoir à chaque instant
Avec ma Tante une nouvelle affaire ?
L'entêtement est-il fait pour me plaire ?

DERVAC.

Comme Clindor vous voilà dans l'erreur.
C'est un ami bien rare par le cœur,
Et par ses mœurs un homme respectable,
Mais se croyant en tout irréprochable
De ses amis pédagogue éternel,
Il voit dans tous quelque vice réel ;
Et ce défaut qu'à poursuivre il s'entête
Le plus souvent ne gît que dans sa tête :
Moi par exemple, il veut absolument

Que mon défaut soit trop d'entêtement
Il me le dit à moi-même sans cesse,
M'en fait la guerre, & fort souvent 'acquiesce
Pour ne pas rompre avec un vieil ami.

CELIE.

Vous croyez donc qu'il vous fait injure . . . .

DERVAC.

Oui.
Comme je l'aime, & que de son empire
Il est jaloux, il faut le laisser dire.

CELIE.

Quoi! vous pensez n'être point entêté.

DERVAC.

Oh point du tout. De ma docilité
Cent fois le jour faites l'expérience.

CELIE.

Ce n'est pas là ce qu'Araminte pense,
Et tout à l'heure encor . . . . . .

DERVAC.

Dirais-je tout!
Elle a tâché de me pousser à bout.
Je n'ai point vû d'esprit opiniâtre
Comme le sien, de son sens idolâtre
A l'évidence elle ferme les yeux:
Je m'y suis pris croyez-moi de mon mieux,
Mais tout est vain quoiqu'on dise ou qu'on fasse.

Et si je viens de lui demander grace
Je n'en suis pas plus coupable en effet :
Mais un Rival qui s'est trouvé tout prêt
A profité de son humeur bisarre,
De moi bientôt un juste effroi s'empare,
C'est votre Tante, elle a des droits sur vous
Et de sa main vous voulez un Epoux,
Je cours près d'elle & pour servir ma flamme
Je la fléchis en me chargeant du blâme.
Voilà le fait . . . . .

CELIE.

Je veux tomber d'accord
Que cette fois Araminte ait eu tort,
Je n'ai rien vu, mais hier l'avoit-elle ?
Je fus presente à plus d'une querelle.
Que votre esprit lui fit en un moment,
N'etoit-ce pas encore entêtement ?

DERVAC.

Oui de sa part, mais non pas de la mienne.

CELIE.

Je me rappelle, & qu'il vous en souvienne
Qu'elle voulut céder plus d'une fois,
Mais que toujours elévant votre voix
Et rengageant sans cesse la dispute
A son courroux vous vous mettiez en bute
Que vous étiez furieux pour un rien,
Me nierez-vous . . . . ;

DERVAC (*avec effort.*)

Brisons cet entretien,
Parlons plutôt du Rival qui me trouble,
Il reparoît, son espoir qui redouble,
Ainsi que moi devroit vous allarmer.

CELIE.

Je fais beaucoup de ne le pas aimer.

DERVAC.

Que dites-vous? . . . . . .

CELIE.

Peut-être il le mérite.
Par sa douceur . . . . .

DERVAC.

Complaisance hypocrite;
Je ne crois pas à ces doucereux-là.
Je le vois trop, il vous prévient par-là.

CELIE.

Ses soins constans, son étude de plaire
Et de chercher en tout à satisfaire
S'ils sont un art, sont le plus dangéreux.
Mais chez Argant voit-on rien de douteux?
Son caractére est loin de l'imposture,
Et ses vertus tiennent à la nature.
Je l'apperçois, Dervac, si par hasard
Il ne devoit tant de douceur qu'à l'art,
Demandez-lui son secret je vous prie,

Profitez-en, & comptez sur Célie.

Elle sort.

SCENE X.

DERVAC, ARGANT.

ARGANT.

C'est moi qu'on fuit, on restoit avec vous,
J'ai fait finir un entretien si doux,
Je vous en fais mes sinceres excuses.

DERVAC.

Pourquoi, Monsieur, de ces petites ruses
Même avec moi vous parer sans raison ?

ARGANT.

Je n'entends point . . . . .

DERVAC.

Vous n'entendez pas ? . . .

ARGANT.

Non,
Je ne fais guere usage d'artifice
C'étoit vous rendre un fort mauvais office
Que d'arriver ainsi que je l'ai fait,
J'en suis Monsieur affligé tout-à-fait
Je vous le dis, voilà tout . . . . .

DERVAC.

Ah quel homme !
Sa mascarade en vérité m'assomme
Quoi d'un Rival c'est là le sentiment?
Vous me jouez, Monsieur, assurement.

ARGANT.

Ce que j'ai dit pourroit-il vous déplaire?
Ce n'est pas là mon dessein, au contraire.

DERVAC.

Mais a-t-on vu se réprocher le mal
Que l'on peut faire à son propre Rival?
C'est là-dessus que le cœur s'abandonne.

ARGANT.

Le mien aspire à n'en faire à personne
Et si l'aveu qu'ici je vous ai fait
Jusqu'à ce point vous fâche & vous déplaît . . . .

DERVAC.

Vous recherchez Célie en mariage ?
Et vous l'aimez? . . . . .

ARGANT.

On ne peut d'avantage.

DERVAC (*avec humeur.*)

Tant mieux pour vous. Mais conciliez-moi
Votre intérêt avec ce que je vois.

ARGANT.

J'aime Célie, & vous le dis encore,
Avec excès, oui Monsieur je l'adore,
Mais ais-je droit de géner votre ardeur?
Ais-je celui d'ordonner à son cœur?
J'aime & j'attends le sort qu'on me destine,
Je m'apperçois que vers vous elle incline;
Elle le peut, mon cœur en gémira,
Mais sans haïr personne pour cela.

DERVAC.

J'aurois pour vous la haine la plus belle,
Si vous étiez un peu plus aimé d'elle,
On reconnoît un Rival à ce trait;
Allez Monsieur vous pensez en secret
Ainsi que moi, c'est montrer l'imposture
Que de choquer à tel point la nature.

ARGANT.

Le voulez-vous? C'est comme il vous plaira.
Nous n'aurons point d'affaire sur cela,
Je ne sçais pas gêner l'avis des autres.

DERVAC.

Que faites-vous en ce cas-là des vôtres?

ARGANT.

Je leur impose un silence prudent.
Je n'ai jamais vû, Monsieur qu'en disputant
Quelqu'un jamais ait changé de pensée,

J'ai vû plutôt que l'aigreur s'est glissée
Dans ces débats si vains d'opinions,
Et puis chacun n'a-t-il pas ses raisons ?
Qui me dira qu'on doit céder aux miennes ?
Il est beaucoup de choses incertaines.

DERVAC.

Vous n'avez donc d'opinion sur rien ?

ARGANT.

J'en ai, Monsieur, sur l'honnête & le bien,
Et quant au reste il ne m'importe guére
Que d'autres gens pensent à ma maniere.
Je dirai plus, je ne crois pas manquer
A la raison, de n'aller pas brusquer
Tel que je vois se déchainer contre elle,
Elle sçait bien se passer de mon zéle,
Et j'ai du moins la consolation
De n'avoir pas par quelque opinion
Fâché quelqu'un à qui j'aime mieux plaire,
D'autant que c'est un plaisir de se taire.

DERVAC.

Je vous soutiens qu'on n'est point fait ainsi,
Eh non Monsieur . . . . .

ARGANT.

Prenez garde qu'ici,
Il ne s'agit que de ma façon d'être,
Et qu'à mon âge on peut bien se connoître.

DERVAC.

Presque toujours on se connoît très-mal,
Oui, je vous crois fort timide en total,
Mais voilà tout. Depuis une heure entiere
Vous m'obstinez .....

ARGANT.

Et de quelle maniere ?
Quoi je pourrois vous avoir contredit?
Pardon, Monsieur, de tout ce que j'ai dit.

DERVAC.

Convenez donc que c'est pure grimace
Que la douceur qu'on vous croit ..... ?

ARGANT.

Eh par grace
Souffrez qu'on soit ce qu'on est en effet.

DERVAC.

Ce qu'on n'est point. Je vous prends sur le fait,
L'humeur vous gagne .....

ARGANT.

Oh non, je vous assure
Et sans la peur de vous faire une injure,
je rirois fat

DERVAC.

Détour que je connois,
Rire forcé qui ne trompe jamais,
Oui tout cela, Monsieur, n'est que grimace;

Car vous croyez au fond me faire grace
Et j'entrevois l'opiniâtreté.

ARGANT.

Je suis confus, Monsieur, en vérité
De vous donner de moi pareille idée.

DERVAC.

Plus je vous vois, plus je la crois fondée.

ARGANT.

C'est donc ma faute. Adieu Monsieur . . . . ;

DERVAC.

Adieu.

(*Argant sort.*)

Je vous ferai connoître en tems & lieu.
Je sçavois bien que ce beau caractére
Qu'on vantoit tant n'étoit qu'une chimére.

SCENE XI.

ARAMINTE, DERVAC.

ARAMINTE.

ARGANT vous quitte à ce qu'il me paroît.

DERVAC.

Un mot sur lui, Madame, s'il vous plaît.
C'est-là cet homme à l'humeur douce & bonne?

ARAMINTE.

e ne crois pas qu'il le céde à personne,
l en eſt fade . . . . .

DERVAC.

Argant? . . .

ARAMINTE.

Lui-même . . .

DERVAC.

Eh non

Je me connois en contradiction.

ARAMINTE.

Voilà, Dervac, une vérité ſûre,
Un fait connu, qu'en voulez-vous conclure?

DERVAC.

Je vous entends, Madame, & votre avis
Eſt que je ſuis le mortel de Paris,
Le plus entier dans toutes mes idées
Que je les crois toujours le mieux fondées,
Qu'on ne ſçauroit me réduire ſur rien;

ARAMINTE.

Mais j'en ai fait plus d'une épreuve, ...

DERVAC.

Eh bien

Argant, Madame, eſt cent fois pis encore
Avec ce ton doucereux que j'abhorre,

Il vous tient tête & dans son sentiment,
Quoique l'on dise il reste obstinement.

ARAMINTE.

Vous m'étonnez . . . . . .

DERVAC.

On croiroit qu'il vous céde,
Il vous le dit, d'un air qui vous excéde,
Car on remarque au fond qu'il se trahit,
Qu'il n'en est rien . . . . .

ARAMINTE.

Mais au moins il fléchit
Et l'on ne peut exiger autre chose.

DERVAC.

Et moi je sens fort bien qu'il m'en impose
C'est me céder avec mauvaise foi.
J'aime bien mieux qu'on me résiste à moi
Que d'avoir l'air apprêté de m'en croire
Et de chanter au dedans la victoire:
Et votre Argant, Madame, est fait ainsi,
Je l'ai sondé, lorsqu'il vous dit un oui,
Il pense un non. Le joli caractére!
Voilà vraiment ce qui me désespére
Et c'est pourtant le Rival dangereux
Qu'en ce Logis on oppose à mes feux.

ARAMINTE.

En fait de gout comme de caractére

Ce que je vois Dervac dans cette affaire,
C'est que le pire est celui qu'on n'a point.
Mais le premier & presque le seul point
E'est de choquer le moins qu'on peut es autres;
J'ai mon avis, vous voulez que les vôtres
Soient les meilleurs, on répugne à cela
Et quelquefois vous deplaisez par-là.
Argant sans doute est un homme ordinaire;
Mais qui jamais dans la peur de déplaire
N'ira brusquer le sentiment d'autrui,
Il peut au fond s'en rapporter à lui
Je vous l'accorde, il en est plus honnête.

DERVAC.

Il est charmant, il faut que je m'apprête
A lui céder le pas auprès de vous,
Oui de Célie il deviendra l'Epoux.

ARAMINTE.

Ce n'est pas là ce que je veux vous dire.

DERVAC.

Pardonnez-moi, Madame, il faut souscrire
Au choix brillant que vous en avez fait.

ARAMINTE.

Mais qui vous dit?

DERVAC.

C'est un homme parfait
Tel qu'il le faut à vous, à votre Niéce,

Un homme unique . . . . .

ARAMINTE.

Il a la politesse
D'entendre au moins avant de s'emporter.

DERVAC.

Rien ne lui manque, & c'étoit me flater
Que d'aspirer à lui ravir Célie.

ARAMINTE.

Finirez-vous bientôt cette folie?

DERVAC.

Dès qu'il vous plaît . . . . .

ARAMINTE.

Mais où le voyez-vous!
Vous nous avez promis d'être plus doux,
Plus complaisant . . . . .

DERVAC.

Cette fois Araminte,
Vous n'avez pas à faire ici de plainte
Assurement je fais ce que je puis,
Et l'on ne peut mieux suivre votre avis,
Je dis qu'Argant doit plaire à votre Niéce,
Qu'on doit négliger pour lui ma tendresse,
Qu'il est charmant . . . . .

ARAMINTE.

Quel homme! . . . .

DERVAC.

Merveilleux.

ARAMINTE.

La complaisance est fort belle à mes yeux,
Vous me forgez un avis pour en être.
Mais quant au mien pouvez-vous le connoître ?
Vous ais-je dit que j'aimois mieux Argant ?
Je vous préfère. Allez-vous à présent
Vous entêter....

DERVAC.

Pardonnez Araminte
Beaucoup d'amour donne beaucoup de crainte.

SCENE XII.

ARAMINTE, DERVAC, CLINDOR.

CLINDOR.

Eh bien, Madame, enfin terminons-nous,
Et mon ami vous paroît-il plus doux ?

ARAMINTE.

Pour le voir tel, je me fais violence
Mais il faut bien avoir quelque indulgence.

CLINDOR.

Il la mérite au moins par ſon amour.
Vous le verrez je gage au premier jour
Plus complaiſant que vous n'oſez l'attendre.
L'eſprit eſt vif, mais le cœur eſt ſi tendre;
Célie aura tout empire ſur lui;
Uniſſons-les je vous prie aujourd'hui.
Ce pauvre Argant eſt, près de votre Niéce
Il l'embarraſſe, & cependant acquieſce
A ce qu'enfin vous voudrez ordonner;
Dites un mot, il va l'abandonner
C'eſt un ſervice excellent à lui rendre,
N'ayant plus rien déſormais à prétendre...

DERVAC.

Vous le voyez rien n'eſt plus entêté.

CLINDOR.

En fait d'amour l'opiniâtreté,
Mon cher Dervac, eſt du moins excuſable,
Mal aiſément le cœur eſt-il capable
De s'immoler ſoi-même à ſes Rivaux.

ARAMINTE.

En finiſſant achetons le repos.
Je vais mander à l'inſtant mon Notaire,
Nous ſignerons, & pour préliminaire:
(Car il faut bien un peu ſonger à ſoi:)
Je veux ce ſoir un grand concert chez moi.
Un jour de nôce eſt fait pour la muſique,

Ma Niéce & mo nous l'aimons . . . . .

DERVAC.

Je me pique
De la goûter mieux que personne ici.

ARAMINTE.

En vérité? Quoi vous l'aimez aussi ?
Il ne falloit que ce goût pour me plaire
C'est tout pour moi, deviez-vous me le taire?
Que nous allons vivre heureux en ce cas!
Embrassez-moi, mon Neveu, de ce pas
Je m'en vais mander mes Acteurs ordinaires
Et disposer les choses nécessaires.

DERVAC.

Quant aux Acteurs confiez-moi ce soin.

ARAMINTE.

Eh non Dervac il n'en est pas besoin.
Il me suffit des miens, mais je vous prie
Que voulez-vous, *Armide*, *Iphigenie*,
Roland, *Atys* . . . . .

DERVAC.

Ah Ciel que de Lully!

ARAMINTE.

Et pourquoi donc ce dédain & cri?
Quoi vous seriez de ceux qu'à la nature
Peut enlever une folle imposture?
Le difficile est pour vous l'excellent?

DERVAC.

J'aime à jouir des progrès d'un talent.
Pourquoi le voir toujours à son enfance,
Comme on s'obstine à le garder en France ?
Je sens fort bien qu'aux premieres chansons
Très-gravement on a traîné des sons,
Qu'une tendresse uniforme, éternelle,
Dicta long-tems des airs sur ce modèle ;
Mais falloit-il en rester là toujours ?

ARAMINTE.

Vous flatez-vous à de pareils discours
Qu'on vous croira bien éclairé, bien sage ?

CLINDOR.

C'est de sa part, Madame, un badinage.

DERVAC.

Non, s'il vous plaît . . . . .

ARAMINTE.

Eh mais tant pis pour vous.

DERVAC.

Une musique aussi froide, entre nous,
Convient très-peu sur-tout un jour de nôce.

ARAMINTE.

Musique froide ? Ah ! l'injure est atroce.

DERVAC.

Il n'est amour qui tînt à ces sons-là

Et tout le mien, Madame, y périra.

ARAMINTE.

Je vous tiens fou, si ce malheur arrive
Du pur amour, c'est la voix expressive.

DERVAC.

Oui de l'amour romanesque ou Gaulois
Dont grace au Ciel on ne sçait plus les Loix.
D'où je conclus que nos fades Romances,
Nos rigaudons & nos tristes cadences
Ne valent pas un air vif & badin,
Où brille l'art d'un Maître ultramontain.

ARAMINTE.

Moi je soutiens que ce chant à cascades
Où l'ouvrier à force de saccades
Se borne aux traits d'un bruit harmonieux,
Ne peut ici que paroître ennuyeux.
Que nous importe une frivole adresse?
C'est à nos cœurs qu'il faut que l'on s'adresse
Pour le vrai seul toujours passionnés
De tous les arts ils sont les Juges nés.

DERVAC.

Je n'en crois rien, mais rien du tout vous dis-je
Le chant nouveau me ravit . . . . .

ARAMINTE.

Il m'afflige,

DERVAC.

Il me transporte . . .

ARAMINTE.

Il m'invite à le fuir

DERVAC.

Il m'extasie . . .

ARAMINTE.

Il m'ennuye à périr.

Ici Araminte frédonne d'un air dedaigneux que quelques traits Italiens. Dervac en fait autant d'un passage de Lulli.

Quoi ! vous voulez que j'appelle harmonie
Ces sons bruyans, cette cacophonie
Qui promenant mon ame sans dessein
L'étonne au plus, mais jamais en chemin
Ne la séduit, ne parvient à lui plaire ?

DERVAC.

Votre ame a tort. Je prétends au contraire
Que votre chant que vous trouvez si beau
Endort la mienne, au lieu que le nouveau
La tient toujours active & réveillée.
Une musique & vive & travaillée,
C'est ce qu'il faut à des gens connoisseurs.

ARAMINTE.

Et vous verrez que nos prédécesseurs

Etoient des sots & ceux qui leur ressemblent.

DERVAC.

Je n'en dis rien, mais bien des gens en tremblent.

ARAMINTE.

Le trait est doux . . . . .

CLINDOR (*bas à Dervac.*)

Tu cédes donc ainsi ?

DERVAC.

Ce qu'on entend vous pousse à bout aussi
On ne tient point aux arrêts de cabale
Dont l'ignorance est si fort libérale.

CLINDOR.

Perds-tu le sens ? . . . . .

DERVAC.

On n'enchaîna jamais
L'esprit des gens. Et si je me soumets
Je m'avilis, je renonce à moi même.
Morbleu ! faut-il que j'adopte un sistême
Qui fait pitié, que proscrit le bon goût,
Qu'on a sifflé, qu'on chansonne partout ?
Moi de *Lulli*, je deviendrois l'Apôtre ?

CLINDOR.

Eh mon ami ne l'es-tu pas d'un autre ?
Songe à Célie . . . . .

DERVAC.

Oh tant qu'il vous plaira
Mais sur ce point mon avis passera.

ARAMINTE.

Non, Dervac, non . . . . .

DERVAC.

Il passera, Madame,

ARAMINTE.

Non pas chez moi . . . . .

CLINDOR (*à Dervac.*)

Songe donc à ta flamme.

DERVAC.

C'est mon honneur que je défends ici,
Je ne veux point entendre de *Lulli.*
Voilà mon mot . . . . .

ARAMINTE.

Vous ne pouvez mieux faire;
Si vous cherchez Monsieur à me déplaire,
Que de rester dans un tel sentiment.
D'un esprit gauche & d'un faux jugement
Il est pour moi la preuve la plus forte.

DERVAC.

Quand j'ai raison, Madame, que m'importe?

ARAMINTE

ARAMINTE.

C'est moi qui l'ai.

DERVAC.

C'est moi.

ARAMINTE.

Non, je prétends
Vous ramener malgré vous au bon sens
Et vous forcer d'abjurer une cause.....

DERVAC.

Demandez-moi, s'il vous plaît, autre chose
Quant au parti que j'ai pris là-dessus;
Fussiez-vous cent, vous seriez tous déçus,
Et j'y tiendrois au péril de ma vie.

SCENE XIII. & derniere.

CELIE, ARGANT,
Les mêmes.

CELIE (*à Dervac.*)

De tant d'égards, vous me voyez ravie.

DERVAC.

Quoi? .....

CELIE.

C'est assez. Argant voilà ma main.

ARGANT.

Ah quel bonheur !

CELIE (*à Dervac.*)

Vous vous plaindrez envain.

ARAMINTE.

Elle a raison. Argant je vous la donne.

ARGANT.

Prêt de vous perdre, un si grand bien m'étonne.

CLINDOR.

Pardon Célie, & vous Madame aussi,
Je me suis trop mêlé de tout ceci,
Par l'amitié je me laissois séduire ;
Mais à ce choix je ne puis que souscrire.
Adieu Dervac . . . . .

(*Il sort.*)

ARAMINTE.

Maintenant vantez bien
Tous les excès du goût Italien,
Vous le pouvez, Monsieur, tout à votre aise.

DERVAC.

Ne croyez pas non plus que je m'en taise,
Je perds Célie & & c'est beaucoup pour moi ;

Mais votre goût ne m'a point fait la Loi.

Il chante quelques mesures Italiennes.

Voilà du neuf, du bon, de l'admirable.

Il sort en appuyant sur chaque note & en regardant Araminte qui leve les épaules.

CELIE.

L'entêtement est un vice indomptable.

FIN.



L'ORPHELINE

OU

LE FAUX GÉNÉREUX,

COMÉDIE.

EN VERS ET EN TROIS ACTES;

Représentée pour la première fois, par les Comediens François, le 18 Janvier 1758.

Cette Piéce dont quelques Scènes eurent le plus grand succès & que le public souffroit tous les jours avec plus de bonté, lorsque l'Auteur la retira du Théâtre pour y faire quelques corrections, étoit d'abord en cinq actes; on ne la présente aujourd'hui qu'en trois. On espère que la fable de l'ouvrage plus serrée, & plus rapprochée, produira plus d'effet.

Le caractère du *Faux Généreux*, est si fort dans la nature actuelle de nos mœurs, qu'il est très-commun de trouver des gens qui prennent sa défense *. Il y avoit à craindre pour l'Auteur qu'il eût trop peu de rieurs désintéressés, peut-être l'a-t-il un peu éprouvé; c'est du moins ce que disoient très-haut

* César entendant parler d'un Romain qui s'étoit laissé surprendre en adultére, ne taxa son crime que d'imprudence & d'étourderie.

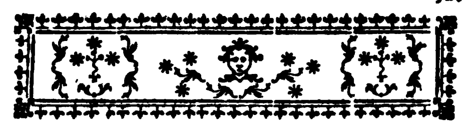
des gens dont le suffrage a plus d'une fois dédommagé de ce qu'on appelle aujourd'hui grand succès & qui n'est trop souvent qu'un mouvement aveugle, une chaleur de parti, ou une yvresse momentanée.

On a cru devoir mettre un adoucissement au caractere principal en lui faisant reconnoître à la fin ce qu'il avoit d'odieux. Si de pareilles conversions peuvent être permises au Théatre, c'est lorsqu'elles sont produites par un moyen assez fort pour les rendre vraisemblables, & l'on imagine que le contraste frapant du Fermier & du Maître a dû porter à ce dernier, le coup accablant sous lequel il succombe.

NOMS DES ACTEURS.

MELITE,	*Mere de Damis.*
JULIE,	*Amante de Damis.*
DERVENE.	
DAMIS,	*Fils de Mélite & amant de Julie.*
ARISTE,	*Frere de Mélite.*
MARTON,	*Suivante de Mélite.*
DUBOIS,	*Valet de Dervene.*
LUBIN,	*Fermier de Dervene.*

La Scène est dans une Maison commune entre Mélite & Dervene.



L'ORPHELINE OU LE FAUX GÉNÉREUX, COMÉDIE EN VERS ET EN TROIS ACTES.

Deus est mortali juvare mortalem. Plin. Hist. Lib. 11.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DERVENE, DUBOIS.

DUBOIS.

Nous venons de quitter bien bonne compagnie.
Quelle Cour ! mais c'est là Monsieur votre manie,

Et vous êtes flaté d'avoir tous les matins
Ce cercle intéressé d'ennuyeux baladins ;
Tant que dure le jour & basse & haute-contre,
Voilà sur nos dégrès tout ce que l'on rencontre :
L'un emporte un bijou, l'autre une pension
Car vous allez pour eux à la profusion.

DERVENE.

Vous le trouvez mauvais ?

DUBOIS.

Moi ? J'aime que l'on donne
Et généreusement, mais selon la personne.

DERVENE.

Ces gens me font plaisir .....

DUBOIS.

Vraiment je le sçais bien,
Je les vois vous louer même à propos de rien.
Morbleu ! pourquoi jadis du chant & de la danse
N'ais-je point appris l'art ? Je serois dans l'aisance
Et Dubois chaque jour de l'honnête-homme à pié,
Insolemment heureux se verroit envié.
Ce seroit tous les jours carresse sur carresse,
Le bon air est d'aimer les gens de cette espéce :
Si je croyois Monsieur qu'à l'âge où me voilà
A force de leçons je pusse encore ... Là ...

(Il fait un faux pas.)

DERVENE.

La fureur des talens va vous coûter la vie.

DUBOIS.

Cette épreuve, il est vrai, m'en fait perdre l'envie.

DERVENE.

J'ai promis deux chevaux à Laurette, il faudra
Les lui faire conduire.....

DUBOIS.

Oui, Monsieur, on ira,
La petite est jolie. Allons c'est à merveille
Donnez à pleines mains, oh je vous le conseille
L'action me plaît fort, pourvû que quelque jour
Vos tristes créanciers trouvent aussi leur tour.
Je ne sçais pas, Monsieur, où cette gent maussade
Va prendre ses raisons, l'un a son fils malade
L'autre sa femme en couche, un autre en sa maison
A des Huissiers maudits qui parlent de prison.

DERVENE.

Qu'il paye.....

DUBOIS.

Oh je l'ai dit ainsi que vous le faites.

DERVENE.

Plaisans marauts encor pour faire aussi des dettes.

DUBOIS.

Sçavez-vous leur réponse? *On n'a qu'à nous payer.*
Vous vous fâchez, j'ai tort. Et ce pauvre Fermier...

DERVENE.

Dubois je ne prends pas vos avis d'ordinaire.

DUBOIS.

Oh vraiment non, Monsieur, tout iroit au contraire,
Vous n'enrichiriez plus de filles à talens,
Et vous auriez chez vous plus de soin de vos gens.
L'ouvrier sans délais recevroit son salaire,
On ne vous feroit plus de crédit usuraire
Et votre Sœur .....

DERVENE.

Encore ? Et qu'en ferois-je ici?
Soutiendrois-je le ton que j'ai pris aujourd'hui ?
Sensible par foiblesse à sa plainte importune,
Faut-il pour son bonheur détruire une fortune
Qui me suffit à peine ? Il faut céder au tems,
Et le luxe m'entraîne en ses débordemens.

DUBOIS.

Oh le luxe a raison. Et quand la sœur murmure
Je le vois bien, Monsieur, elle vous fait injure,
Elle est bien, qu'elle y reste .....

DERVENE.

Oh ça trêve d'avis
Mes ordres pour ce soir ont-ils été suivis ?

DUBOIS.

Vous serez satisfait, Monsieur, sans flaterie ...

DERVENE.

Vous ſçavez que je hais toute meſquinerie.

DUBOIS.

Sans doute .....

DERVENE.

Que ſurtout votre deſſert ſoit beau ;
Plein de goût, varié, qu'il paroiſſe nouveau.

DUBOIS.

Oui comme nous faiſons, à force d'induſtrie,
Quelque choſe de neuf avec la vieiilerie.

DERVENE.

N'oubliez pas de fuir le pitoyable goût
D'une fête bourgeoiſe où l'on prodigue tout.

DUBOIS.

Celle-ci, je le vois, eſt pour notre voiſine.
Vous avez des deſſeins qu'il faut qu'elle devine,
La Veuve eſt jeune & riche .....

DERVENE.

Oh je ne l'aime pas,
Mais vers moi, ce me ſemble, elle a fait quelques pas
En parlant d'amitié je ſçais ce qu'on veut dire
J'ai peu l'air d'un ami. Marton pourra m'inſtruire,
Nous verrons. En effet elle jouit d'un bien
Immenſe à ce qu'on dit, je ne refuſe rien,

DUBOIS.

Quoiqu'il en soit j'ai fait la plus grande dépense,
Entremets délicat, rôti par excellence,
Double service en tout. Le plus superbe fruit,
Croyez que ce souper pourra faire du bruit,
Nous renouvellerons les antiques orgies.
Un salon éclairé de quatre-vingt bougies,
Deux cens Musiciens, de-là dans le jardin
Feux à l'Italienne & grand bal à la fin.
Je ne crains qu'un obstacle, il m'intimide presque,
Cette femme, je crois, est un peu romanesque,
Son amour pour son fils est à tel point monté
Qu'elle a peut-être fait vœu de viduité.

DERVENE.

Quoi pour ce fils si neuf, si timide & si triste?

DUBOIS.

Il se trouve appuyé par son cher oncle Ariste,
Comme le bien vient d'elle ...

DERVENE.

Elle en peut disposer.

DUBOIS.

C'est à cela que l'oncle a soin de s'opposer;
Mais au reste, Monsieur, tout dépend de lui plaire.

DERVENE.

Le tems nous instruira de ce qu'il faudra faire.

DUBOIS.

La réputation que vous avez, Monsieur,
D'être fort généreux, est faite pour son cœur.

DERVENE.

Je m'en suis apperçu, la Dame est fort humaine,
De tous les malheureux elle ressent la peine.

DUBOIS.

Mais convenez-en donc, votre unique dessein
En demeurant chez elle, est d'obtenir sa main.

DERVENE.

Dubois, que pour ce soir chacun ici s'apprête,
Et surtout songez bien que tout ait l'air de fête.

SCENE II.

DUBOIS.

IL veut faire avec moi le désintéressé,
Mais je n'en suis pas moins pour ce que j'ai pensé,
Les grands biens de Mélite ont attaché sa vue
Et sa conduite en tout m'est toujours si connue,
La Veuve est sûrement une femme de bien,
Il ne lui donne pas une fête pour rien.
Ou femme du grand air, ou jeune cantatrice;
Je dirois c'est orgueil, c'est faste, c'est caprice,
C'est son vice ordinaire, ici c'est intérêt,
Oui la grande fortune a pour lui de l'attrait.

SCENE III.

MELITE, MARTON, DUBOIS.

MARTON.

Dubois, que fait ton Maître ? . . .

DUBOIS.

A l'instant il me quitte.
De tous nos protégés avez-vous vu la suite ?

MARTON.

Et qui sont-ils ? Ils ont des airs bien singuliers.

DUBOIS.

Chanteuses à la mode, adroits menétriers.
Nous en avons souvent un plus grand nombre encore.
C'est le pere des Arts, aussi chacun l'adore.
Il faudroit voir les vers qu'ici de tout côté
Lui procure Marton sa générosité.

MARTON.

On vous débite donc bien des fadeurs ? . . .

DUBOIS.

La peste !
Je puis vous l'assurer nous en avons de reste.
Encensés tous les jours comme de petits Dieux,

Nous

Nous devrions porter le parfum en tous lieux
Voudriez-vous sentir . . .

(Lui offrant la basque de son habit.)

MELITE.

Dites à votre maître
Que je l'attends . . . . .

DUBOIS.

Bientôt vous le verrez paroître.

SCENE IV.

MELITE, MARTON.

MELITE.

Tu conçois bien Marton, qu'Ariste est dans l'erreur.
En vérité je crains qu'il n'entre de l'aigreur,
De l'animosité, peut-être de la haine
Dans ce qu'il me disoit à l'instant de Dervene,
Que prétend donc mon Frere ? Est ce pour m'éprouver . . .

MARTON.

Bon . . . . .

MELITE.

Pourquoi tente-t-il de le faire trouver

Beaucoup moins généreux qu'il ne veut le paroître?

MARTON.

Pouvons-nous bien, Madame, encore le connoître?
Il est depuis si peu dans cette maison-ci.
Ma foi sans un prodige il se pourroit aussi,
Si je le voulois bien, que j'eusse quelque doute.
Sa conversation, il est vrai, roule toute
Sur le plaisir flateur de faire des heureux,
De répandre, donner, d'être humain, généreux,
Et puis tous ces entours ont cet air magnifique
Que donne la grandeur que l'on croit sans réplique,
En connoisseur expert il décide de tout,
Productions des Arts & de luxe & de goût,
Il les eut, ou les a, c'est (dit-on) à bon titre
Qu'en ce genre on l'a pris pour le suprême arbitre;
Mais tout cela consiste au plus en des dehors,
Que sçait-on? si pour plaire il faisoit des efforts.

MELITE.

Plaire . . . A qui . . .

MARTON.

Mais à vous . . .

MELITE.

Vision & chimere

MARTON.

Je gage que c'est-là ce que craint votre Frere.

MELITE.

Eh non. Je ſçais fort bien qu'il eſt quelques vertus
Dont peuvent ſe parer des hommes corrompus,
Ce maſque qu'ils ont pris ſert à leur vice même,
Ainſi le fourbe adroit ne ſe fait un ſiſtême
D'éblouir nos regards que pour ſon intérêt.
Le médiſant, l'ingrat, le menteur, l'indiſcret
Pourront auſſi ſe faire aſſez de violence
Pour avoir devant nous une fauſſe apparence,
De ce qu'ils ne ſont point & n'ont jamais été,
Mais ſonge que cet art ne leur a rien coûté,
Et qu'en nous ſéduiſant il les ſert au contraire;
Mais me prouvera-t-on que quelqu'un aille faire
Le choix d'un perſonnage auſſi cher à remplir;
L'avarice jamais peut-elle ſe trahir?

MARTON.

Le vice a quelquefois une marche inconnue:
Il n'offre pas toujours ſa laideur toute nue,
Le rang fait renoncer à ſa naïveté,
Et cherche à la voiler avec la fauſſeté.
Pour ne point s'avilir par des dehors vulgaires
On oſe aſſocier les qualités contraires;
Le naturel en ſouffre & contraint à céder,
Attend en gémiſſant l'inſtant de commander.
Dervene vous paroît d'une ame peu commune
Uſer avec mépris des biens de la fortune;
Mais ſongeons que l'orgueil & le faſte inſolens
Inſpirent ſans vertu ce mépris à nos grands.

MELITE.

De mon Frere furtout la critique fe fonde
Sur ce qu'un autre nom l'a produit dans le monde,
Que celui de Dervene eft pour lui très-nouveau.

MARTON.

Cela fe peut.....

MELITE.

Pourquoi?...

MARTON.

C'eft qu'il l'a cru plus beau;
Que celui qu'il quittoit pouvoit être vulgaire;
Sa folie au furplus n'eft que trop ordinaire,
A des fons qui par eux font très-indifférens,
On attache une idée affez vuide de fens.
Mais dont la vanité dont l'orgueil fe repaiffent,
Le nom qu'ont les enfans dans le moment qu'ils naiffent
Ne les annonce plus à vingt ans, c'eft le ton,
Et comme de livrée on change aussi de nom.
C'eft tailler de l'ouvrage au Généalogifte
S'il veut fuivre avec foin notre fiécle à la pifte,
Je le plains tout-à-fait, il pourra quelquefois
Dans l'hiftoire d'un homme en appercevoir trois.

MELITE.

Un pareil ridicule eft-il fait pour Dervene?
Vous êtes des méchans je le vois avec peine.

MARTON.

Vous en faites, Madame, un homme sans égal.

MELITE.

Croyons le bien sans preuve & point du tout le mal.
Moi je ne vois en lui qu'un homme fort aimable,
Qui fait de sa fortune un usage honorable,
Un homme à proposer pour modéle à mon Fils.
Je puis jusqu'à présent me louer de Damis,
Il a le cœur honnéte, il a l'ame assez douce,
Mais depuis quelque tems je ne sçais qui le pousse
A redouter le monde, à le fuir avec soin;
Je n'aime point du tout qu'il s'en tienne si loin.
Sans doute il a raison d'en remarquer les vices,
Et de n'en vouloir pas suivre tous les caprices.
Mais vivre dans ce monde, y porter des vertus,
Oser donner l'exemple à des cœurs corrompus,
Ce seroit là l'effort de la sagesse humaine,
Et voilà ce qu'il peut apprendre de Dervene;
C'est sur lui que je compte, il pourra le former;
Il peut seul lui montrer l'art de se faire aimer.

MARTON.

Votre Fils chez vous-même a cet exemple à suivre,
Et je ne doute pas que son cœur ne s'y livre.

MELITE.

Un ami peut bien plus qu'une mere en ce cas,
Et Dervene je crois ne refusera pas...

MARTON.

Je le vois . . . . . .

SCENE V.

MELITE, DERVENE, MARTON, DUBOIS.

DERVENE.

A la fin j'obtins hier la grace
De votre protégé qui reprendra sa place,
Madame en vérité, sans me faire valoir,
Des obstacles sans fin qu'on ne pouvoit prévoir,
M'ont presque fait manquer cette importante affaire;
Mais, Mélite, il falloit réussir pour vous plaire,
Et je sçais les moyens qui triomphent de tout.

MELITE.

Vous avez acheté le succès.

DERVENE.

Point du tout.

MELITE.

Je vous entends de reste & je vois avec peine.

DERVENE.

Daignez ne pas vouloir m'offenser . . . . .

MELITE.

Non Dervene

Non. Un cœur bienfaisant veut être ménagé.
Mais j'ai quelque regret de vous avoir chargé.

DERVENE.

En pensant plus long-tems à cette bagatelle
Vous me feriez, Melite, une injure réelle,
On a beau varier & ses goûts & ses vœux,
C'est par le bien qu'on fait que l'on devient heureux,
Dès mes plus jeunes ans ce fut là mon sistême ;
Etre utile à quelqu'un, c'est s'obliger soi-même.
Nous avons fait tous deux une bonne action,
Desirons d'en trouver souvent l'occasion.

MELITE.

Manque-t-elle jamais ! A l'instant même Ariste
Vient de me faire part d'un récit qui m'attriste,
Une jeune Orpheline . . .

DERVENE.

Il faut la secourir.

MELITE, (bas.)

Vous l'entendez, Marton.

DERVENE.

Et j'y veux concourir ;

Oui Madame.

MELITE.

Non non . . . . .

DERVENE.

Je l'avouerai Mélite,
Ma bourse est fort legére, un homme que je quitte,
Un de ces fainéans dont la société,
On ne sçait pas pourquoi, soutient l'oisiveté,
Vient de me demander une somme assez forte,
Il sçait que je suis faible, il me presse & l'emporte;
Me voilà sans argent, ou du moins peu s'en faut.
Trop de bonté de cœur devient presqu'un défaut,
Mettez-vous sur le pié de vouloir être utile,
De gens même inconnus vous devenez l'azile,
Toujours en obligeant le cœur se satisfait
Je ne sçais pas comment on refuse, on le sçait,
On prend votre maison pour la caisse publique.

DUBOIS, (*à part.*)

Il ne l'entend pas mal.

MARTON.

Monsieur est magnifique.

MELITE.

Quoique vous excitiez mon admiration,
Il faut que je vous gronde avec grande raison,
Auprès de nos vertus il est un précipice,
Et si l'œconomie incline à l'avarice,
On voit trop aisément la générosité
Se perdre & se changer en prodigalité.
Je ne vous parle point de ma jeune Orpheline,
Seule je puis l'aider . . . . . .

DERVENE.

DERVENE.

Non, ma belle voisine,
Non je partagerai s'il vous plaît tous vos soins.
Il faut en pareil cas prendre sur ses bésoins.
N'ai-je pas des bijoux? Mais sçachons son histoire,
Il arrive souvent qu'on nous en fait accroire,
Il faut examiner. Nous autres bonnes gens
Nous sommes volontiers dupes des grands romans.

MELITE.

Laissons-là cet objet, Dervene, c'est moi-même
Qu'il faudroit obliger .....

DERVENE.

Ah ma joie est extrême
Aurois-je le bonheur de pouvoir vous marquer
L'intérêt...

MARTON, (*bas.*)

L'y voilà.

MELITE.

Je vais vous expliquer
Ce qu'il m'est important que vous vouliez bien faire;
Je trouve que mon Fils devient trop solitaire,
Souvent la modestie est un aveu discret
Du desir impuissant de se montrer parfait,
D'attacher les regards, de prétendre à l'estime,
De se concilier cet accord unanime,
Qui partout nous annonce avantageusement,

Ff

Et nous met à l'abri d'un mauvais jugement :
Devenez son conseil, ainsi que son modéle
Plaire devient pour lui la chose essentielle,
Je vais le marier, & sa timidité
Ne peut le rendre propre à la société.
Combattez-la, Dervene, & que son caractere
Fasse en vous imitant le bonheur de sa mere,

DERVENE.

Est-il chez vous ? Je vais commencer les leçons.

MELITE.

C'est combler tous mes vœux.....

DERVENE.

Allons, Madame, allons.

SCENE VI.

MARTON, DUBOIS.

MARTON, (*bas.*)

Pour connoître notre homme usons de quelque
adresse.

(*haut.*)

Cela ne va pas mal, & ma tendre Maîtresse
A force d'estimer pourroit aller plus loin,
Mais pour l'en détourner j'emploirai quelque soin.

DUBOIS.

Que vous importe? ...

MARTON.

Quoi! Vous voulez que je voie
Sans murmure nos biens devenir votre proie,
Pour les aller répandre ensuite à tout venant,
Un prodigue est, Dubois, mon objet chagrinant,
Je lui préférerois un vilain, un avare,
Cela peut vous sembler d'un goût assez bisarre;
Mais je n'ai jamais sçu me vaincre sur ce point.

DUBOIS, (*mystérieusement.*)

En ce cas là Marton ne vous traversez point.

MARTON.

Comment? ...

DUBOIS.

J'ai des raisons pour garder le silence,
Le vrai n'est pas toujours conforme à l'apparence.

MARTON.

Sur ses propres discours votre Maître est un fou,
Qui vient de se laisser ce matin sans un sou.
Ce fainéant ...

DUBOIS.

Chimére.

MARTON.

Il en a fait l'histoire,

DUBOIS.

Chimére, vous dit-on, & vous pouvez m'en croire ;
Servez-nous, il a droit à votre affection.

MARTON.

Je vous dis que je hais tout prodigue.

DUBOIS.

Eh Marton,
Je vous le dis aussi, vous aimerez mon Maître.

MARTON.

Moi ? Non .....

DUBOIS.

— Est-on toujours ce que l'on veut paroître ?
Il donne quelquefois, mais à qui donne-t-il ?
Au citoyen sans mœurs, au mortel le plus vil,
Au farceur, au bouffon, au plus frivole artiste
Du protecteur sans choix constant apologiste,
A des femmes... Bon Dieu ! si je vous les peignois,
Tous esclaves gagés ne l'approchant jamais,
Que l'encens à la main, le mensonge à la bouche,
Jargon bas & flateur qui l'enchante & le touche,
Mais venez nous offrir cet honnête indigent
Qui ne s'avilit point dans le besoin urgent,
Jusqu'à faire du vice une idole chérie,
Et vous reconnoîtrez la charlatanerie :
Eh ma chere Marton, les hommes sont tous faux,
Et je ne vois que nous qui sçachions leurs défauts.

MARTON.

Oui dà ? ...

DUBOIS.

Las en comptant de le mettre en colere,
Je borne sa maison à l'étroit nécessaire ;
Encore trouve-t-il qu'on dissipe toujours.
Ecoutez-le pourtant il tient de beaux discours,
Il sourit à ses gens, il sçait par cette ruse
Qu'en se plaignant ici, c'est moi seul qu'on accuse.

MARTON.

Vous me faites plaisir de m'apprendre cela.

DUBOIS.

Je vous en conterois mille de ces faits-là.
Par exemple, croyez que pour l'infortunée
Mélite n'aura rien.

MARTON.

Sa parole est donnée,

DUBOIS.

Il a pour y manquer cent ressorts toujours prêts.
A moins que par hasard elle n'ait des attraits,
Il pourroit faire alors beaucoup pour la séduire,
Sur sa bourse une belle eut toujours de l'empire.
En ce cas, j'en conviens, il donne en enrageant
En tourmentant son cœur, mais il donne pourtant.
Autrefois il étoit humain, assez bon Diable ;
Mais depuis qu'il est riche, il est méconnoissable,

Singe de tous les grands, imitant ce qu'ils font,
Gros Seigneur au dehors, c'est un bourgeois au fond...
Comment le trouvez-vous à présent?

MARTON.

À miracle.

DUBOIS.

Vous le haïssez moins n'est-ce pas? Plus d'obstacle.
Mais tout ceci pour vous; car Mélite le croit
Généreux, bienfaisant, l'aime par cet endroit,
Et n'a pas votre goût pour Messieurs les avares
De semblables penchants chez les femmes sont rares,
Laissons-la s'il vous plaît dans sa prévention
Mon Maître m'en aura grande obligation.

MARTON.

Oh vous l'avez servi de la bonne maniere.
Adieu .....

DUBOIS.

Votre valet.

SCENE VII.

DUBOIS.

Elle est très-singuliere,
Comment? Aimer quelqu'un parce qu'il est vilain!
Que diantre n'entre pas dans l'esprit feminin?

Si cette Marton nous est un peu propice,
Mon Maître va devoir son bonheur à son vice.
Je n'aurois jamais cru qu'en le peignant si bien
J'eusse pour le servir trouvé le bon moyen :
Mais que vois je, Lubin ? Sa présence m'étonne.
Est-ce toi mon garçon ?

SCENE VIII.

DUBOIS, LUBIN.

LUBIN.

Oui li même en personne
Bian affligé, bian triste,

DUBOIS.

Et d'où vient ?

LUBIN.

Palsangoy
Monsieur le factoton le sçait tout comme moi.

DUBOIS.

Ah ton Pere ? Tu viens pour le tirer d'affaire ?

LUBIN.

Plût au Ciel que je pusse adoucir sa misere,
Ne rougissez-vous pas de le traiter ainsi ?

Le vlà réduit à rian & ses enfans aussi,
Après avoir sarvi tant de tems noute Maître.

DUBOIS.

Que ne le payoit-on ? Chacun sçait qu'il veut l'être.

LUBIN.

Je répondons de nous, mais pour quant aux saisons
Si la pluye & le vent...

DUBOIS.

Pitoyables raisons !
Il faut qu'un Maître vive...

LUBIN.

Et morgué si la tarre
Ne produit pas son fruit faut-il être un barbare ?
Un gros Seigneur est-il un Turc à votre avis ?
N'est-il pus avec zeux ni pitié ni répis ?
Boutez la main au cœur, Colas est un bon homme,
Un honnête Farmier que partout on renomme,
Avec ces maudits frais de recors de sargent,
Biaucoup de bons effets ont produit peu d'argent ;
Mais si Monsieur Dubois, ainsi que je l'espére
Me baille un bout d'écrit pour relâcher mon Pere,
J'oublirons tous nos maux & ne travaillerons
Que pour payer biantôt ce que je vous devons.

DUBOIS.

Monsieur ne voudra pas...

LUBIN.

Li? Ça n'est pas pas possible,
Faudroit qu'il eut le cœur bian dur, bian insensible,
Tenez, vous n'oseriais me li faire parler.

DUBOIS.

Toi? . . . . .

LUBIN.

Moi-même . . . . .

DUBOIS.

Et pourquoi? . . .

LUBIN.

Je pourrions deviller.
Je gageons qu'il n'est pas si dur que vous le faites.

DUBOIS.

Tu ne sçais pas Lubin ce qu'ici tu souhaites.

LUBIN.

Je ne l'avons pas vu c'est vrai dans son Chatiau;
Mais gros Jean, grand Thomas, nous ont fait son tableau.
I traite (disont-ils) l'argent comme la paille
C'est quasi comme un Prince, i brille dans Versaille,
Par ainsi, si l'argent ne li coûte pas pus
S'en ira-t-il courir après quelques écus?
Vous êtes un fin marle, & vous avez peut-être
Manigancé tout ça sans consulter le Maître.

Enfin final, voyons si vous avez le cœur
De me laisser parler un brin à Monseigneur.

DUBOIS.

Oh tant que tu voudras, tiens le voilà lui-même
Va t'en le haranguer . . .

SCENE IX.

DERVENE, *Les mêmes.*

LUBIN.

J'ONS eune peur extrême.

DERVENE.

Que veut cet homme? . . .

DUBOIS.

C'est le fils de ce Fermier,
Qu'en prison . . . . .

DERVENE.

Ah ! j'entends il vient enfin payer.
Voilà l'esprit du peuple, il faut qu'on le maltraite
Pour pouvoir le forcer d'acquitter une dette,
On devient malgré soi dur & cruel pour lui.

LUBIN.

Hélas mon pauvre Pere est sans bien aujourd'hui,
A peine ont-je eu de quoi pour les frais du voyage.

J'ons deux Freres encor tous les deux en bas âge,
Une Mere impotente & si voute bonté,
A mon Pere veut bian rendre la libarté,
Il vianra les aider sa dette est bian petite.

D E R V E N E.

Il m'est assurément fort égal qu'il s'acquitte.

L U B I N.

Morgué vla qu'est parler comme un brave Seigneur.
(à Dubois..)
Je vous le disions bien, noute Maître a du cœur,
I se gausse d'argent, i n'en sçauroit que faire,
I me rendra Colas......

D E R V E N E.

Oh c'est une autre affaire.

D U B O I S.

Monsieur dit que ton Pere a tenu des propos.

L U B I N.

Li Monseigneur ? Ma figue i n'a pas dit deux mots,
Les Huissiers l'ont trainé sans le boutter en colere.

D E R V E N E.

Te voilà grand & fort, tu peux aider ta Mere.

L U B I N.

Mais mon Pere ?

D E R V E N E.

Quel âge a maintenant Lubin ?

LUBIN.

Vingt-un ans, Monseigneur, vienne la S. Crépin,

DERVENE.

C'est l'âge du travail . . .

LUBIN.

Tenez je vous proteste

Que le pauvre Colas acquitera le reste,

Et bientôt . . .

DERVENE.

Il t'a fait assez bien ta leçon.

LUBIN.

Allons le délivrer . . .

DERVENE.

Finis donc mon garçon.

LUBIN.

Monseigneur . . . . . .

DERVENE.

Ah tes cris m'assomment les oreilles.

(*Il sort.*)

SCENE X.

DUBOIS, LUBIN.

DUBOIS.

EH bien ton éloquence a produit des merveilles?

LUBIN.

Je le suivrons partout.

DUBOIS.

Retourne t'en crois moi.

LUBIN.

Non morgué...

DUBOIS.

Tu seras batonné sur ma foi,
Je connois son humeur, il s'est fait violence,
Et tu pourrois enfin lasser sa patience.
Adieu Lubin.....



SCENE XI.

LUBIN.

Adieu cœurs de piarre & d'acier,
V'là qu'est fait aujourd'hui Seigneur & maltotier ;
C'est ma foi même chose, & qui dit l'un dit l'autre ;
Pauvres gens de campagne ah quel sort est le vôtre ?
Baillis, Sargens, Commis, Collecteurs & Seigneurs,
C'est à qui nous fera répandre pus de pleurs.
Ça faut se retourner, oui par la ventredienne
Je n'ons pus ni raison ni peur qui nous retienne.
C'est un Maître stila, ... Jarnonce ! ... Oui ... Je pourrions ...
Lubin, l'honneur te parle, i faut le suivre. Allons.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DERVENE, DAMIS.

DERVENE.

Quoi vous avez écrit?

DAMIS.

Il le falloit Dervene,
Ah! si vous connoissiez tout l'excès de ma peine.

DERVENE.

Je ne veux point sçavoir votre secret, Damis,
Mais de grace parlez je suis de vos amis,
N'auriez-vous pas besoin d'argent? Car votre Mere
N'en aura point pour vous dans sa douleur amère.
Voyéz, voilà ma bourse, elle est à vous, allons
Il est des embarras, des situations
Où l'argent à propos peut venir à notre aide:
Pour moi je sçais qu'en tout c'est le plus sûr remède,
Prenez vous dis-je . . .

DAMIS.

Ah Ciel! un ami généreux.
Je le sens bien, Monsieur, est un bienfait des Dieux.

J'accepte... Cependant que devenir? Que faire?

DERVENE.

Ma foi vous êtes jeune il faut se satisfaire,
Les Meres font du bruit, mais tout passe à la fin.

DAMIS.

Je vais donc me livrer à mon triste destin.

(Il sort.)

SCENE II.

DERVENE, DUBOIS.

DUBOIS.

Qu'a-t-il donc? Il paroît accablé de tristesse;
J'ai cru qu'un mariage amusoit la jeunesse,
La veille d'un hymen...

DERVENE.

Oh rien n'est moins prochain.
Qui l'eût dit? Il refuse...

DUBOIS.

Ah le petit mutin!
De la part de Damis ce courage m'étonne,
Lui qui jusqu'à présent n'a contredit personne.

DERVENE.

Refus net, absolu, par écrit même,

DUBOIS.

DUBOIS.

Bien ;
Car la Veuve étoit femme à ne se laisser rien.
Il est novice encore, il s'est laissé surprendre.

DERVENE.

Je l'ai d'abord pensé ; tout homme triste est tendre,
Damis l'est. Je dis plus, il soupire, & je crois
Qu'il se cache & rougit de quelque mauvais choix.

DUBOIS.

Si vous aimiez Mélite, on en auroit la preuve ?

DERVENE.

Il faut toujours l'avoir pour obliger la Veuve,
Quant à moi peu m'importe? . . .

DUBOIS.

Une Mere en courroux,
Pour se venger alors peut reprendre un Epoux.
Oui la Dame sauvant par-là sa pruderie,
Diroit que par raison elle se remarie :
Il ne faut qu'un prétexte aux plus honnêtes gens
Pour se laisser aller aux maximes du tems.
Offrons en un, Monsieur, à la douce Mélite,
Et je vous garantis en tout la réussite.
Allons Monsieur il faut s'assurer de ce fait,
Vous aurez de la belle un fidéle portrait,
Son nom, ses qualités, ses allures, ses vices,
Tout sera détaillé, comptez sur mes services,

Dès demain vous aurez les lumieres qu'il faut
Pour décider la Dame à terminer plutôt.

DERVENE.

Donnez, n'épargnez rien, l'affaire le mérite;
A l'égard du souper nous n'aurons point Mélite,
Elle va s'affliger .....

DUBOIS.

Diable! & tous nos apprêts
Pour la bien recevoir sont donc vainement faits?
Sur ce pied-là Monsieur abrégeons la dépense.
Un Maître que j'avois, en pareille occurrence
Fit un tour excellent, que je veux vous conter.
Au moment qu'on croyoit voir servir le souper,
Comme il me l'avoit dit, je répandis l'allarme,
Je vins crier au feu, mais avec un vacarme,
Un effroi qui passa dans l'esprit de chacun,
Et qui nous délivra de ce cercle importun.
On pourroit répéter ...

DERVENE.

Voudriez-vous vous taire;

DUBOIS.

L'Artificier peut du moins avoir affaire.

DERVENE.

Agissez là-dessus comme vous le voudrez.

DUBOIS.

Je vais contremander ces gens trop altérés,

Tous ces musiciens . . . .

DERVENE.

Eh faites sans rien dire.

DUBOIS (*à part.*)

Ma foi ses faussetés avec moi, me font rire.

DERVENE.

Lubin apparemment . . .

DUBOIS.

Est parti. Mais je crains
De plusieurs de vos gens les propos clandestins.
Autant que je le puis j'arrête leur murmure,
Mais s'il alloit plus loin on en pourroit conclure.

DERVENE.

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Il est vrai que grace à mon emploi
On n'en rejette encor la faute que sur moi.

DERVENE.

Sur qui donc? . . .

DUBOIS.

Entre nous ce n'est pas trop la mienne.

DERVENE.

Comment . . . . .

DUBOIS.

A vous servir on a bien de la peine ;
J'ai résisté long-tems & j'ai fait de mon mieux,
La dépense des gens vous rendoit furieux,
J'ai dit, moderons-la, vous en voyez la suite,
Et je vous en préviens ; mais j'apperçois Mélite.

DERVENE.

Sortez . . . . .

SCENE III.

MELITE, DERVENE.

MELITE.

Je vous cherchois, mon Fils s'est revolté
Contre ce mariage aujourd'hui projetté,
Il m'écrit . . .

DERVENE.

Je le quitte en effet assez triste ;
Quelque défaut d'argent, ais-je dit, vous attriste ;
Cent louis peuvent-ils, Damis, vous obliger ?

MELITE.

Les a-t-il pris ? . . .

DERVENE.

J'ai cru l'y devoir engager,

MELITE.

Qu'avez-vous fait? .....

DERVENE.

Ma foi j'y réflechis, Madame,
J'ai peut-être eu grand tort...

MELITE.

Voilà toujours votre ame,
Toujours offrir, donner, mais si je m'en souviens
Vous étiez sans argent.....

DERVENE.

Il est vrai, mais je viens
De chez un débiteur qui m'a fait violence,
Pour me faire accepter ou sa reconnoissance
Ou mon argent, ma foi j'ai choisi le dernier,
Je ne sçais pas prêter, Madame, en Financier,
Un écrit quel qu'il soit sent trop sa défiance.

MELITE.

Votre bonté me nuit en cette circonstance;
Car enfin quel usage en veut faire Damis?

DERVENE.

Je voudrois n'avoir pas lâché ces cent louis,
Seroit-ce un amour bas & qu'il lui fallut taire?

MELITE.

Quoi?

DERVENE.

Vous sçavez combien la jeunesse est légere ;
N'allez pas toutefois vous tourmenter trop fort,
On peut tout réparer avec le moindre effort
Le pis c'est qu'il médite un mauvais mariage ;
Eh bien grace à vos droits, à nos loix, à son âge
On le fera casser, mais quittons cet objet,
Et revenons plutôt à cet heureux projet
Que nous formions tantôt pour la jeune Orpheline.
Il faut vous rappeller au goût qui vous domine
Pour dissiper un peu la crainte du moment ;
Car je vois votre cœur affecté vivement.

MELITE.

En espérant toujours je l'avouerai, Dervene.

DERVENE.

C'est bien fait d'espérer on adoucit sa peine,
Et puis vous goûterez le plaisir enchanteur
D'arracher par vos soins quelqu'un à son malheur,
C'est un remède sûr pour toutes nos allarmes,
La douceur d'obliger a pour nous tant de charmes :
Je ne vous plaindrai plus, mais quand la verrons-nous,
Est-ce aujourd'hui qu'on doit la présenter chez vous !

MELITE.

C'est peut-être à l'instant. L'occasion heureuse
De montrer jusqu'où va votre humeur généreuse !

DERVENE.

Comment nous la verrons sitôt ? Dès aujourd'hui ?

Elle va donc ici trouver un double appui?
Je veux que nous lui faſſions un ſort digne d'envie,
C'eſt répandre des fleurs ſur notre propre vie.
Mais je vous quitte, & vais m'informer de Damis,
Vous montrer à quel point je ſuis de vos amis.
Fiez-vous en aux ſoins que mon zéle m'impoſe,
Et que de tout ſur moi votre cœur ſe répoſe;
Le mien eſt tout à vous, s'il vous étoit connu.

MELITE.

Il l'eſt, en ſa faveur le mien eſt prévenu.
Vous avez l'ame noble & les malheur des autres
Doivent péſer ſur vous & devenir les vôtres.
Plût au Ciel que mon Fils inſtruit par vos conſeils,
Eût nourri dans ſon cœur des ſentimens pareils.

DERVENE.

Vous ſçaurez s'il mérite encor votre tendreſſe.

MELITE.

Adieu. Vous rappellez ſa mere à la triſteſſe.

SCENE IV.

MELITE, MARTON.

MARTON.

EH bien Monſieur Dervene a-t-il par ſa raiſon,
Fortifié votre ame.....

MELITE.

Il la trouble Marton,
Il prévoit de Damis quelque intrigue honteuse.

MARTON.

Que dites-vous? Comment? Cette crainte est affreuse,
Madame, encore un coup cet homme est suspect,
Ses dehors imposans vous cachent ce qu'il est.

MELITE.

Des propos d'un valet prétendez-vous encore
M'entretenir ici sur quelqu'un que j'honore?
Que j'ai vu dans l'instant rempli d'humanité.

MARTON.

En soupçonnant Damis où donc est sa bonté?
Une ame généreuse est-elle défiante?
A condamner quelqu'un elle doit être lente.

MELITE.

Il a craint comme moi, mais n'a rien décidé.

MARTON.

Moi, Madame, je crois qu'il s'est trop hasardé,
Et sans quelque intérêt je ne sçaurois comprendre
Qu'il ose imaginer ce qu'il vous fait entendre.
Mais Ariste suivi de quelqu'un vient à nous.

SCENE V.

MELITE, ARISTE, JULIE, MARTON.

JULIE.

MADAME, je devrois embrasser vos genoux,
Ma démarche sans doute est un peu téméraire,
Mais mes adversités la rendent nécessaire.
Je sçais que votre cœur ouvert aux malheureux,
S'émeut & s'attendrit facilement pour eux,
Protégez-moi, Madame, & servez-moi de Mere,
Je suis une Orpheline immolée à son Frere,
Et cet avare Frere ose encore vouloir,
Pour posséder le peu qu'elle pourroit avoir,
Que de sa liberté faisant un sacrifice
Dans les murs d'un Couvent, sa Sœur s'ensevelisse

MELITE.

Quelle inhumanité! .....

ARISTE.

Prenez garde, ma Sœur,
Que d'un bien assez grand ce Frere est possesseur,
Que sa cupidité n'en est que plus affreuse,
Que je le connois fort, que sa vie est heureuse,
Qu'il est vain, fastueux.

MELITE.

Vous déchirez mon cœur,
Mais un semblable Frere est un monstre ...

MARTON.

Une horreur.
Peut-on faire gémir une Sœur aussi belle ?
Regardez-la, Madame .....

MELITE.

Ah ! mon ame est pour elle.
Que de graces ! quels traits ! ....

JULIE.

Contre un Frere inhumain
Daignez à la victime assurer une main.
Je fondois mon espoir sur une seule tante,
Que Monsieur à l'instant vient de voir languissante;
Si je la perds, hélas ! Je n'ai plus de secours,
Et mon tyran alors qui m'accabla toujours;
Ce Frere qui me hait, peut me poursuivre encore,
Sans les secours pressans que près de vous j'implore.

ARISTE.

Je dois vous prévenir qu'une forte raison
Lui fait encor cacher sa naissance & son nom,
Mais bientôt vous sçaurez ...

MELLTE.

En me l'offrant, mon Frere
Répond de ses vertus & de cette chimére,

Qu'on appelle naissance & qu'il faut consulter ;
Mais la voir c'est assez pour n'en pouvoir douter.
Et je la servirai toujours sans la connoître.
Venez, aimable Enfant, en qui je vois paroître
Ce qui peut attacher, la beauté, la douceur,
La jeunesse innocente & la noble pudeur :
Venez, si ma maison peut vous servir d'asile,
Vivez y près de moi satisfaite & tranquile :
Vous aurez des soutiens, des défenseurs ici,
Et j'en sçais un surtout qui sera votre appui,
Qui se fait de vous voir une joie infinie,
Et dont votre bonheur fait la plus forte envie.
Oui, Dervene, mon Frere, est l'homme en question,
Vous en avez à tort mauvaise opinion,
C'est l'ame la plus belle... Eh bien à quoi bon rire?

ARISTE.

Je l'attends à l'épreuve...

MARTON.

On ne sçauroit mieux dire.

JULIE.

Ah ! Madame, comment payer des soins si doux?

MELITE.

Vous m'aimerez, c'est là ce que j'attends de vous.

(*Elles sortent.*)



SCENE VI.

ARISTE, MARTON.

MARTON.

Vous voyez à quel point on estime Dervene ;
Mais pourquoi rire encor? ...

ARISTE.

Marton sois bien certaine
Qu'avant peu nous verrons rougir de son erreur,
Tel qui n'y pense point ...

MARTON.

Qui donc, Monsieur? ...

ARISTE.

Ma Sœur.

MARTON.

Ce n'est pas là du tout une entreprise aisée,
Dervene est son héros, je me suis avisée
De vouloir dire un mot de ce qu'il fait ici.

ARISTE.

Que fait-il donc? ...

MARTON.

Vraiment vous ignorez ceci.
Apprenez donc, Monsieur, que ce beau mariage

Projetté pour Damis, va causer du ravage.
Vous l'alliez marier sans consulter son goût,
Aussi ce procédé ne lui plaît point du tout.
Ma Maîtresse a reçu son refus ; mais Dervene
Bien loin de la calmer irrite encor sa peine :
Il fait appréhender dans ce refus soudain
Quelque attachement bas, quelque goût libertin,
Dès lors voilà Madame en proie à mille allarmes,
Et comme vous voyez vous causerez ses larmes,
Sans ce maudit Hymen.....

ARISTE.

Qui n'a plus lieu...

MARTON.

Comment ?

ARISTE.

De secrettes raisons y font empêchement,
On m'avoit abusé, j'ai rompu tout à l'heure.

MARTON.

C'est quelque chose encor, mais le soupçon demeure
Et ma pauvre Maîtresse aura toujours l'effroi,
De voir un jour son Fils.....

ARISTE.

Le crains-tu ?...

MARTON.

Quant à moi
Je crois qu'il peut aimer avec plus d'ardeur même

Qu'aujourd'hui parmi nous notre jeunesse n'aime ;
Mais je ne puis penser que sage comme il est
Il ait pû faire choix d'un méprisable objet.

ARISTE.

Non, Marton . . . . .

MARTON.

Cependant Dervene l'appréhende.

ARISTE.

Il le voudroit . . .

MARTON.

J'entends . . . . . .

ARISTE.

C'est là ce qu'il demande.

MARTON.

Voici votre Neveu. Voulut-il nous cacher
Le secret de son cœur, tâchons de l'arracher.

SCENE VII.

ARISTE, DAMIS, MARTON.

ARISTE.

Mon choix n'a donc pas eu le bonheur de te plaire?

DAMIS.

Mon Oncle . . . . .

ARISTE.

Je sçais tout...

DAMIS.

Vous sçavez ? ...

MARTON.

Au contraire

Il ne sçait rien, Monsieur, mais vous ne voudrez pas
Lui cacher ce qui cause ici votre embarras.

DAMIS.

Où voyéz-vous, Marton ? ...

MARTON.

Vous m'entendez de reste.

Allons soulagez-vous.....

DAMIS.

Marton je vous proteste.

ARISTE.

Pourquoi m'avoir caché, Damis, tous tes dégoûts ?
Pourquoi dissimuler ?

DAMIS.

Ma Mere étoit pour vous,
Et mon cher Oncle aussi m'en imposoit lui-même,
Je dois le respecter.....

ARISTE.

Il vaut mieux que l'on m'aime.

DAMIS (*vivement.*)

Il ne tiendroit qu'à vous de vous bien faire aimer.

MARTON.

Ce transport ingénu n'est-il pas à charmer ?
Encore un coup, Monsieur, on sçait ce qu'il veut dire.

DAMIS.

Plaît-il ? . . .

ARISTE.

Oui, mon Neveu, tu ne peux t'en dédire,
Et je vois là-dessous quelque amourette en jeu.

DAMIS.

Quelque amourette ? . . .

MARTON.

Oh non. Je tiens que c'est un feu
Bien décidé, bien vif, . . .

DAMIS.

Que rien ne peut éteindre.
Je tombe à vos genoux ; ah si j'ai tout à craindre,
Et si vous ne cherchez l'aveu de mon ardeur,
Que pour y mettre obstacle & déchirer mon cœur...

ARISTE.

Ecoute, il n'est qu'un mot. Leve-toi, sois sincere,
Ton choix est-il décent ? . . .

DAMIS.

S'il l'est ?

ARISTE

Mais ce mystére....

DAMIS.

Hélas! je n'ai trouvé que charmes, que vertus,
Que naissance, qu'esprit, . . .

MARTON.

Que faut-il donc de plus?

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Je vous entends, la belle est sans fortune?

DAMIS.

Je le crains.

ARISTE.

Si c'est-là tout ce qui t'importune,
C'est un de ces malheurs aisés à réparer.

DAMIS.

Quoi! Vous croyez? . . .

ARISTE.

Avant de te rien assurer,
Raconte-nous.....

MARTON.

Fort bien. Oui je brûle d'apprendre,

Quand, comment, où l'amour s'est si bien fait entendre.

DAMIS.

Dans un Couvent assez éloigné de Paris,
J'avois une parente à voir & je l'y vis.

MARTON.

Histoire de Couvent? La scène est bien choisie :
C'est là qu'une âme tendre est fortement saisie,
Tout y porte à l'amour, œil doux & languissant ;
Tout, jusqu'à l'obstacle est un attrait puissant.
La Cousine sans doute avoit à côté d'elle.

DAMIS.

Une jeune personne, aimable, douce, belle ;
Malheureuse pourtant à ce qu'elle m'apprit.

MARTON.

Ce malheur à vos yeux sûrement l'embellit.

DAMIS.

Je ne sçais. Mais mon cœur jusqu'alors insensible
Ne pût s'en séparer sans un effort terrible,
Je crus voir dans Julie un peu d'émotion,
Je partois, mon état n'a point d'expression,
J'écris à ma parente.....

MARTON.

Une Lettre si tendre !

DAMIS (*avec transport*)

J'étois aimé, Marton, on daigne me l'apprendre.

MARTON.

Je le crois, à la grille on va de ce pas là.

DAMIS.

Nos cœurs s'étoient unis .....

MARTON.

Un instant fait cela.

ARISTE.

Reviens à ces malheurs dont elle s'étoit plainte,

DAMIS.

Un Frere... Dont le nom la pénétroit de crainte...
Le cruel! il faisoit un inhumain effort.

MARTON.

Voici Mélite .....

DAMIS (*fuyant*)

O Ciel! évitons son abord.

ARISTE.

Damis, Damis .....

MARTON.

Il fuit .....

ARISTE.

Son refus l'intimide.

SCENE VIII.

MELITE, ARISTE, MARTON.

MELITE.

Damis, Damis, eh bien mon malheur se décide ;
Ce Fils qui remplissoit mon cœur & mon esprit,
Ariste, est-il perdu? .....

ARISTE.

Non, ma Sœur ...

MELITE.

Il me fuit,
Mon Frere, il est coupable & j'en ai tout à craindre.

ARISTE.

Il est timide au plus, tâchez de vous contraindre.

MELITE.

Quoi? .....

ARISTE.

Je cours après lui pour un fait important,
Conservez quelque espoir ...

MELITE.

Je le perds à l'instant,
Et vous m'abandonnez?

ARISTE.

Il faut que je m'éclaire,
C'est pour moi, c'est pour vous une très-grave affaire.
(Il sort.

SCENE IX.

MELITE, MARTON.

MARTON.

Ou donc est le plaisir de soupirer ainsi ?
Eh, Madame ! attendez que le fait éclairci.

MELITE.

Que veux-tu que j'attende ? ....

MARTON.

Une nouvelle sûre,
Car vous vous troublez là sur une conjecture.

MELITE.

Pése bien de Damis la fuite, le refus.

MARTON.

Qu'en conclure ? Qu'il est amoureux tout au plus.
C'est mon avis. Je crois comme vous qu'il soupire,
Qu'il cherche à vous cacher le penchant qui l'attire,
Croirai-je pour celà que ce penchant secret
Tombe précisement sur quelque vil objet ?

Non, Madame, & s'il faut dire ce que j'augure,
Sa Maîtresse est peu riche & voilà l'encloüeure.

MELITE.

Plut au Ciel que je n'eusse à craindre que cela !
Si le choix est décent, que faut-il au delà ?
Que m'importe le bien dont mon Fils n'a que faire ?
Je suis riche, il doit l'être, eh Marton au contraire
Enrichir ce qu'on aime est un bonheur parfait,
Et souvent pour Damis, c'étoit là mon souhait.

MARTON.

Je le crois aisément. De vous rien ne m'étonne ;
Mais trouve-t-on toujours une mere aussi bonne ?
Damis ignore-t-il que les cœurs mis à prix,
Sans être égaux en biens sont rarement unis ?
Et que l'hymen chez nous a l'intérêt pour frere ?
Il ne rend pas assez de justice à sa mere ;
D'accord, mais voilà tout ; j'en jurerois .....

MELITE.

Marton,
Qu'une pareille faute est digne de pardon !
Si tu me disois vrai .....

MARTON.

Mais s'il vous plaît, Madame ;
Pourquoi Dervene seul trouve-t-il en votre ame
Pour toute défiance autant d'éloignement,
Tandis que votre Fils sans preuve assurement
Sur un simple propos vous paroît si coupable ?

MELITE.

Le malheur que je crains est presque inévitable,
Que Dervene soit tel ou non qu'il me paroît,
Je n'aurai là-dessus qu'un léger intérêt.
Mais, mon Fils, ah Marton, songe à notre jeunesse,
Ses désordres, ses mœurs allarment ma tendresse,
Quelle mere n'a pas aujourd'hui la douleur
De sçavoir que son Fils sans honte & sans pudeur,
D'une esclave insolente est le premier esclave?
Honneur, respect humain, décence, tout se brave;
Eh quel cœur assez droit, de lui-même assez sûr
Pourroit ne pas se perdre en ce commerce obscur!
Toujours craindre en aimant un changement perfide,
Ne voir & ne servir qu'un intérêt sordide,
Se faire des égaux de mille malheureux,
Vils amis ou parents de l'objet de ses feux,
Ne rien appercevoir ni de vrai ni d'honnête,
Se ruiner enfin pour semblable conquête;
Marton, voilà le sort de tous nos jeunes gens,
Echaperais-je seule à la honte du tems?

MARTON.

Oui, Madame, & Damis dont l'ame m'est connue
Rougiroit de vous voir à tel point prévenue.

MELITE.

Tu raffermis mon cœur, eh Marton je te crois,
J'en ai besoin. Mon Fils n'a point fait un vil choix,
Qu'on le cherche, je veux lui parler & l'entendre,

MARTON.

Ariste va venir, Madame, allez l'attendre.
Loin de vous l'Orpheline est toute à son malheur.

MELITE.

Il est vrai. Je me dois entiere à sa douleur.
Si Dervene rentroit, Marton qu'on l'avertisse
Que notre infortunée a chez moi pris hospice.

SCENE X.

MARTON.

PUISQUE l'on me défend d'en croire son valet,
De lui-même par lui je veux me mettre au fait.
Attendez... Oui... Fort bien... Des desseins de Mélite
Tout naturellement j'aurai l'air d'être instruite;
Je veux absolument découvrir si son cœur
Ne nourrit pas ici quelque secrete ardeur,
Ou plutôt si l'apat des biens de ma Maîtresse
N'est pas ce qui le guide & ce qui l'intéresse.
Je vais & l'effrayer & m'instruire à la fois;
S'il m'échape, il est fin. Bon c'est lui que je vois.



SCENE

SCENE XI.

DERVENE, MARTON.

DERVENE.

Bonjour, Marton, bonjour...

MARTON.

Je m'en vais vous apprendre
Quelque chose, Monsieur, qui pourra vous surprendre.
L'éternel célibat ne vous lasse-t-il point?

DERVENE.

Comment? .....

MARTON.

Répondez-moi clairement sur ce point.
Je sçais d'honêtes gens qu'il ennuye, & moi-même
Je n'en fais pas, Monsieur, une estime suprême;
Quant à vous.....

DERVENE.

J'en pourrois penser comme Marton.

MARTON.

J'en pourrois, n'est pas net. Vous lasse-t-il?

DERVENE.

Oui....

MARTON.

Bon.

Vous serez marié ce n'est point badinage,
Nous avons arrangé tantôt ce mariage.

DERVENE.

Ah, ma chere Marton, ce brillant est à vous.

MARTON.

(*bas.*) Il croit que de Mélite il s'agit d'être époux.
(*haut.*) Mais, Monsieur

DERVENE.

Laissez donc...

MARTON.

Je n'imaginois guére
Réussir aussi-bien, douceur de caractere,
Esprit, graces, raison.

DERVENE.

Oui, je sçais tout cela,
Je serai trop heureux.

MARTON.

On vous adorera.
Un mari généreux n'est plus chose ordinaire,
Vous en rétablirez la mode salutaire.
Nous avons bien trouvé ce mariage-là;
Quant au bien il est mince, & l'on s'en passera,
La future est aimable, elle a de la naissance,

Tout le reste pour vous est de peu d'importance;
On vous trouve le cœur & si noble & si grand,
Que pour lui la fortune est loin du premier rang.

DERVENE.

Que dites-vous? Mélite

MARTON.

A pour vous tant d'estime
Qu'elle vous voit tout prêt à cet effort sublime.

DERVENE.

J'ai cru Mélite riche .....

MARTON.

Elle l'est bien aussi.

DERVENE.

Et que venez-vous donc me raconter ici?

MARTON.

Ce que je sçais, Monsieur, sur la pauvre Orpheline.

DERVENE.

Qu'entends-je?

MARTON.

Elle est chez nous... C'est un air... Une mine;
Vous ne m'écoutez plus? Bon tout est éclairci,
Et j'avois deviné d'avance tout ceci.

DERVENE.

Comment?

MARTON.

Vous embrassiez une belle chimére,
Et pour avoir brouillé le fils avec la mere,
Vous n'en serez pas mieux . . . . .

DERVENE.

Quel discours singulier ?

MARTON.

Ma Maîtresse, Monsieur, n'est point à marier.

DERVENE.

Mais cet autre projet est-il de son idée ?

MARTON.

Ma foi non, mais par-là me voilà décidée.
C'est un tour que j'ai pris pour vous connoître à fond
Et pour justifier ma pénétration.
Reprenez ce bijou . . . . .

DERVENE.

Pourquoi ? . . . . .

MARTON.

La chose est claire.
L'hymen ne tenant plus, je vous rends le salaire.

DERVENE.

Marton devroit penser que de pareils bienfaits
A des gens tels que moi, ne se rendoient jamais.

MARTON.

Ah je n'y songeois pas. Vraiment oui. J'extravague,
Vous êtes généreux il faut garder la bague,
Je me fais cet effort, & vous laisse Monsieur.

SCENE XII.

DERVENE.

L'INSOLENTE Soubrette! elle éprouvoit mon cœur,
Je vois que je me suis abusé sur la Veuve,
Elle ne m'aime point, son ame est à l'épreuve,
Tandis que sa vertu m'en impose, je crois:
Mon projet est manqué, mais feignons toutefois,
J'ai promis de servir l'Orpheline avec elle,
Il faut la voir, Marton me l'a peinte si belle,
Que je pourrois peut être avec utilité
Faire encor respecter ma générosité:
La beauté malheureuse est facile à se rendre:
Oui voyons-là, Mélite est aisée à surprendre,
Sous le voile imposant des dons & des bienfaits,
A coup sûr je pourrai lui cacher mes projets.



SCENE XIII.

DERVENE, DUBOIS.

DUBOIS.

DAMIS m'est échapé malgré toute ma peine,
Je l'ai fait suivre, il va près de chez Célimene;
Cette Tante qui dit vous avoir élevé,
Et qui se plaint si haut de n'avoir pas trouvé
Chez vous, ces cent louis dont elle avoit à faire.

DERVENE.

Qu'importe ce que dit cette femme en colere?
Et puis tout m'est égal à présent sur ce point.

DUBOIS.

Et la Veuve, Monsieur.....

DERVENE.

Qu'on ne m'en parle point.

DUBOIS (*bas.*)

Oh, oh n'en veut-il plus?....

DERVENE.

Mélite est une folle
Qui n'aime que son Fils, ma foi je m'en console.
Vous avez un bouquet à porter chez Iris.

DUBOIS.

Toutes les fleurs, Monsieur, sont rares & d'un prix.

DERVENE.

Et qu'importe? On en a pour mille écus sans doute.

DUBOIS.

Oui, Monsieur.....

DERVENE.

Eh bien donc qu'on en ait quoiqu'il coûte:
Oui, que chez la Comtesse on en fasse un tapis,
C'est sa folie, & j'aime à plaire à mes amis.

DUBOIS.

Rien n'est cher pour les Grands que nous pouvons connoître.

DERVENE.

Point de raisonnemens.....

DUBOIS.

Oh! vous êtes le Maître.
Certain homme est là-bas qui nous soutient, Monsieur,
Qu'il va loger céans.....

DERVENE.

C'est mon vieux Gouverneur.

DUBOIS.

Bon Dieu! qu'il a l'air sec!

DERVENE.

Il est de la décence
De l'héberger chez moi, je veux bien qu'on y pense,
Quoique manquant de tout il ne demande rien.

DUBOIS.

Article essentiel . . .

DERVENE.

Oui, je lui veux du bien.

DUBOIS.

Ce harpeur dont un Prince enfin nous débarrasse,
Laisse un appartement . . . . .

DERVENE.

Oh doucement de grace,
Je consens à loger mon pédant, mais c'est tout.
Le moindre appartement doit être de son goût.

DUBOIS.

Sur ce pied, je le vois niché dans la Mansarde.

DERVENE.

Sans doute, qu'on l'y place. . . .

DUBOIS.

Oh cela vous regarde.
S'il demande pourtant à se loger plus bas.

DERVENE

Il suffit. . . . .

DUBOIS.

DUBOIS.

S'il refuse; ...

DERVENE.

Il ne l'osera pas.

(Il sort.)

SCENE XIV.

DUBOIS.

LE voilà bien. S'il rend le plus léger service,
Il le gâte aussitôt par un trait d'avarice.
Le bon, c'est qu'il me croit aveugle sur ce point;
Je l'y prends tous les jours, mais il n'en convient point:
Où Diable aller percher cet homme respectable
Qui travailloit jadis à le rendre estimable?
Mais que dis-je? A-t-il tort de le traiter ainsi?
On le loge à peu près comme il a reussi.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, MARTON.

MARTON.

Tout autre qui viendroit me conter cette Fable
Je ne le croirois pas.

ARISTE.

Rien n'est plus véritable.

MARTON.

Je devrois vous bouder cent ans de m'avoir fait
Du destin de Julie un aussi long secret.
Ah j'offrois à Dervere un hymen admirable,
Le traitre! mais comment l'aviez-vous cru capable
Avant de découvrir le fait en question,
De dementir si fort sa réputation
Car vous l'aviez rendu suspect à ma Maîtresse.

ARISTE.

J'avois apprécié son goût de petitesse,
Cet amour vain & bas des misères du tems,

Enfans de la folie & l'effroi du bon sens,
Nous démasque le cœur dont il s'est rendu maître.
Si-tôt qu'à cet excès on avilit son Etre,
La vertu qu'on affiche est fausse de tout point,
Marton; la régle est sûre & ne me trompe point.

MARTON.

Que de fausses vertus, Monsieur, dans cette ville!

ARISTE.

Julie a réussi; mon esprit est tranquille,
Mais je veux à sa Tante en faire le récit:
Je souhaiterois fort Marton qu'il adoucît
Le douloureux état où tantôt je l'ai vue;
Elle chérit sa Niéce & sa tendresse émue,
Par l'espoir que j'ai fait éclater à propos,
Sembloit la soulager & surprendre ses maux.

MARTON.

Nous allons dès ce soir la venger de Dervene,
Et c'est de quoi lui rendre une santé prochaine.
Supposez une femme à son dernier soupir,
Parlez-lui de vengeance, elle en va revenir.

ARISTE.

Il n'est pas question ici de badinage.

MARTON.

Je ne badine point. Demandez, c'est l'usage.

ARISTE.

Un doute singulier malgré moi me poursuit,

Tout semble l'appuyer, & rien ne le détruit,
L'avanture seroit encor plus merveilleuse
Si Julie .....

MARTON.

Elle vient.

ARISTE.

Tant mieux.

MARTON.

Qu'elle est reveuse?

SCENE II.

JULIE, ARISTE, MARTON.

JULIE.

Ariste vous vouliez sensible à mon malheur
En appaiser le cours, en calmer la rigueur,
Je n'aurois pas pensé qu'il put s'accroître encore,
Cependant..... Ah, Monsieur, vous que Julie honore
Vous d'une infortunée & la force & l'appui.

ARISTE.

Quel est donc le sujet qui vous afflige ici?

JULIE.

Vous ne m'aviez pas dit que votre Sœur Mélite

Sur un Fils qui la fit gémir par sa conduite,
Quels infames soupçons on lui donne sur lui ?

ARISTE.

Vous sentez vivement l'infortune d'autrui.

JULIE.

Mais, Monsieur, dites-moi, qu'en pensez-vous vous-même ?

ARISTE.

Qu'il a senti son cœur, qu'il est jeune, & qu'il aime,
Peut-être aura-t-il fait un choix qui nous plaira,
Peut-être aussi que non .....

MARTON (*à Julie.*)

Et que vous fait cela ?

JULIE.

Quoi vous croiriez aussi ? ......

ARISTE.

Je vois ce qu'il faut croire.
(*bas.*) Eprouvons-là. (*haut.*) J'apprends à l'instant une histoire
D'une fille sans mœurs enlévée ici près
Que sçait-on ? Il a pu lui trouver des attraits.

JULIE.

Non, non, Monsieur.......

ARISTE.

Damis... Ce nom vous embarrasse,

MARTON.

Vous vous troublez ? .....

ARISTE (*bas.*)

C'est elle.....

JULIE.

Il faut quitter la place,
De Mélite & de vous il faut me séparer,
Ariste, chez ma Tante il est tems de rentrer.

ARISTE.

Eh restez. . . . de Damis je sçais un peu l'histoire,
Et dans certain Couvent si j'ai bonne mémoire.

JULIE.

Ah, Monsieur, pardonnez à mon saisissement.
(*Elle tombe dans les bras d'Ariste.*)

MARTON.

Qu'entends-je ! quel bonheur ! Damis est son amant.
Oh cet événement surpasse mon attente,
Remettez-vous, allons, vous serez trop contente
Quand vous sçaurez à fond le nœud de tout ceci.
Ah si Damis venoit ... Justement le voici.



SCENE III.

JULIE, ARISTE, DAMIS, MARTON.

DAMIS (*sans voir Julie.*)

Vous m'avez donc joué cruellement, Ariste.

MARTON (*à Julie en la cachant.*)

Ne dites mot.....

ARISTE.

Comment? Quel accueil sombre & triste!
Que veux-tu dire? ...

DAMIS.

Hélas! vous m'entendez Monsieur,
Vous avez abusé du secret de mon cœur.

MARTON.

Il est fou.....

DAMIS.

Vous feigniez d'approuver ma tendresse,
Et c'est vous qui venez me ravir ma Maîtresse.
Où l'avez-vous conduite? Où pensez-vous cacher
Ce qu'au bout de la terre on me verroit chercher?
Un homme à moi, Monsieur, la vue aujourd'hui même

Sortir de chez sa Tante, avec vous, ... elle-même :
Gardez-vous d'espérer que jamais de mon cœur
Le tems puisse effacer une aussi vive ardeur,
Vous n'en connoissez pas toute la violence.

ARISTE.

Qu'à cet âge l'amour donne de pétulance.
(*Il retire Marton qui la cachoit.*)
Eh ne la vois-tu pas ? .....

DAMIS.

En croirai-je mes yeux !
Je vous trouve Julie, en quel tems ! en quels lieux !
Vous chez ma Mere ? Vous ? ...

JULIE.

Elle est ma protectrice.

DAMIS.

Ma Mere vous connoît ? Ah quel destin propice !
Venez à ses genoux accompagner son Fils.
Quoi ! je vous ai revue ? à mes sens interdits
Ariste pardonnez le trouble qui m'agite

MARTON.

De la douleur il passe au plaisir tout de suite,
La situation est forte, calmez-vous,
Trouver ici Julie est je crois assez doux.

JULIE.

Vous offensiez Ariste ......

DAMIS.

Eh lorsque l'on vous aime,
Lorsqu'on vous a perdue, est-on bien à soi-même ?
Mon Oncle me chérit & me servir toujours,
Il nous accordera ses bontés, ses secours.

ARISTE.

J'étois pour toi, Damis, un tyran à t'entendre.

MARTON.

Dans son appartement allez tous trois vous rendre.
(*à Damis.*)
On vous apprendra tout, Mélite ne sçait rien,
Un instant de prudence & le reste ira bien.

DAMIS.

Ma Mere ne sçait rien? Quelle est donc cette fable ?

MARTON.

Vous en serez surpris. Elle est inconcevable.
Allez Monsieur vous dis-je, & tâchez s'il vous plaît
De vous contraindre un peu, vous serez satisfait.

SCENE IV.

MARTON.

Qui diantre s'attendoit à pareille avanture ?
Elle est unique & va confondre l'imposture.

Le masque heureusement doit tomber aujourd'hui,
Le fourbe ! oh je n'aurai point de pitié pour lui.
Je veux le voir confus auprès de ma Maîtresse,
N'oser desavouer l'excès de sa bassesse,
Je me fais un plaisir de conduire avec art
Ce plan de nous venger que m'offre le hasard.
Il doit rentrer chez lui, mais Mélite s'avance.

SCENE V.

MÉLITE, MARTON.

MELITE.

Je ne puis contenir ma double impatience.
Quoi ! ne voir revenir Dervene ni mon Fils,
Que dois-je en augurer?

MARTON.

A l'égard de Damis
Je conçois les raisons dont le poids vous chagrine,
Mais Dervene . . . . .

MELITE.

Il devoit venir voir l'Orpheline.

MARTON.

Vous croyez qu'il y pense ?

SCENE VI.

MÉLITE, MARTON, LUBIN (*en épée & en cocarde.*)

LUBIN.

A présent je varrons
Si l'on reparle encore à Lubin de bâtons :
Jarni ! les gens du Roi.....

MELITE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Moi ? Mon Pere.
Je viens le racheter & sa prison j'espére
S'ouvrira toute grande avec cinquante écus,
Morgué le bon marché ! je nous sommes vendus
Et du prix je voulons délivrer le pauvre homme.
Ça faites-moi parler.....

MARTON.

A qui ?

LUBIN.

J'avons la somme,
Je ne le craignons pu, faites li moi parler.
(*montrant sa cocarde.*)
Ceci baille du cœur, c'est à li de trembler.

MELITE.

Mais qui demandes-tu ?

LUBIN.

Pardi Monsieur Dervene.
Je venons de trouver un brave Capitaine
Qui ne sçait pas le fin, mais velà son argent,
Et je voulons quitance & mon Pere à présent.

MELITE.

A tout ce qu'il nous dit je ne puis rien comprendre.

LUBIN.

Vous ne sçavez donc rian ?

MARTON.

Non... Daignez nous apprendre.

LUBIN.

Primo je sis Lubin. Or vous sçaurez aussi
Que du pere Colas je sis fils Dieu merci.

MARTON.

C'est fort bien fait à toi, viens à ce qui t'amene.

LUBIN.

J'y vians, sçachez encor que ce Monsieur Dervene,
Dont duquel ce Colas mon pere étoit Farmier,
Est un homme endiablé pour se faire payer.

MARTON.

Bon.....

LUBIN.

Pas trop. Car le sort voulit que l'autre année
Je fumes tous gêlés dans une matinée.
Le terme viant . . . .

MARTON.

Eh bien . . . .

LUBIN.

I fallut s'expliquer.
Or quand le Maître vit son argent li manquer
Fallut pas rire au moins. On arrête mon Pere,
On le boute en prison, vous sçaurez, & ma Mere
Voit tout vendre cheu nous . . .

MELITE.

Ah ! qu'il me fait pitié !

LUBIN.

Sur nos pauvres effets j'ons perdu la moitié.

MARTON.

A merveille Lubin . . . . .

LUBIN.

Nennin, nennin, tredame !
Rian n'est si rare ici ma foi qu'une bonne ame.

MARTON.

Pour m'expliquer ainsi crois que j'ai mes raisons,
Nous sommes tes amis, nous te le prouverons.
Acheve . . . . .

LUBIN.

Il est bian vrai que vous avez la maine,
De n'être pas si Turc que ce Monsieur Dervene.

MELITE.

Pourquoi donc...?

LUBIN.

Voyant ça je me dis à part moi,
Pour délivrer mon Pere i faut sarvir le Roi.
L'argent qui m'en vianra, pourra payer sa dette,
Je trouve un Capitaine, & pis l'affaire est faite.

MARTON.

Et tu t'es engagé mon Garçon.....

LUBIN.

De grand cœur.
Mon Pere sera libre & j'aurons la douceur...

MELITE.

Dis-tu vrai? Je m'oppose à ce dur sacrifice,
Tu seras libre aussi...

LUBIN.

Non, je reste au sarvice,
A la ville, au village on dit que noute Roi
A vu ses annemis tromper sa bonne foi,
Je voulons le vanger, mais faut ravoir mon Pere,

MELITE.

A l'embrasser, Lubin, tu ne tarderas guere.

Entre un instant chez moi, compte sur mes secours,

LUBIN.

Mais ce Monsieur Dervene....

MARTON.

Allons, suis-moi toujours.

MELITE.

Prends cette bourse....

LUBIN.

Moi?

MELITE.

Prends, c'est me satisfaire.

LUBIN.

Comment?

MARTON.

Point de façons, tu nous es nécessaire,
Entre donc là te dis-je, & n'appréhende rien.

(Elle le fait entrer.)

Il faut en convenir, le hasard nous sert bien.



SCENE VII.

MELITE, MARTON.

MELITE.

DERVINE m'épouvante .....

MARTON.

Il faut qu'on le respecte.
Sa vertu disiez-vous ne peut être suspecte,
Eh bien vous balancez sur son compte à présent ?
Cet homme généreux, humain & bienfaisant
Ruine ses Fermiers ?

MELITE.

Cela n'est pas possible ;
Son Intendant je gage est seul répréhensible,

MARTON.

Le voici .....



SCENE

SCENE VIII.

MÉLITE, DERVENE, MARTON.

DERVENE.

Pardonnez si jusqu'à présent
Je n'ai pu disposer, Mélite, d'un moment
Pour voir notre Orpheline, & l'assurer moi-même
Qu'à la servir en tout mon penchant est extrême.
Marton vouloit tantôt me faire son Epoux
C'est aller un peu loin, mais réunissons-nous
Pour lui faire un destin dont elle soit contente.

MÉLITE (*bas à Marton.*)

Lubin est un fripon ...

DERVENE.

Marton la dit charmante,
Sçavez-vous ce que c'est ? Vous a-t-elle conté
Les faits intéressans de son adversité?

MARTON.

Vous serez bien surpris lorsque vous l'aurez vue.

MELITE.

Jusqu'à présent de nom elle m'est inconnue,
On m'en fait un mystere & je ne sçais pourquoi;

DERVENE.

Voudroit-on par hasard vous attraper ?

MELITE.

Qui ? moi ?

DERVENE.

L'an passé je voulus établir quelques filles,
Je voulois qu'on les prît dans d'honnêtes familles,
La fête fut superbe .....

MARTON.

Et sans doute à ce jeu
Vous dépensiez beaucoup en leur donnant fort peu.

DERVENE.

Eh bien j'ai sçu depuis par des personnes sûres
Que j'avois obligé de viles créatures,
Et voilà comme on fait le mal au lieu du bien.
Madame, croyez m'en ne précipitons rien.

MELITE.

C'est Ariste, Monsieur, qui me l'a présentée,
Elle est faite d'ailleurs pour être respectée,
Et du premier coup d'œil elle va vous charmer,
Elle a tout ce qui plaît, tout ce qui fait aimer,
Et je prends à son sort l'intérêt le plus tendre.

DERVENE.

Je me sens attendri moi-même à vous entendre.
C'est se passionner cependant pour quelqu'un
Sans y voir d'assez près, sans examen aucun :

De grace permettez qu'ici je l'entretienne.

MARTON.

Oh c'est bien dit. Il faut que l'Orpheline vienne.
Oui de vous l'amener je me fais un plaisir,
Dans un instant Monsieur vous l'allez voir venir.

SCENE IX.

MELITE, DERVENE.

MELITE.

Dervene, se peut-il, qu'avec votre belle ame
On ose vous taxer d'une conduite infame ?

DERVENE.

Comment donc?

MELITE.

Vous avez de cruels ennemis.

DERVENE.

Quel homme n'en a pas?

MELITE.

Ils en seront punis.
Et contre eux désormais je prends votre défense.

DERVENE.

De quoi s'agit-il donc ?

MELITE.

Laiſſons-là cette offenſe.
Vous en ſerez vengé . . . . .

DERVENE.

Mais encor ?

MELITE.

Ce n'eſt rien.
On vous faiſoit injure, & je m'en doutois bien ;
Les ſoins que vous voulez prendre de l'Orpheline
De tous mauvais propos aſſurent la ruine.

DERVENE.

Il faudroit cependant, Madame s'il vous plaît
Que je puſſe avant tout lui parler en ſecret,
Il faut ſonder ſes goûts ; ſes mœurs, ſon caractere ;
J'y ſuis aſſez adroit, on peut me laiſſer faire,
En deux mots je ſçaurai ce qu'on en peut penſer,
Où nous pourrons enſuite à ſon goût la placer,
Ce qu'elle eſt . . . . . .

MELITE.

D'un tyran victime infortunée
On lui ravit l'état dans lequel elle eſt née :
Voilà ce que j'en ſçais . . . . .

DERVENE.

Malgré vous il faudra
Lui chercher un Logis ailleurs . . .

MELITE.

Pourquoi cela?

DERVENE.

Votre Fils est si jeune, elle est, dit-on, si belle,
Il faut pourvoir à tout, & je me charge d'elle.

MELITE.

La voici......

SCENE X.

MELITE, DERVENE, JULIE, DAMIS, ARISTE, MARTON.

DERVENE.

C'est ma Sœur?

JULIE.

Quoi mon Frere?

(*à Marton.*)

Est-ce vous
Qui voulez m'exposer encor à son courroux?

DERVENE.

Ah Ciel!...

MELITE.

Qu'ai-je entendu? Quoi mon Fils....

DAMIS.

Ah, ma Mere !
La voilà. C'est Julie à mon ame si chere ;
C'est elle que j'adore, ah daignez par pitié

MELITE.

Embrasse-moi mon Fils & que notre amitié . . .

DAMIS.

Daignez la protéger mon cœur vous la confie.

MELITE.

(*à son Fils.*)
Pourquoi m'avoir caché ? ... Rien ne te justifie.
(*à Dervene.*)
Vous rougissez, Monsieur, vous en avez sujet,
Quel abyme d'horreurs ! voilà donc cet objet
Que le sort en mes mains jette pour vous confondre ?

DERVENE.

Madame, quoi ? . . . Julie . . . . .

MELITE.

Oseriez-vous répondre ?
Eh qu'importe, Monsieur, à la société
Ce ton vain & trompeur de générosité,
Qui n'ayant que l'orgueil ou le plaisir pour guide,
Lorsque le devoir parle, est une source aride ?
Pouvez-vous vous flater en voyant cette Sœur
Que je puisse ignorer toute votre noirceur

Quoi vous osiez ici parler de bienfaisance ;
Vous vous disiez humain ? Vous aviez l'assurance
De prétendre à l'estime, au respect, & je vois
Que vous n'aviez, Monsieur, séduit, trompé que moi.

JULIE.

Madame, il est mon Frere, ah daignez...

ARISTE.

Non, Julie,
Songez à tous ses torts il faut qu'il les expie.

MELITE.

Ba... .te avec ses gens, inhumain pour sa Sœur,
Affectant un vain faste, avare au fond du cœur...
(*Lubin paroît.*)

SCENE XI. & derniere.

LUBIN, & les précédens.

MELITE.

VENEZ, venez Lubin apprendre à votre Maître
Que vous êtes vraiment ce qu'il vouloit paroître ;
Pour son Pere, immoler jusqu'à sa liberté,
Le faire avec plaisir, voilà l'humanité.

LUBIN.

J'ons fait no te devoir, & ne vous en déplaise.

Vous m'en payez trop bian, me v'là trop à mon aise:

(*à Dervene.*)

Ça rendez-nous Colas, & je payons pour li,
L'argent du Roi, d'Ariste, & de Madame aussi
Vont li faire oublier sa peine & sa misere,
Je sis sûr à présent du bonheur de mon Pere.

DERVENE (*d'un ton accablé.*)

Ah Lubin, c'en est trop tu triomphes de moi,
Ton Pere est libre, vas, je ne veux rien de toi.

LUBIN.

Jarnonce! c'est quasi comme un petit miracle,
Mon Pere est libre, quoi?

DERVENE.

Loin d'y mettre un obstacle
Il trouvera chez moi le prix de sa vertu.

LUBIN.

Vous me fendez le cœur....

MARTON.

Le mien est confondu.

DERVENE.

Et vous ma Sœur cessez de détester un Frere
Qui veut tout réparer & que sa honte éclaire,

MARTON.

Tout de bon?

DERVENE.

Oui, Marton... (*à Mélite.*) Vous qu'on doit honorer,
Vous qu'un masque trompeur essayoit d'égarer,
Mélite, en ce moment vous découvrez mon ame,
Non je ne veux ici m'épargner rien du blâme
Que mérite ce cœur par le luxe abbatu,
J'en ai plus fait encor que vous n'en avez vû,
Vous me hairiez trop si je contois ma vie,
Triste effet de ce luxe à qui l'on sacrifie
L'honnêteté, les mœurs, les devoirs les plus Saints,
Le respect de soi-même & les droits des humains.

LUBIN

C'est biau ça, taridienne! & quoique je m'y parde,
J'en ons la larme à l'œil, & plus je vous regarde.
Plus je vois que tretous vous faites comme moi,
Hors Marton que je crois, si fait morgué....

MARTON.

Tais-toi.

MELITE.

Je ne me trompois donc qu'à moitié, cher Dervene,
Je sçais trop parmi nous jusqu'où l'exemple entraîne.

DERVENE.

Ah! sans le coup affreux que Lubin m'a porté,
Je me cachois encor mon inhumanité.

MELITE.

Il faut oublier tout, Bientôt vous allez être

M m

Ce qu'à nos yeux surpris vous cherchiez à paroître.
Allons-nous disposer à l'hymen de mon Fils
Et que ces deux Amans au plutôt soient unis.

DERVENE.

O ma chere Julie, embrassez votre Frere.
Vous Damis, que toujours votre cœur se modére,
Qu'il s'éloigne sur-tout d'un faste dissolu
Qui coûte malgré nous toujours à la vertu.

(*Ils sortent.*)

MARTON.

Lubin viens à la nôce, & nous verrons ensuite,
Si le même courage encor te sollicite.

LUBIN.

Và pour un rigaudon, pis je disons adieu
A mon Pere, à vous tous, & je varrons biau jeu.

FIN.

ERRATA.

Page 2. les jours, *lisez* le jour.
21. qu'il me trouve, *lisez* qu'il ne me trouve.
32. encore, *lisez* encor.
44. qui me suis, *lisez* qui me fuis.
48. l'acquiret, *lisez* l'acquitez.
49. encore, *lisez* encor.
56. d'autrees, *lisez* d'autres.
60. cout, *lisez* court.
61. jennesse, *lisez* jeunesse.
73. nous titera, *lisez* nous tireront.
81. quelques jours, *lisez* quelque jour.
82. princiipe, *lisez* principe.
89. viellard, *lisez* un vieillard.
99. guerres, *lisez* guerre.
112. compagne, *lisez* campagne.
138. vu, *lisez* vus.
173. craint, *lisez* crains.
178. dans cette embrassade. Acceptés, *lisez* dans cette embrassade, acceptés.
179. 'en conserve, *lisez* j'en conserve.
195. en différent, *lisez* en différant.
195. un soupir, *lisez* un souper.
195. de l'autre *lisez* de l'antre.
202. vaut bien mieux, *lisez* il vaut bien mieux.
212. j'ai vu, *lisez* j'ai vûe.
212. on excès, *lisez* son excès.
249. our, *lisez* pour.
257. i, *lisez* il.
260. laissez-mo, *lisez* laissez-moi.
285. de l'amener, *lisez* de t'amener.
286. i falloit, *lisez* il falloit.
288. à tout l'honneur, *lisez* à tout l'amour.

292. acquieſce, *liſez* j'acquieſce.
297. Je n'ai jamais vû, *liſez* je n'ai pas vû.
299. Et ſans la peur de vous faire une injure : *ajoutez à la ligne*, je rirois fort.
303. es autres, *liſez* les autres.
304. qu'on doit négliger pour lui, *liſ.* qu'on doit pour lui négliger.
307. ma niéce & mo, *liſez* ma niéce & moi.
Item. je m'en vais mander, *liſez* je vais mander.
309. on ne ſçait plus, *liſez* on ne ſuit plus.
325. vieulerie, *liſez* vieillerie.
335. il pourra le forme, *liſez* le former.
343. Si cette Morton, *liſez* Si cette Marton-là.
360. eſt ſuſpect, *liſez* m'eſt ſuſpect.
370. juſqu'à l'obſtacle, *liſez* juſques à l'obſtacle.
380. ne ſe rendoient, *liſez* ne ſe rendent.
387. ſurprendre, *liſez* ſuſpendre.
410. mon pere, *liſez* à mon pere.

R. Hatchwell
19.3.82



















